

Recueil de quelques documents

**sur la question
de Staline**

PARTI COMMUNISTE REVOLUTIONNAIRE
marxiste-léniniste

**Recueil
de quelques documents**

sur la question de Staline

**PARTI COMMUNISTE REVOLUTIONNAIRE
marxiste-léniniste**

Avis aux lecteurs

Ce document ne prétend pas être une étude complète de la question de Staline et de l'expérience historique de la construction du socialisme en URSS.

Mais à l'heure où de nombreux points de vue unilatéraux se font jour à ce propos, il nous a paru utile de rééditer quelques textes servant l'étude et la compréhension de cette importante question historique.

On trouvera donc dans les pages qui suivent plusieurs documents émanant du Parti Communiste Chinois et/ou écrits par Mao Tsé-toung et notamment :

- *Les deux textes intitulés «À propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat» et «Encore une fois à propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat», publiés en 1956 et donnant le point de vue des camarades chinois après la condamnation complète de l'œuvre de Staline lors du XX^e Congrès du PCUS.*

- *Les «Dix grands rapports» où Mao Tsé-toung, en 1956, développe plusieurs questions importantes ayant trait à la construction du socialisme, ceci sur la base de l'expérience propre de la Chine, mais aussi à partir des leçons tirées de l'édification du socialisme en URSS.*

- *Le texte intitulé «Sur Staline», publié en 1963 lors du grand débat opposant marxisme-léninisme et révisionnisme moderne au sein du Mouvement Communiste International.*

- *Ainsi que plusieurs autres importants.*

En annexe sont reproduits des articles précédemment publiés dans la presse du PCRml et donnant une première appréciation de notre parti sur l'expérience historique de la dictature du prolétariat en URSS.

Staline, l'ami du peuple chinois

Mao Tsé-toung (20 décembre 1939)

Ce 21 décembre, le camarade Staline aura soixante ans. Il est facile d'imaginer quels vœux sincères et chaleureux cet anniversaire va susciter dans les cœurs de tous les révolutionnaires du monde qui connaissent cette date.

Fêter Staline, ce n'est pas une formalité. Fêter Staline, c'est prendre parti pour lui, pour son œuvre, pour la victoire du socialisme, pour la voie qu'il indique à l'humanité, c'est se déclarer pour lui comme pour un ami très cher. Car l'immense majorité des hommes vit aujourd'hui dans les souffrances, et elle ne peut s'en affranchir qu'en suivant la voie indiquée par Staline et avec son aide.

Le peuple chinois, qui éprouve actuellement les plus grands malheurs de son histoire, a plus que jamais besoin d'aide. Comme il est dit dans *Le Livre des Odes*, «L'oiseau appelle et quête la réponse d'un ami»; ce vers évoque bien la situation où nous sommes.

Mais quels sont nos amis ?

Il y a les soi-disant amis, gens qui se parent du titre d'amis du peuple chinois et que, d'ailleurs, certains Chinois eux-mêmes appellent sans réfléchir leurs amis. Mais on ne peut ranger ces amis-là que dans la catégorie de Li Lin-fou*, ce premier ministre à la cour des Tang, connu pour avoir «du miel sur les lèvres et un poignard caché dans son sein». Tels sont en effet ces «amis». Qui sont-ils donc ? Ce sont les impérialistes, qui prétendent éprouver de la sympathie pour la Chine.

Il y a aussi des amis d'un tout autre genre, ceux qui nous portent une sympathie réelle et qui nous considèrent comme des frères. Qui sont-ils ? C'est le peuple soviétique, c'est Staline.

Aucun pays n'a renoncé à ses privilèges en Chine, sinon l'Union soviétique.

Au cours de notre Première Grande Révolution, alors que tous les impérialistes étaient contre nous, seule l'Union soviétique nous a apporté son aide.

Depuis le début de la Guerre de Résistance contre le Japon, aucun gouvernement de pays impérialiste ne nous a véritablement soutenus ; seule l'Union soviétique nous a aidés de son aviation et de son matériel.

N'est-ce pas suffisamment clair ?

Seuls le pays du socialisme, son dirigeant et son peuple, les penseurs, hommes politiques et travailleurs socialistes peuvent apporter une aide réelle à la cause de la libération de la nation chinoise et du peuple chinois ; sans leur aide, notre cause ne saurait remporter la victoire finale.

* Li Lin-fou (VIII^e siècle), premier ministre de l'empereur Hsiuantsong de la dynastie des Tang. Feignant la bienveillance, il travaillait secrètement à la perte de tous ceux qui le surpassaient en talent et en réputation, ou qui avaient la faveur de l'empereur. Ses contemporains disaient de lui qu'il avait «du miel sur les lèvres et un poignard caché dans son sein».

A propos de l'expérience historique de la Dictature du Proletariat

(5 avril 1956)

Ce texte, ainsi que celui intitulé «Encore une fois à propos de l'expérience historique de la Dictature du Proletariat» a été publié par la direction du Parti Communiste Chinois après la tenue du XX^e Congrès du PCUS.

Le XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union Soviétique a fait le bilan des expériences nouvelles acquises tant sur le plan des relations internationales que dans l'édification nationale. Une série de décisions de grande importance y furent prises. Celles-ci concernent la ferme application de la politique de Lénine sur la possibilité d'une coexistence pacifique entre les pays de régimes sociaux différents, le développement du système démocratique soviétique, l'observation conséquente du principe de la direction collective au sein du Parti, la critique des insuffisances du Parti et l'adoption du sixième plan quinquennal pour le développement de l'économie nationale.

La question de la lutte contre le culte de la personnalité a occupé une place importante au cours de ce Congrès. Ce dernier a dénoncé sans indulgence le culte de la personnalité qui s'était répandu pendant une longue période dans la vie soviétique et qui avait fait commettre de nombreuses erreurs dans le travail et entraîné de fâcheuses conséquences. Cette courageuse autocritique que le Parti communiste de l'Union Soviétique a faite de ses erreurs passées témoigne d'un esprit de principe élevé dans la vie intérieure du Parti et de la grande vitalité du marxisme-léninisme.

On ne connaît dans l'histoire ni dans les pays capitalistes d'aujourd'hui aucun parti au pouvoir ni aucun groupe politique au service des classes exploiteuses qui ait jamais osé exposer consciencieusement ses graves erreurs devant ses membres et les masses populaires. Il en va tout autrement du parti de la classe ouvrière. Le parti de la classe ouvrière est au service des larges masses populaires. L'autocritique ne fait rien perdre à un tel parti sinon ses propres erreurs et lui gagne l'appui des grandes masses populaires.

Depuis plus d'un mois, les réactionnaires du monde entier s'en donnent à cœur joie de jaser sur l'autocritique faite par le Parti communiste de l'Union Soviétique à propos du culte de la personnalité. Ah ! Ah ! disent-ils, ce Parti communiste de l'Union Soviétique, qui est le premier à avoir établi un régime socialiste, le voila qui commet de graves erreurs ; et ce qui est plus fort, c'est Staline, l'illustre et glorieux dirigeant, qui les a comises ! Les réactionnaires pensent tenir là un prétexte qui leur permette de discréditer les Partis

communistes de l'Union Soviétique et des autres pays. Mais ils en seront pour leur peine. Quel marxiste éminent a jamais écrit que nous ne commettrons jamais d'erreurs ou qu'il est absolument impossible qu'un communiste puisse en commettre ? N'est-ce pas précisément parce que nous, les marxistes-léninistes, nous avons toujours nié qu'il puisse exister un « être miraculeux » capable de ne jamais commettre une seule erreur, grande ou petite, que nous, les communistes, pratiquons la critique et l'autocritique dans la vie intérieure de notre parti ? Est-il seulement concevable qu'un État socialiste qui, pour la première fois dans l'histoire, a instauré la dictature du prolétariat, ne commette des erreurs d'aucune sorte ?

Lénine a dit en octobre 1921 :

« Que les cabots et les porcs de la bourgeoisie agonisante et de la démocratie petite-bourgeoise qui se traîne à sa suite, nous accablent de malédictions, d'injures, de railleries pour les impairs et les erreurs que nous commettons en construisant notre régime soviétique. Nous n'oublions pas un instant que nous avons commis et commettrons encore une foule d'impairs et d'erreurs. Le moyen de ne pas en commettre dans une œuvre aussi neuve pour l'histoire mondiale qu'est la création d'un type encore inconnu d'organisation de l'État ! Nous lutterons sans désespérer pour corriger nos impairs et nos erreurs, pour améliorer l'application, très imparfaite, par nous, des principes soviétiques dans la vie » (1)

Il est également inconcevable que certaines erreurs commises dans les premières périodes excluent à jamais toute possibilité d'en commettre d'autres ou même de renouveler plus ou moins les mêmes erreurs. Depuis que la société humaine est divisée en classes d'intérêts opposés, elle a passé par la dictature des propriétaires d'esclaves, la dictature des seigneurs féodaux et la dictature de la bourgeoisie qui ont duré des milliers d'années ; ce n'est que depuis la victoire de la Révolution d'Octobre que l'humanité connaît la dictature du prolétariat. Les trois premières formes de dictature sont des dictatures des classes exploiteuses, quoique la dictature des seigneurs féodaux soit plus progressiste que celle des propriétaires d'esclaves, et que celle de la bourgeoisie soit plus progressiste que celle des seigneurs féodaux. Ces classes exploiteuses qui ont joué un certain rôle progressiste dans l'histoire du développement social n'ont pu accumuler des expériences dans l'exercice du pouvoir qu'au prix d'innombrables erreurs de portée historique au cours de longues périodes et en renouvelant maintes et maintes fois ces mêmes erreurs. Cependant, à mesure que s'aggrave la contradiction entre les rapports de production qu'elles représentent et les forces productives de la société, elles commettent inévitablement d'autres erreurs, plus nombreuses et plus graves, provoquant de vastes soulèvements des classes opprimées et la désagrégation au sein de leurs propres rangs, ce qui finalement peut amener leur destruction. La dictature du prolétariat est par nature foncièrement différente de toutes les formes de dictature précédentes qui étaient des dictatures des classes exploiteuses. C'est la dictature exercée par la classe exploitée, dictature de la majorité sur la minorité, et dont l'objectif est d'établir une société socialiste sans exploitation ni misère. C'est la dictature la plus progressiste et aussi la dernière dans l'histoire de l'humanité. Mais, étant donné qu'il incombe à cette dictature d'accomplir les tâches les plus grandioses et les plus difficiles et d'affronter la lutte la plus complexe, aux voies les plus tortueuses, de l'histoire, il est inévitable, comme disait Lénine, que de nombreuses erreurs soient commises.

Si certains communistes font preuve de présomption, de suffisance, et laissent leur esprit se pétrifier, ils peuvent même renouveler leurs propres

erreurs ou celles d'autrui. Nous, les communistes, ne devons jamais perdre ceci de vue. Pour vaincre de puissants ennemis, la dictature du prolétariat doit avoir un pouvoir fortement centralisé. Et ce pouvoir doit s'allier à un haut degré de démocratie. Lorsqu'il y a accentuation trop poussée de la centralisation, on voit apparaître de nombreuses erreurs. C'est une chose facile à comprendre. Mais quelles que soient les erreurs commises, le régime de la dictature du prolétariat sera toujours, pour les masses populaires, de loin supérieur à tous les régimes de dictature des classes exploiteuses, à la dictature de la bourgeoisie. Lénine avait raison lorsqu'il disait :

« Si nos adversaires nous reprennent et indiquent que, voyez-vous, Lénine lui-même reconnaît que les bolchéviks ont fait une énorme quantité de sottises, je réponds à cela : oui, mais nos sottises, vous savez, sont quand même d'une tout autre espèce que les vôtres » (2).

Les classes exploiteuses qui n'ont d'autre objectif que piller ont toujours espéré perpétuer leur dictature de génération en génération, et ont donc eu recours à tous les moyens possibles pour pressurer le peuple. Leurs erreurs sont irrémédiables. Mais le prolétariat qui lutte pour l'émancipation du peuple sur le plan matériel et moral se sert de sa dictature pour réaliser le communisme, établir la concorde entre les hommes, et laisse dépérir graduellement sa propre dictature. C'est pourquoi, il s'efforce de donner un plein développement à l'esprit d'initiative et à l'activité des masses populaires. Le fait qu'il est possible de développer de façon illimitée l'esprit d'initiative et l'activité des masses sous la dictature du prolétariat comporte également la possibilité de surmonter toutes les erreurs commises sous ce régime.

Aux dirigeants des partis communistes et des États socialistes incombe la responsabilité de réduire au minimum le nombre de leurs erreurs, d'empêcher autant que possible certaines erreurs graves de se produire, de veiller à tirer les enseignements des erreurs isolées, partielles et passagères et de faire tous leurs efforts pour que celles-ci ne dégénèrent en erreurs d'envergure nationale ou de longue durée. Pour cela, tout dirigeant doit être extrêmement modeste et prudent, être en liaison étroite avec les masses, les consulter en toutes matières, procéder à des enquêtes et des examens réitérés sur la situation réelle et se livrer constamment à la critique et l'autocritique conformément aux circonstances et dans la mesure qui convient. C'est précisément parce que Staline n'a pas agi ainsi qu'il a commis dans la dernière période de sa vie certaines erreurs graves dans son travail, en tant que principal dirigeant du Parti et de l'État. Il devint infatué de lui-même, manqua de circonspection, et l'on vit apparaître dans son esprit le subjectivisme et la tendance à se contenter de vues partielles. Il prit des décisions erronées sur certaines questions importantes, ce qui aboutit à des conséquences très fâcheuses.

La victoire de la grande Révolution socialiste d'Octobre permit au peuple et au Parti communiste de l'Union Soviétique d'établir, sous la direction de Lénine, le premier État socialiste sur un sixième du globe. L'Union Soviétique réalisa rapidement l'industrialisation socialiste du pays et la collectivisation de l'agriculture, donna un essor à la science et à la culture socialistes, et fonda une solide alliance de multiples nationalités sous la forme de l'Union des Soviets ; les nationalités retardataires de l'Union Soviétique devinrent des nationalités socialistes. Dans la Seconde guerre mondiale, l'Union Soviétique s'avéra la force principale qui triompha du fascisme et sauva la civilisation européenne. Elle aida aussi les peuples d'Orient à vaincre le militarisme japonais. Tous ces glorieux succès montrèrent à l'humanité l'avenir radieux du socialisme et du communisme ils ébranlèrent fortement la domination de

l'impérialisme et firent de l'Union Soviétique le premier et le plus puissant rempart dans la lutte mondiale pour une paix durable. L'Union Soviétique a encouragé et soutenu tous les autres pays socialistes dans leur édification ; elle a encouragé dans le monde entier le mouvement socialiste, le mouvement anticolonialiste et les autres mouvements pour le progrès de l'humanité. Telle est l'œuvre grandiose que le peuple soviétique et le Parti communiste de l'Union Soviétique ont réalisée dans l'histoire de l'humanité. L'homme qui a montré au peuple et au Parti communiste de l'Union Soviétique la voie conduisant à ces grands succès est Lénine. Les mérites doivent en revenir au Comité central du Parti communiste de l'Union Soviétique qui exerça une direction énergique dans la lutte pour réaliser la ligne politique de Lénine, et une part ineffaçable de ces mérites revient à Staline.

Après la mort de Lénine, Staline, en tant que dirigeant principal du Parti et de l'État, a appliqué et développé de façon créatrice le marxisme-léninisme. Dans la lutte pour la défense de l'héritage du léninisme contre ses ennemis — les trotskistes, les zinoviévistes et autres agents de la bourgeoisie —, Staline a traduit la volonté du peuple et s'est avéré un combattant éminent du marxisme-léninisme. Si Staline a gagné le soutien du peuple soviétique et a joué un important rôle historique, c'est avant tout parce qu'il a défendu, avec les autres dirigeants du Parti communiste de l'Union Soviétique, la ligne de Lénine relative à l'industrialisation du pays des Soviets et à la collectivisation de l'agriculture. Le Parti communiste de l'Union Soviétique, en mettant à exécution cette ligne, a fait triompher le socialisme dans son pays et a créé les conditions pour la victoire de l'Union Soviétique dans la guerre contre Hitler. Toutes ces victoires remportées par le peuple soviétique sont en harmonie avec les intérêts de la classe ouvrière du monde entier et de toute l'humanité progressiste, c'est pourquoi le nom de Staline jouissait, tout naturellement, d'une immense gloire dans le monde. Cependant, quand Staline eut acquis un grand prestige auprès du peuple, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Union Soviétique, en appliquant correctement la ligne léniniste, il eut le tort d'exagérer son propre rôle et opposa son autorité personnelle à la direction collective. Il s'ensuivit que certaines de ses actions sont allées à l'encontre des conceptions fondamentales du marxisme-léninisme qu'il avait lui-même propagées. D'un côté, il reconnaissait que les masses populaires sont les créateurs de l'histoire, que le Parti doit rester constamment en liaison étroite avec les masses, développer la démocratie en son sein ainsi que l'autocritique et la critique venant de bas en haut ; mais d'un autre côté, il acceptait et encourageait le culte de la personnalité et prenait des décisions personnelles arbitraires. Ainsi est apparue chez Staline dans la dernière période de sa vie un divorce entre la théorie et la pratique sur cette question.

Le marxisme-léninisme reconnaît que les personnalités dirigeantes jouent un grand rôle dans l'histoire. Le peuple et son Parti ont besoin de personnalités d'avant-garde capables de représenter les intérêts et la volonté du peuple, de se placer au premier rang de sa lutte historique et de le guider. Nier le rôle de l'individu, le rôle des hommes d'avant-garde et des guides serait totalement erroné. Mais, tout dirigeant du Parti ou de l'État, du moment qu'il se place au dessus du Parti et des masses au lieu de rester au milieu d'eux, qu'il se sépare des masses, cesse d'avoir une vue complète et pénétrante des affaires de l'État. Dans de telles conditions, même un homme aussi éminent que Staline est amené inévitablement à prendre sur des questions importantes des décisions erronées et non conformes à la réalité. Staline, ayant omis de tirer les leçons de fautes isolées, partielles, passagères concernant certains problèmes, n'a pu éviter qu'elles deviennent de graves erreurs affectant toute

la nation et pour une longue période. Durant la dernière partie de sa vie, de plus en plus Staline s'est complu à ce culte de la personnalité ; il a enfreint les principes du centralisme démocratique du Parti et celui de combiner la direction collective avec la responsabilité individuelle. Cela l'a conduit à commettre quelques erreurs graves telles que celle-ci : il a donné trop d'ampleur au problème de la répression des contre-révolutionnaires ; il n'a pas fait preuve de la vigilance nécessaire à la veille de la guerre anti-fasciste ; il n'a pas accordé toute l'attention voulue à un plus large développement de l'agriculture et au bien-être matériel des paysans ; il a donné certains conseils erronés concernant le mouvement communiste international, et en particulier, il a pris une décision erronée sur la question de la Yougoslavie. A propos de toutes ces questions, Staline s'est montré subjectif, a eu des vues partielles et s'est séparé de la réalité objective et des masses.

Le culte de la personnalité est un vestige pourri qui nous vient du fin fond de l'histoire de l'humanité. Le culte de la personnalité est enraciné non seulement chez les classes exploiteuses, mais aussi chez les petits producteurs. Il est bien connu que le système patriarcal est engendré par l'économie des petits producteurs. Après l'établissement de la dictature du prolétariat, même une fois les classes exploiteuses éliminées, l'économie des petits producteurs remplacée par une économie collective et la société socialiste fondée, certains vestiges pourris, venimeux de l'idéologie de l'ancienne société peuvent demeurer dans l'esprit des hommes pendant une très longue période : *«La force de l'habitude chez les millions et les dizaines de millions d'hommes est la force la plus terrible»* (Lénine) (3). Le culte de la personnalité est justement une force de l'habitude de millions et de dizaines de millions d'hommes. Puisque cette force de l'habitude existe encore dans la société, elle peut influencer de nombreux fonctionnaires de l'État, et elle n'a même pas épargné un dirigeant comme Staline. Le culte de la personnalité est le reflet d'un phénomène social dans l'esprit des hommes et quand un dirigeant du Parti et de l'État tel que Staline est lui-même influencé par cette conception arriérée, ceci exerce en retour son influence sur la société, porte préjudice à notre cause, et entrave l'initiative et l'activité créatrice des masses populaires.

Des contradictions et des conflits croissants s'élèvent entre les forces productives, le système politique et économique du socialisme, et la vie du Parti au fur et à mesure de leur développement d'une part, et cet état d'esprit du culte de la personnalité d'autre part. La lutte contre le culte de la personnalité qui a été déclenchée au cours du XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union Soviétique est une lutte grandiose et courageuse que mènent les communistes et le peuple de l'Union Soviétique pour éliminer les obstacles idéologiques qui gênent leur marche en avant.

Il est naïf de croire qu'il ne peut plus exister de contradictions dans une société socialiste. Nier l'existence des contradictions, c'est nier la dialectique. Dans les diverses sociétés, les diverses contradictions diffèrent en nature et ainsi diffèrent les moyens de les résoudre. Mais le développement de ces sociétés se poursuit toujours au milieu de contradictions incessantes. La société socialiste se développe également au sein de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production. Dans une société socialiste ou communiste, des innovations techniques et des transformations dans le système social continueront forcément à se produire. S'il en était autrement, le développement de la société en arriverait au point mort et la société ne pourrait plus progresser. L'humanité est encore dans sa jeunesse. Personne ne peut dire combien de fois le chemin qui lui reste à parcourir dépasse celui

qu'elle a déjà parcouru. Des contradictions entre l'esprit novateur et l'esprit conservateur, entre ce qui va de l'avant et ce qui reste arriéré, entre ce qui est positif et ce qui est négatif, apparaîtront sans cesse selon les différentes conditions et les différentes situations. Et tout continuera à évoluer ainsi : on ira de contradiction en contradiction ; et quand les anciennes contradictions auront été résolues, on en verra apparaître de nouvelles.

Certains soutiennent que la contradiction entre l'idéalisme et le matérialisme peut être éliminée dans une société socialiste ou communiste. Il est clair que ce point de vue n'est pas juste. Aussi longtemps qu'il existera des contradictions entre le subjectif et l'objectif, entre ce qui va de l'avant et ce qui reste en arrière, entre les forces productives et les rapports de production, la contradiction entre l'idéalisme et le matérialisme continuera à exister dans une société socialiste ou communiste, et elle se manifestera sous différentes formes. Puisque les hommes vivent en société, ils reflètent dans des situations différentes et à des degrés différents les contradictions existant dans chaque forme de société. Par conséquent, même dans une société communiste, chacun ne sera pas nécessairement parfait. Les gens porteront encore des contradictions en eux-mêmes ; il y aura encore de bonnes et de mauvaises gens, des gens dont la pensée sera relativement juste, et d'autres chez qui elle sera relativement erronée. Il y aura donc encore des luttes entre les gens, mais ces luttes auront une nature et une forme différentes de celles qui se produisent dans les sociétés de classes. Envisagée sous cet angle, l'existence de contradictions entre l'individuel et le collectif dans une société socialiste n'a rien d'étrange. Et tout dirigeant du Parti ou de l'État tombera inévitablement dans une façon de penser trop rigide, et par conséquent commettra de graves erreurs s'il se sépare de la direction collective, des masses populaires et de la réalité de la vie. Nous devons veiller à écarter la possibilité que certaines personnes profitent des nombreux succès remportés par le Parti et l'État et de la grande confiance qu'ils se sont acquise auprès des masses pour abuser de leur autorité, et tombent ainsi dans l'erreur.

Le Parti communiste chinois félicite le Parti communiste de l'Union Soviétique des succès importants qu'il a remportés dans sa lutte de portée historique contre le culte de la personnalité. L'expérience de la révolution chinoise apporte, elle aussi, la preuve que c'est seulement en s'appuyant sur la sagesse des masses populaires, sur le centralisme démocratique et sur le système de la combinaison de la direction collective avec la responsabilité individuelle que notre Parti peut remporter de grandes victoires et mener à bien de grandes réalisations aussi bien dans la période de la révolution que dans celle de l'édification nationale. Le Parti communiste chinois a mené une lutte continue dans les rangs de la révolution contre l'exaltation abusive de l'individu et contre l'héroïsme individuel qui s'écartent des masses. De tels phénomènes continueront certainement à exister pendant une longue période. Une fois qu'on les a surmontés, ils peuvent resurgir encore ; ils se manifestent tantôt chez les uns, tantôt chez les autres. Quand l'attention est concentrée sur le rôle de l'individu, le rôle des masses et de la collectivité est souvent ignoré. C'est pourquoi il y a des gens qui se laissent facilement aller à une folle présomption ou à une confiance superstitieuse en eux-mêmes tandis que d'autres rendent un culte aveugle à autrui. Nous devons donc veiller à mener une lutte inlassable contre l'exaltation abusive de l'individu et l'héroïsme individuel qui s'écartent des masses, et contre le culte de la personnalité.

Pour combattre le subjectivisme dans les méthodes de direction, le Comité central du Parti communiste chinois a adopté en juin 1943 une décision sur les méthodes de direction. A l'heure actuelle, quand on parle de la question de la

direction collective dans le Parti, il est encore bon que tous les membres et tous les dirigeants du Parti communiste chinois se réfèrent à cette décision où il est déclaré :

« Dans toute l'activité pratique de notre Parti, une direction juste doit toujours se fonder sur le principe suivant : partir des masses pour retourner aux masses. Cela signifie qu'il faut faire la somme de tous les avis des masses (dispersés, non systématiques), puis les porter de nouveau aux masses (mais généralisés et systématisés après études), les diffuser et les expliquer, en faire les idées des masses elles-mêmes, afin que celles-ci les soutiennent fermement et les traduisent en action ; et, dans le même temps, vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. Puis, il faut encore une fois faire la somme des avis des masses et encore une fois les leur porter pour gagner leur ferme soutien. Et le même processus devra se poursuivre indéfiniment. De cette façon, à chaque nouvelle confrontation avec les masses, ces idées deviennent toujours plus justes, plus vivantes et plus riches. C'est ce qu'enseigne la théorie marxiste de la connaissance. »

On a longtemps désigné dans notre Parti cette méthode de direction sous l'appellation populaire de « ligne de masse ». Toute l'histoire de notre travail nous apprend que chaque fois qu'on suit cette ligne de masse, le travail est bon ou au moins relativement bon, et que même s'il comporte des erreurs, elles sont aisées à rectifier ; mais chaque fois que cette ligne n'est pas suivie, nous essayons des traverses dans notre travail. Telle est la méthode marxiste-léniniste de direction, la ligne de travail marxiste-léniniste. Après la victoire de la révolution, quand la classe ouvrière et le Parti communiste sont devenus la classe et le Parti dirigeants dans l'État, ceux qui dirigent le Parti et l'État, assaillis de bien des côtés par le bureaucratisme, peuvent se trouver face au grand danger de se servir de l'appareil d'État pour entreprendre des actions arbitraires, de s'éloigner des masses et de la direction collective et de recourir à des méthodes autoritaires, violant les principes démocratiques du Parti et de l'État. Nous devons en conséquence, si nous ne voulons pas être enlisés dans ce bourbier, accorder encore davantage d'attention à la pratique de la ligne de masse comme méthode de direction, et ne pas nous laisser aller à la négliger, même dans une très faible mesure. Il nous faut donc établir un système bien déterminé permettant de garantir que la ligne de masse et la direction collective sont rigoureusement observées, de façon à éviter l'exaltation abusive de l'individu et l'héroïsme individuel qui s'écartent des masses et éviter le plus possible le subjectivisme et les vues partielles dans notre travail, qui se séparent de la réalité objective.

Nous devons encore tirer des enseignements de la lutte engagée par le Parti communiste de l'Union Soviétique contre le culte de la personnalité et continuer à combattre le dogmatisme.

La classe ouvrière et les autres couches populaires guidées par le marxisme-léninisme ont mené au succès la révolution et conquis le pouvoir d'État ; la victoire de la révolution suivie de l'établissement du pouvoir révolutionnaire ouvrirent à leur tour des perspectives illimitées au développement du marxisme-léninisme. Cependant, alors que le marxisme était reconnu par tout le monde comme étant l'idéologie directrice de l'État après la victoire de la révolution, un bon nombre de nos propagandistes, au lieu de travailler dur, de rassembler un grand nombre de faits, de pratiquer les méthodes d'analyse marxistes-léninistes et d'employer le langage du peuple pour expliquer de façon convaincante l'unité de la vérité universelle du marxisme-léninisme et de la situation concrète en Chine, se sont souvent

appuyés sur le pouvoir administratif et le prestige du Parti pour insuffler le marxisme-léninisme dans l'esprit des masses sous forme de dogme. Nous avons, depuis quelques années, fait certains progrès dans les recherches concernant la philosophie, l'économie, l'histoire et la critique des lettres et des arts, mais en général il existe encore bien des aspects malsains. Beaucoup de nos chercheurs ont encore l'habitude de travailler d'une façon dogmatique et leur esprit reste rivé à la même chaîne. Ils manquent de la capacité de penser par eux-mêmes et d'esprit créateur, et sont à certains égards influencés par le culte de la personnalité de Staline. Il importe de souligner ici que nous devons encore continuer à étudier attentivement les œuvres de Staline comme nous l'avons fait jusqu'ici, et y recueillir, comme un héritage historique important, tout ce qu'elles contiennent de profitable, en particulier dans les nombreux ouvrages où il défend le léninisme et dresse de façon juste le bilan de l'expérience de l'édification en U.R.S.S. Adopter une autre attitude serait une erreur. Mais il y a deux façons d'étudier ces œuvres : la façon marxiste et la façon dogmatique. Certains envisagent les œuvres de Staline d'une façon dogmatique et il en résulte qu'ils ne peuvent les analyser et voir ce qu'elles contiennent de correct et d'incorrect, et même ce qui est correct, ils en font une panacée et l'appliquent sans discernement. Il est inévitable qu'ils commettent des erreurs. Par exemple, Staline avance cette formule que dans les diverses périodes révolutionnaires, le coup principal doit être porté de façon à isoler les forces politiques et sociales intermédiaires de l'époque. Nous devons examiner cette formule de Staline d'un point de vue critique, marxiste et en tenant compte des circonstances. Dans certaines circonstances, il peut être correct d'isoler de telles forces, mais il n'est pas correct de les isoler quelles que soient les circonstances. Notre expérience nous apprend que dans une révolution, le coup principal doit être porté à l'ennemi principal de façon à l'isoler. Quant aux forces intermédiaires, nous devons adopter à leur égard la politique de nous unir avec elles et en même temps de lutter contre elles, de façon pour le moins à les neutraliser ; et, si les circonstances le permettent, de nous efforcer de les faire passer de cette position de neutralité à une position d'alliance avec nous, afin que cela contribue au développement de la révolution. Mais il fut une époque — celle des dix années de guerre civile, de 1927 à 1936 — où certains de nos camarades n'ont fait qu'appliquer mécaniquement cette formule de Staline à la révolution chinoise et ont dirigé leur principale attaque contre les forces intermédiaires en les considérant comme notre plus dangereux ennemi. Il s'ensuit qu'au lieu d'isoler un véritable ennemi, nous nous sommes isolés nous-mêmes. Nous nous sommes infligés des pertes à nous-mêmes et avons fait le jeu du véritable ennemi. C'est en se référant à cette erreur du dogmatisme que, dans le but de vaincre les agresseurs japonais, le Comité central du Parti communiste chinois, pendant la Guerre contre les envahisseurs japonais, posa le principe que nous devons «développer les forces progressistes, rallier les forces intermédiaires, et isoler les jusqu'aboutistes». Les forces progressistes en question étaient celles des ouvriers, des paysans, des intellectuels révolutionnaires, conduites par le Parti communiste chinois, ou susceptibles de subir son influence. Les forces intermédiaires étaient la bourgeoisie nationale, divers partis et groupements démocratiques et des démocrates sans parti. Les jusqu'aboutistes comprenaient les forces compradores et féodales, avec Tchiang Kai-cheh à leur tête, qui n'opposaient qu'une résistance passive aux envahisseurs japonais et qui menaient une lutte active contre les communistes. L'expérience née de la pratique a démontré que cette politique du Parti communiste chinois répondait aux circonstances dans lesquelles se déroulait la révolution chinoise et était la bonne.

Il en est toujours ainsi : le dogmatisme n'est goûté que de ceux qui ont l'esprit paresseux. Loin d'être d'une utilité quelconque, il fait un mal incalculable à la révolution, au peuple et au marxisme-léninisme. Pour élever la conscience politique des masses populaires, pour stimuler leur dynamisme créateur, et pour hâter le rapide développement du travail pratique et théorique, il convient maintenant encore de détruire un respect superstitieux pour les dogmes.

La dictature du prolétariat (qui est en Chine une dictature de démocratie populaire dirigée par la classe ouvrière) a remporté de grandes victoires dans des pays habités par neuf cents millions d'hommes. Chacun de ces pays, que ce soit l'Union Soviétique, la Chine ou tout autre pays de démocratie populaire, a ses propres expériences dans les succès comme dans les erreurs. Nous devons sans cesse généraliser de telles expériences. Nous devons être avertis que la possibilité de commettre des erreurs à l'avenir demeure. L'importante leçon qui se dégage ici est que les organes dirigeants de notre Parti doivent veiller à ce que les erreurs restent des fautes isolées, partielles et passagères et ne laissent pas ces fautes isolées, partielles et naissantes s'étendre à l'échelle nationale et s'installer pour une longue durée.

L'histoire du Parti communiste chinois rapporte que certaines erreurs graves ont été commises en plusieurs occasions. Ainsi, dans la période de la révolution qui va de 1924 à 1927, la ligne erronée de l'opportunisme de droite représentée par Tchen Tou-sieou apparut dans notre Parti. De même, dans la période de la révolution qui va de 1927 à 1936, la ligne erronée de l'opportunisme de «gauche» fit son apparition dans notre Parti en trois occasions ; les plus graves de ces erreurs furent les lignes poursuivies par Li Li-san et Wang Ming, respectivement en 1930 et de 1931 à 1934 ; et c'est la ligne de Wang Ming qui a causé les plus graves préjudices à la révolution. A la même époque, la ligne opportuniste de droite anti-parti de Tchang Kouo-tao qui entra en opposition avec le Comité central du Parti apparut dans une base révolutionnaire importante, ce qui entraîna des pertes graves touchant une partie des forces vitales de la révolution. Les erreurs de Tchang Kouo-tao se limitèrent à une importante base révolutionnaire, tandis que toutes les autres erreurs commises au cours de ces deux périodes le furent à l'échelle nationale. Pendant la Guerre contre les envahisseurs japonais, une ligne erronée de l'opportunisme de droite se fit jour à nouveau, représentée cette fois encore par le camarade Wang Ming. Mais, comme notre Parti avait tiré des leçons de ce qui était arrivé pendant les deux périodes précédentes de la révolution, nous n'avons pas donné licence à cette ligne erronée de se développer. Le Comité central du Parti opéra le redressement nécessaire en un temps relativement court. Après la fondation de la République populaire de Chine, on vit apparaître en 1953 dans notre Parti le bloc anti-parti de Kao Kang - Jao Chou-che. Ce bloc représentait les forces réactionnaires à l'intérieur et à l'extérieur du pays et son but était de ruiner l'œuvre de la révolution. S'il n'avait pas été rapidement démasqué par le Comité central et détruit à temps, un incalculable dommage aurait été porté au Parti et à la révolution.

Tout ceci nous montre que l'expérience historique de notre Parti lui vient aussi d'avoir été trempé au cours de sa propre lutte contre diverses lignes politiques erronées, et c'est ainsi qu'il a pu remporter de grandes victoires dans la révolution et dans l'édification du pays. Quant aux fautes partielles et isolées, il s'en produit souvent dans notre travail ; c'est seulement en s'appuyant sur la sagesse collective du Parti et sur celle des masses

populaires, et en s'empressant de dénoncer et de corriger ces fautes que nous avons pu les tuer dans l'œuf, les empêchant de s'étendre à tout le pays, de s'installer pour une longue durée, et de devenir ainsi des erreurs importantes portant préjudice à tout le peuple.

Les communistes doivent adopter une méthode analytique à l'égard des erreurs commises dans le mouvement communiste. Il y a des gens qui considèrent que Staline a eu tort dans tout ce qu'il a fait. C'est là une grave incompréhension. Staline fut un grand marxiste-léniniste, mais c'est aussi un marxiste-léniniste qui a commis quelques grosses erreurs sans en avoir conscience. Nous devons considérer Staline d'un point de vue historique, entreprendre une analyse complète et adéquate pour déterminer quand il a eu raison et quand il a eu tort et pour en tirer une utile leçon. Ce qu'il y a de juste comme ce qu'il y a d'erroné chez Staline est un phénomène du mouvement communiste international et porte la marque de l'époque. Le mouvement communiste international ne compte en tout qu'un peu plus de cent ans, et trente-neuf ans seulement se sont écoulés depuis la victoire de la Révolution d'Octobre. Il n'a pas encore toute l'expérience nécessaire dans bien des sphères du travail révolutionnaire. Nous avons nos grandes réalisations, mais nous avons également nos défauts et nos fautes. De même que l'obtention d'un succès entraîne l'apparition d'un autre succès, l'élimination d'un défaut ou d'une faute peut être suivie par l'apparition d'un autre défaut ou d'une autre faute qui devra à son tour être éliminé. Mais les succès sont toujours plus nombreux que les défauts, il y a toujours plus de réalisations justes que d'erreurs, et les défauts et les fautes ne peuvent manquer finalement d'être surmontés.

Être un bon dirigeant ne consiste pas à ne commettre aucune erreur, mais à prendre les erreurs au sérieux. L'homme qui ne s'est jamais trompé n'existe pas. Lénine a dit :

«Reconnaître ouvertement son erreur, en découvrir les causes, analyser la situation qui lui a donné naissance, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qui s'appelle, pour lui, remplir ses obligations, éduquer et instruire la classe, et puis les masses» (4).

Fidèle aux enseignements de Lénine, le Parti communiste de l'Union soviétique a pris une attitude sérieuse à l'égard de certaines erreurs de nature grave commises par Staline dans sa direction de l'édification du socialisme et des conséquences de ces erreurs qui subsistent encore. C'est parce que ces erreurs comportent de si graves conséquences que le Parti communiste de l'Union soviétique, tout en reconnaissant les grands mérites de Staline, a jugé qu'il était nécessaire d'exposer sans indulgence l'essence des erreurs commises par ce dernier et d'appeler tout le Parti à y voir un avertissement et à liquider résolument leurs conséquences fâcheuses.

Nous, communistes chinois, nous sommes convaincus que les sévères critiques exposées au XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique permettront certainement à tous les facteurs positifs qui ont été étouffés par des mesures politiques erronées de renaître partout à la vie, et que le Parti et le peuple de l'Union soviétique se trouveront encore plus fermement unis dans la lutte pour construire une grandiose société communiste, sans précédent dans l'histoire de l'humanité, et pour une paix durable dans le monde entier.

Les forces réactionnaires mondiales tournent ces faits en ridicule ; elles se moquent de nous parce que nous liquidons les erreurs commises dans notre camp. Mais à quoi riment ces moqueries ? Il ne fait aucun doute que ces railleurs se trouveront en face d'un vaste camp de la paix et du socialisme

encore plus puissant, invincible, avec l'Union soviétique à sa tête, et que leurs gissements de mangeurs d'hommes les mettront en fort mauvaise posture.

NOTES

: V.I. Lénine : «Pour le quatrième anniversaire de la Révolution d'Octobre», *Œuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 615, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

: V.I. Lénine : «Cinq ans de révolution russe et perspectives de révolution mondiale», *Œuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 724, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

: V.I. Lénine : «La maladie infantile du communisme (Le «gauchisme»)», *Œuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 372, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

: V.I. Lénine : «La maladie infantile du communisme (Le «gauchisme»)», *Œuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 387, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

Sur les dix grands rapports

Mao Tsé-toung (25 avril 1956)

Le texte qui suit est un discours prononcé par Mao Tsé-toung à une réunion élargie du Bureau Politique du Parti Communiste Chinois.

Dans ce discours Mao Tsé-toung, tirant les leçons de l'expérience de l'Union Soviétique, dresse le bilan de l'expérience de la Chine et présente un exposé sur les dix grands rapports qui interviennent dans la Révolution et l'édification socialiste.

Au cours de ces derniers mois, le Bureau politique du Comité central a entendu les comptes rendus de travail présentés par trente-quatre départements relevant de l'autorité centrale, notamment par ceux de l'industrie, de l'agriculture, des transports, du commerce et des finances. Nous avons relevé un certain nombre de problèmes concernant l'édification socialiste et la transformation socialiste, lesquels peuvent se ramener à dix, soit dix grands rapports.

Les dix problèmes soulevés se rapportent tous à un principe fondamental : mettre en œuvre tous les facteurs positifs de l'intérieur et de l'extérieur du pays pour qu'ils servent la cause du socialisme. Dans le passé, c'est ce principe de mise en œuvre de tous les facteurs positifs que nous avons appliqué pour mettre fin à la domination de l'impérialisme, du féodalisme et du capitalisme bureaucratique et remporter la victoire de la révolution de démocratie populaire. A présent, nous appliquons le même principe dans la révolution socialiste et dans l'édification d'un État socialiste. Mais il se pose, dans notre travail, des questions dont il faut discuter. Ce qui mérite une attention particulière, ce sont les insuffisances et les erreurs apparues au cours de l'édification socialiste de l'Union soviétique, et qui ont été mises au jour récemment. Voudriez-vous faire le même détour ? Dans le passé, c'est en profitant de ses expériences et leçons que nous avons pu nous épargner quelques détours ; aujourd'hui, celles-ci devraient, à plus forte raison, nous servir de mise en garde.

Quels sont les facteurs positifs à l'intérieur et à l'extérieur du pays ?

A l'intérieur, les ouvriers et les paysans constituent les forces fondamentales. Les forces intermédiaires sont celles qui peuvent être gagnées à nous. Quant aux forces réactionnaires, quoiqu'elles soient des facteurs négatifs, nous devons bien faire le travail qui s'impose pour transformer dans toute la mesure du possible ces facteurs négatifs en facteurs positifs. Sur le plan international, nous devons nous unir avec toutes les forces susceptibles d'être unies, rendre neutres les forces qui ne le sont pas, et même diviser les forces réactionnaires pour en tirer parti. En somme, nous devons mobiliser toutes les

forces, directes ou indirectes, en vue de lutter pour faire de notre pays un puissant État socialiste.

Je vais maintenant développer ces dix problèmes.

I. LE RAPPORT ENTRE L'INDUSTRIE LOURDE D'UNE PART, L'INDUSTRIE LÉGÈRE ET L'AGRICULTURE D'AUTRE PART

L'industrie lourde est le facteur principal dans l'édification de notre pays. Il faut développer en priorité la production des moyens de production, c'est une chose bien arrêtée. Toutefois, il ne faut pas pour autant négliger la production des moyens d'existence, en particulier des céréales. Si nous n'avons pas en quantité suffisante du grain et d'autres articles de première nécessité, nous ne pourrions même pas nourrir les ouvriers, comment pourrait-il alors être question de développer l'industrie lourde ? C'est pourquoi il nous faut établir un juste rapport entre l'industrie lourde d'une part, l'industrie légère et l'agriculture de l'autre.

Dans le règlement de ce rapport, nous n'avons pas commis d'erreur de principe. Nous avons fait mieux que l'Union soviétique et certains pays de l'Europe orientale. Le problème qui s'est posé en Union soviétique où, pendant longtemps, la production céréalière n'avait pas atteint le niveau record d'avant la Révolution n'existe pas chez nous, pas plus que les graves problèmes que connaissent certains pays de l'Europe orientale par suite d'un trop grand déséquilibre entre le développement de l'industrie légère et celui de l'industrie lourde. Tous ces pays ont mis l'accent unilatéralement sur l'industrie lourde aux dépens de l'agriculture et de l'industrie légère, ce qui a entraîné la pénurie de marchandises sur le marché et l'instabilité monétaire. Nous avons, nous, attaché plus d'importance à l'agriculture et à l'industrie légère. Nous avons accordé une attention soutenue à l'agriculture et l'avons développée, assurant ainsi dans une assez grande mesure les fournitures de grains et de matières premières nécessaires au développement de l'industrie. Les biens de consommation courante sont assez abondants chez nous, les prix et la monnaie sont stables.

La question qui se pose actuellement à nous, c'est de continuer à réajuster comme il convient la proportion des investissements entre l'industrie lourde d'une part, l'agriculture et l'industrie légère de l'autre, de manière à développer encore davantage ces deux dernières. Est-ce à dire alors que l'accent ne serait plus mis sur l'industrie lourde ? Si, l'accent est toujours mis sur ce secteur qui occupe une place prioritaire dans nos investissements. Mais nous devons accroître la part des investissements destinés à l'agriculture et à l'industrie légère.

Que résultera-t-il d'un tel accroissement ? On pourra d'abord mieux satisfaire les besoins du peuple et ensuite accélérer l'accumulation des fonds, ce qui permettra un développement meilleur et plus intensif de l'industrie lourde. Celle-ci peut, elle aussi, accumuler des fonds, mais, dans les conditions économiques que connaît actuellement notre pays, l'accumulation par l'industrie légère et l'agriculture est plus élevée et plus rapide.

Ici surgit une question : Votre désir de développer l'industrie lourde est-il sincère ou non, est-il ardent ou tiède ? Si votre désir n'est pas sincère ou n'est que tiède, vous porterez préjudice à l'agriculture et à l'industrie légère, en leur accordant moins d'investissements. Si votre désir est sincère, ou

ardent, vous devez alors prêter attention à l'agriculture et à l'industrie légère, de façon à produire plus de céréales et de matière premières pour l'industrie légère et à réaliser une accumulation plus importante ; et l'on pourra investir davantage de capitaux dans l'industrie lourde.

Pour développer notre industrie lourde, il peut y avoir deux méthodes : l'une consiste à réduire le développement de l'agriculture et de l'industrie légère, l'autre à l'intensifier. A envisager les choses à long terme, la première donnera à l'industrie lourde un développement réduit et lent ou, du moins, des bases peu solides. Quand on en fera le bilan après plusieurs dizaines d'années, on s'apercevra qu'avec une telle méthode, on n'y trouve pas son compte. La seconde méthode assurera à l'industrie lourde un développement plus grand et plus rapide, et, de plus, en satisfaisant les besoins du peuple, elle permettra à l'industrie lourde de se développer sur des bases plus solides.

II. LE RAPPORT ENTRE L'INDUSTRIE DES RÉGIONS CÔTIÈRES ET CELLE DE L'INTÉRIEUR

Notre industrie était concentrée dans les régions côtières. Nous entendons par là le Liaoning, le Hopei, Pékin, Tientsin, le Honan oriental, le Chantong, l'Anhouei, le Kiangsou, Changhaï, le Tchékiang, le Foukien, le Kouangtong et le Kouangsi. Environ 70 pour cent de l'industrie légère comme de l'industrie lourde de notre pays se trouvent dans les régions côtières, et seulement 30 pour cent à l'intérieur. C'est là une situation irrationnelle léguée par l'histoire. Les bases industrielles des régions côtières doivent être pleinement mises à profit. Toutefois, en vue d'une répartition équilibrée de l'industrie, il faut développer vigoureusement l'industrie de l'intérieur. Pour ce qui est du rapport entre l'industrie des régions côtières et celle de l'intérieur, nous n'avons pas commis non plus de graves erreurs. Ces dernières années seulement, par suite d'une certaine sous-estimation de l'industrie côtière, nous n'avons pas prêté une aussi grande attention à son développement. Il faut remédier à un tel état de choses.

Auparavant, la guerre se poursuivait en Corée et la situation internationale demeurait très tendue. Cela ne manquait pas d'influencer notre attitude vis-à-vis de l'industrie des régions côtières. Maintenant qu'une nouvelle guerre d'agression contre la Chine ou une nouvelle guerre mondiale ne sauraient, selon nos estimations, éclater dans un bref délai et que la période de paix pourrait durer encore dix ans ou plus, il serait erroné de ne pas mettre pleinement en valeur la capacité des équipements et le potentiel technique de l'industrie des côtes. Même si nous ne disposons que de cinq ans et non de dix, nous devons pendant quatre ans développer comme il convient nos industries dans ces régions, quitte à les transférer ailleurs, quand la guerre aura éclaté la cinquième année. Selon les données disponibles, la construction d'une entreprise d'industrie légère, de même que l'accumulation de fonds par une telle usine, se fait en général très rapidement ; après la mise en service, on peut récupérer en quatre ans le capital investi et même recueillir des fonds qui suffiraient pour construire trois nouvelles usines ou deux, une, ou tout au moins la moitié d'une. Une si bonne aubaine, pourquoi n'en profiterions-nous pas ? Croire que la bombe atomique est déjà au-dessus de nos têtes et qu'elle va tomber dans quelques secondes, c'est là une estimation de la situation qui ne correspond pas à la réalité, et l'attitude passive qui en découle à l'égard des industries des régions côtières est erronée.

Cela ne veut pas dire qu'il faut implanter toutes les nouvelles usines dans ces régions-là. La plupart d'entre elles doivent être installées à l'intérieur, de sorte que la répartition de l'industrie soit peu à peu équilibrée, ce qui est d'ailleurs favorable aux préparatifs en prévision d'une guerre. Cela ne fait aucune doute. Mais on peut aussi construire sur les côtes des usines et des mines, et même certaines de grande envergure. Quant à l'élargissement et à la reconstruction des entreprises existantes relevant de l'industrie légère comme de l'industrie lourde dans les régions côtières, nous avons déjà fait quelque chose dans ce sens, et à l'avenir, nous devons poursuivre énergiquement nos efforts.

En mettant pleinement en valeur et en développant les anciennes bases de l'industrie des régions côtières, nous serons encore plus à même d'imprimer un essor à l'industrie de l'intérieur et de la soutenir. Une attitude passive à l'égard des industries côtières empêcherait le développement rapide des industries de l'intérieur. Donc, ici se pose également la question de savoir si vous avez vraiment ou non le désir de développer l'industrie de l'intérieur. Si ce désir est sincère et non de pure façade, il vous faudra utiliser et développer encore davantage les industries, surtout l'industrie légère, des régions côtières.

III. LE RAPPORT ENTRE L'EDIFICATION ECONOMIQUE ET L'EDIFICATION DE LA DÉFENSE NATIONALE

On ne peut pas se passer de défense nationale. Actuellement, notre force de défense est déjà d'une certaine importance. Par suite de la guerre de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée, ainsi que de plusieurs années d'instruction et de consolidation, notre armée s'est renforcée et est devenue plus puissante que l'Armée rouge de l'Union soviétique à la veille de la Seconde guerre mondiale, et son équipement aussi s'est amélioré. Notre industrie de défense nationale est en train de s'édifier. Depuis que Pan Kou a séparé le Ciel de la Terre, nous n'avons jamais été capables de fabriquer des avions ou des automobiles ; maintenant, nous commençons à en construire.

Nous n'avons pas encore de bombe atomique. Dans le passé, nous n'avons pas non plus d'avions ni de canons ; c'est avec du millet et des fusils que nous avons vaincu l'impérialisme japonais et Tchiang Kai-shek. Nous sommes plus forts qu'autrefois et nous le serons encore davantage. Nous aurons non seulement des avions et des canons en plus grand nombre, mais encore la bombe atomique. Dans le monde d'aujourd'hui, si nous ne voulons pas nous laisser brimer, nous ne pouvons pas nous passer de cet engin. Alors, comment faire ? Un moyen sûr, c'est de réduire à un pourcentage approprié la part des dépenses militaires et administratives et d'augmenter les crédits affectés à l'édification économique ; car seule l'accélération de cette dernière fera avancer plus vite l'édification de la défense nationale.

En 1950, à la troisième session plénière du Comité central issue du VII^e Congrès du Parti, nous avons déjà soulevé la question de simplifier les organismes de l'Etat et de diminuer les dépenses militaires et administratives, estimant que c'était là une des trois conditions nécessaires à l'amélioration radicale de la situation financière et économique du pays. Dans la période du premier plan quinquennal, les dépenses militaires et administratives se sont élevées à 30 pour cent de l'ensemble du budget d'Etat. C'est une trop forte proportion. Au cours du deuxième quinquennat, nous devons les faire tomber

à 20 pour cent environ, afin de dégager plus de fonds qui serviront à mettre sur pied davantage d'usines et à fabriquer plus de machines. Au bout d'un certain temps, nous aurons non seulement beaucoup d'avions et beaucoup de canons, mais aussi probablement notre bombe atomique à nous.

Ici se pose également la question : Désirez-vous vraiment, très ardemment, avoir la bombe atomique, ou n'est-ce qu'un faible désir, sans grande ardeur ? Si vous le désirez vraiment, très ardemment, il vous faut diminuer la part des dépenses militaires et administratives pour investir davantage dans le domaine de l'édification économique. Si vous ne le désirez pas vraiment, pas très ardemment, conformez-vous donc à la vieille routine. C'est une question d'orientation stratégique, la Commission militaire ferait bien d'en discuter.

Serait-il bon, à présent, de démobiliser tous nos soldats ? Naturellement non. Car il y a encore des ennemis, qui nous briment et nous encerclent. Nous devons renforcer notre défense nationale et, pour ce faire, intensifier en premier lieu notre édification économique.

IV LES RAPPORTS ENTRE L'ÉTAT, LES UNITÉS DE PRODUCTION ET LES PRODUCTEURS

Il convient de bien régler les rapports entre l'Etat d'une part, les usines et les coopératives de production agricole d'autre part ; entre les usines et les coopératives d'une part, les producteurs d'autre part. A cet effet, il faut éviter de se préoccuper d'un seul élément, mais prendre en considération à la fois les intérêts de l'Etat, de la collectivité et de l'individu, autrement dit, selon les expressions que nous utilisons souvent dans le passé «tenir compte des besoins de l'armée comme de ceux de la population» et «tenir compte des intérêts aussi bien publics que privés». Vu l'expérience de l'Union soviétique et celle qui est la nôtre, nous devons, à l'avenir, apporter une meilleure solution à ce problème.

Prenons le cas des ouvriers. Avec l'accroissement de leur productivité, leurs conditions de travail et leur bien-être collectif doivent s'améliorer progressivement. Nous avons toujours mis en honneur le style de vie simple et de lutte ardue, et nous sommes opposés à ce que l'on place au-dessus de tout l'intérêt matériel personnel ; en même temps, nous avons toujours préconisé qu'on se soucie des conditions de vie des masses et lutté contre la bureaucratie qui se désintéresse de leur bien-être. Avec l'essor de l'économie nationale dans son ensemble, les salaires doivent être rajustés de façon adéquate. A ce propos, nous venons de décider une certaine augmentation, surtout à la base, en faveur des ouvriers, en vue de resserrer l'éventail des salaires. D'une façon générale, les salaires chez nous ne sont pas élevés, mais comme le volume de l'emploi a augmenté, que les prix restent bas et stables, et du fait d'autres conditions encore, la vie des ouvriers s'est quand même nettement améliorée. Sous le régime prolétarien, les ouvriers ont toujours manifesté une conscience politique et un enthousiasme au travail très élevés. Lorsque, à la fin de l'an dernier, le Comité central lança un appel pour lutter contre le conservatisme de droite, les masses ouvrières y ont répondu chaleureusement et, ce qui est exceptionnel, ont dépassé, au bout de trois mois d'efforts acharnés, le plan fixé pour le premier trimestre de cette année. Nous devons faire rayonner leur esprit de lutte ardue ; nous devons aussi attacher une plus grande attention à la solution des problèmes brûlants qu'ils rencontrent dans leur travail et dans leur vie quotidienne.

Je m'arrêterai ici à la question de l'autonomie des usines sous une direction unifiée. Il ne convient pas, me semble-t-il, de tout concentrer entre les mains des autorités centrales, provinciales ou municipales, sans accorder aux usines ni droits, ni liberté d'action, ni avantages. Quant à la question de savoir dans quelle proportion les autorités centrales, provinciales ou municipales et les usines doivent jouir respectivement de droits et avantages, nous n'avons pas beaucoup d'expérience, et il nous faut encore étudier la question. En principe, la centralisation et l'autonomie forment une unité des contraires ; la centralisation est nécessaire, l'autonomie l'est aussi. Par exemple, nous sommes maintenant en réunion, voilà la centralisation. Mais, une fois la séance levée, certains d'entre nous iront se promener, d'autres lire, d'autres enfin manger, c'est l'autonomie. Si nous prolongions indéfiniment cette séance au lieu de l'interrompre pour accorder à chacun de l'autonomie, les participants ne finiraient-ils pas tous par mourir ? S'il en est ainsi pour chaque individu, il en est de même pour les usines et les autres unités de production. Chacune doit disposer d'une autonomie liée à la centralisation. Ainsi seulement pourra-t-elle se développer avec encore plus de vigueur.

Passons maintenant aux paysans. Nos rapports avec eux ont toujours été bons, mais sur la question des céréales nous avons commis une erreur. En 1954, alors que des inondations avaient provoqué une baisse de la production dans certaines régions du pays, nous avons augmenté nos achats de céréales de 3 500 000 tonnes. Avec la baisse de la production et l'augmentation des achats, en bien des endroits, au printemps dernier, presque tout le monde parlait des céréales, et dans chaque foyer on discutait de la vente unifiée. Les paysans se plaignaient et on entendait aussi beaucoup de murmures au sein comme en dehors du Parti. Certes, pas mal de gens ont exagéré à dessein et profité de l'occasion pour nous attaquer, mais nous ne pouvons pas dire que nous n'ayons pas d'insuffisances. Etant donné l'absence d'enquêtes approfondies et la méconnaissance de la situation réelle, nous avons découvert cette erreur, nous avons diminué d'autant nos achats de céréales en 1955 et pris une mesure appelée «triple fixation» — fixation du volume de la production, des achats et de la vente ; qui plus est, nous avons obtenu une bonne récolte. Grâce à cette réduction des achats et à l'accroissement de la production, les réserves de céréales chez les paysans ont augmenté de plus de 10 millions de tonnes. Ainsi, même ceux qui avaient formulé des griefs ont déclaré : «Le Parti communiste est vraiment bon». Cette leçon, tout le Parti doit la retenir.

En Union Soviétique, on presse les paysans à l'excès. Par des mesures comme celle connue sous le nom de livraison obligatoire, on prélève trop sur leur récolte, et à un prix extrêmement bas. En accumulant des fonds de cette manière, on refroidit, dans une très grave mesure, l'enthousiasme des paysans pour la production. Vous voulez qu'une poule pondre beaucoup d'œufs, mais vous ne lui donnez pas de grains ; vous désirez que votre cheval galope bien, mais qu'il ne mange pas de fourrage. Y a-t-il pareille logique au monde !

Notre politique à l'égard des paysans est différente de celle de l'Union soviétique, nous tenons compte à la fois des intérêts de l'Etat et de ceux des paysans. Notre impôt agricole est toujours resté à un taux relativement faible. Dans l'échange des produits industriels et des produits agricoles, notre politique est de réduire la fourchette, de pratiquer l'échange à valeurs égales ou presque égales. Nous procédons à l'achat unifié des produits agricoles à un prix normal, de sorte que les paysans n'éprouvent aucune perte ; d'ailleurs, les prix d'achat sont en hausse graduelle. Pour les produits industriels que nous procurons aux paysans, nous appliquons une politique de faible profit et

de vente accrue, de stabilisation ou de baisse appropriée des prix. En fournissant des céréales aux paysans des régions qui ne se suffisent pas en grains, nous accordons en général une légère subvention. Malgré cela, si nous nous laissons aller à la négligence, nous pourrions encore commettre telle ou telle erreur. Etant donné que de graves erreurs ont été commises en Union soviétique à ce sujet, nous devons attacher d'autant plus d'importance à l'établissement de justes rapports entre l'Etat et les paysans.

Il faut également des rapports corrects entre les coopératives et les paysans. En ce qui concerne le revenu des coopératives, il importe de fixer une proportion appropriée entre la quote-part de l'Etat, celle de la coopérative et celle des paysans, et de définir, comme il convient, le mode de cette répartition. Tout ce que retiennent les coopératives est directement au service des paysans. Les dépenses de production sont nécessaires, cela va sans dire ; les dépenses de gestion le sont aussi. Le fonds d'accumulation collectif est destiné à la reproduction élargie, alors que le fonds de bien-être public sert à l'amélioration de la vie matérielle des paysans. Mais nous devons discuter avec les paysans pour établir une proportion rationnelle entre les crédits affectés aux différents usages. Pour ce qui est des frais de production et de gestion, il faut s'efforcer de pratiquer une stricte économie. Le fonds d'accumulation collectif et le fonds de bien-être public doivent être maintenus dans certaines limites ; il ne faut pas espérer accomplir tout ce qui est bon en une seule année.

A moins de calamités naturelles exceptionnelles, nous devons faire en sorte que, sur la base de l'accroissement de la production agricole, 90 pour cent des membres des coopératives reçoivent chaque année un revenu supérieur à celui de l'année précédente, et que 10 pour cent d'entre eux puissent maintenir le leur au même niveau ; en cas de baisse du revenu, il convient de prendre au plus tôt les mesures propres à y remédier.

En somme, il est nécessaire de prendre en considération à la fois les intérêts de l'Etat et des usines, de l'Etat et des ouvriers, des usines et des ouvriers, de l'Etat et des coopératives, de l'Etat et des paysans, des coopératives et des paysans. On ne doit pas ne se préoccuper que d'un élément. Tenir compte d'un seul élément, quel qu'il soit, est préjudiciable au socialisme, à la dictature du prolétariat. C'est un problème important qui intéresse nos 600 millions d'habitants ; il nous faut l'expliquer inlassablement à tout le Parti et à tout le peuple.

V. LE RAPPORT ENTRE LES AUTORITÉS CENTRALES ET LES ADMINISTRATIONS LOCALES

Le rapport entre les autorités centrales et les administrations locales constitue également une contradiction. Pour la résoudre, nous devons maintenant veiller à étendre un peu le pouvoir des administrations locales, à leur accorder plus d'autonomie et à les autoriser à plus d'activité, à condition de renforcer la direction unique des autorités centrales. Cela sera profitable à notre édification d'un Etat socialiste puissant. Dans notre pays, qui a un territoire si vaste, une population si nombreuse et des conditions si complexes, deux sources d'initiative, celle de l'administration centrale et celle des instances locales, valent beaucoup mieux qu'une seule. Nous ne devons pas, comme l'Union soviétique, concentrer tout entre les mains de l'autorité centrale et exercer un contrôle trop rigide sur les administrations locales, sans laisser aucun marge à leur initiative.

Les autorités centrales veulent développer l'industrie, et les administrations locales aussi. Même les industries relevant directement de l'autorité centrale réclament le concours des administrations locales. Quant à l'agriculture et au commerce, il leur faut, à plus forte raison, compter sur elles. Bref, pour imprimer un essor à l'édification socialiste, il est nécessaire de donner libre cours à l'initiative des instances locales. Pour consolider leur pouvoir, les autorités centrales doivent tenir compte des intérêts régionaux.

Actuellement, des dizaines de mains interviennent dans les affaires des administrations locales, et cela rend leur gestion difficile. Un ministère, une fois institué, veut faire la révolution, et pour cela, il émet des ordres. Estimant qu'il ne convient pas de les adresser aux comités du Parti et aux comités populaires pour les provinces, les ministères contactent directement les départements provinciaux et les bureaux municipaux pour leur donner tous les jours des ordres. Ces ordres, censés provenir de l'autorité centrale, bien que ni le Comité central du Parti ni le Conseil des Affaires d'Etat n'en sachent rien, exercent une grande pression sur les administrations locales. Il y a un tel flot de formulaires de statistiques à remplir que cela devient un vrai fléau. Cet état de choses doit changer.

Nous devons favoriser un style de travail fondé sur la consultation des administrations locales. Dans la conduite des affaires, le Comité central s'informe toujours de l'avis des organismes locaux, il ne leur a jamais donné d'ordre à l'aveuglette sans les avoir écoutés. Nous espérons que tous les ministères et les départements dépendant des autorités centrales tiendront compte de cela et qu'avant d'émettre des ordres, ils consulteront les administrations locales sur les affaires qui les concernent.

On peut classer en deux catégories les départements de l'administration centrale. Ceux de la première sont à même d'étendre leur autorité jusqu'aux entreprises, mais les organes de gestion et les entreprises qu'ils ont établis dans les diverses régions doivent être contrôlés par les administrations locales. Ceux de l'autre catégorie ont pour tâche de formuler des principes directeurs et d'établir des plans de travail, et il appartient aux organismes locaux de gérer les affaires et de les régler.

Établir un rapport correct entre les autorités centrales et les administrations locales, voilà un problème d'une haute importance pour un grand pays et un grand parti comme les nôtres. C'est un problème auquel certains pays capitalistes prêtent aussi une grande attention. Bien que leur régime diffère foncièrement du nôtre, l'expérience qu'ils ont acquise dans leur développement mérite d'être étudiée par nous. Pour parler de notre propre expérience, le système des grandes régions administratives, que nous pratiquions au lendemain de la fondation de la République populaire, s'imposait ; cependant, il présentait des défauts que l'alliance antiparti Kao-Jao exploita ultérieurement dans une certaine mesure. Plus tard, il fut décidé d'abolir ce système pour que les provinces relèvent directement de l'autorité centrale, et c'était juste. Mais cela a conduit à la suppression de l'autonomie indispensable des administrations locales, et le résultat n'a pas été tellement heureux. Notre Constitution prévoit que le pouvoir législatif est concentré dans l'autorité centrale. Néanmoins, en fonction de la situation concrète et des exigences du travail, les administrations locales peuvent fixer des statuts, établir des règlements et prendre des mesures à condition de ne pas contrarier la politique de l'autorité centrale, et cela n'est nullement interdit par la Constitution. Nous avons besoin d'unité. Nous avons besoin aussi de spécificité. Pour édifier un Etat socialiste puissant, il faut assurer à l'autorité centrale une énergique direction unique, avoir un plan et une discipline

iques pour tout le pays. Toute atteinte portée à cette unité indispensable est inadmissible. D'autre part, il faut favoriser au maximum l'esprit d'initiative des instances locales, chaque endroit doit avoir une spécificité qui réponde à ses propres conditions. Cette spécificité n'a rien à voir avec celle du type Kao-Jao. Elle est indispensable aux intérêts de l'ensemble et au renforcement de l'unité nationale.

Il y a encore le problème du rapport entre les différentes administrations locales. Il s'agit essentiellement du rapport entre les instances supérieures et les échelons inférieurs sur le plan régional. Si les provinces et les municipalités font des doléances à adresser aux différents ministères, les préfetures, les districts, les arrondissements et les cantons n'en ont-ils pas à présenter aux provinces et aux municipalités ? L'autorité centrale doit veiller à mettre en jeu l'initiative des provinces et des municipalités ; de même, les provinces et les municipalités doivent penser à faire valoir celle des préfetures, des districts, des arrondissements et des cantons. Nulle part il ne faut imposer des restrictions trop sévères. Naturellement, il convient de dire aux camarades des échelons inférieurs ce qui doit être centralisé et de leur faire comprendre que ils ne doivent pas agir comme bon leur semble. Bref, ce qui peut et ne doit être centralisé, il convient de le centraliser. Mais ce qu'on ne peut et ne doit pas centraliser, il ne faut pas en imposer la centralisation. Cette autonomie légitime, ces droits légitimes, les provinces, les municipalités, les préfetures, les districts, les arrondissements et les cantons doivent tous en jouir et lutter pour les obtenir. La lutte pour ces droits, en partant des intérêts du pays dans son ensemble et non des intérêts d'une unité particulière, ne saurait être qualifiée de régionalisme, d'esprit d'« indépendance ».

Le rapport mutuel entre les différentes provinces et municipalités est aussi un aspect du rapport entre les autorités locales, et il convient de l'établir de manière adéquate. Le principe que nous avons toujours suivi, c'est d'encourager la prise en considération des intérêts de l'ensemble, l'entraide et la concession mutuelle.

Dans le règlement du rapport entre les autorités centrales et les administrations locales comme entre les différentes administrations locales, notre expérience est insuffisante, elle n'est pas encore mûre. Nous espérons que vous étudierez et discuterez consciencieusement ce problème et dresserez un bilan de votre expérience, pour exploiter les succès et surmonter les défauts.

II. LE RAPPORT ENTRE LES HANS ET LES MINORITÉS NATIONALES

Notre politique concernant le rapport entre les Hans et les minorités nationales est assez judicieuse et elle a pratiquement l'approbation des minorités nationales. Nous mettons l'accent sur la lutte contre le chauvinisme grand-han. Quant au nationalisme local, il est aussi à combattre, mais, en général, ce n'est pas là le point essentiel.

Nos minorités nationales ont une population peu nombreuse, mais elles vivent dans de vastes régions. Du point de vue démographique, les Hans représentent 94 pour cent, c'est-à-dire la majorité écrasante, de la population du pays. S'ils pratiquaient le chauvinisme grand-han et la discrimination à l'égard des minorités nationales, ce serait très mauvais. Or, qui habite la plus grande partie du territoire ? Ce sont les minorités nationales, qui occupent 50 à 60 pour cent de la superficie globale. Nous disons que la Chine possède un

vaste territoire, de riches ressources et une forte population ; en réalité, ce sont les Hans qui ont «une forte population», et ce sont les minorités qui disposent d'un vaste territoire et de riches ressources», pour ce qui est du sous-sol du moins, ce sont fort probablement elles qui possèdent de «riches ressources».

Les minorités nationales ont toutes contribué au développement de l'histoire de la Chine. Si la population est forte chez les Hans, cela est dû au mélange de nombreuses nationalités durant de longues périodes. Au cours de l'histoire, les dominateurs réactionnaires, et surtout ceux des Hans, avaient élevé des barrières de toutes sortes entre les différentes nationalités de notre pays et malmenaient les minorités. Il n'est pas facile d'en effacer rapidement les conséquences, même chez les masses laborieuses. C'est pourquoi nous devons développer largement et avec persévérance, parmi les cadres et les masses populaires, une éducation au sujet de la politique nationale prolétarienne. Il nous faut aussi examiner régulièrement le rapport entre les Hans et les minorités nationales. Un tel examen a été fait il y a deux ans, et maintenant il en faut un nouveau. Si le rapport est anormal, nous devons le réajuster consciencieusement, au lieu de nous contenter de belles paroles.

Il faut étudier attentivement quel système de gestion économique et quel système financier seront le mieux adaptés aux régions de minorités nationales.

Nous devons aider sincèrement et activement les minorités à développer l'édification économique et culturelle. En Union soviétique, le rapport entre la nationalité russe et les minorités est très anormal, cela doit nous servir de leçon. L'air dans l'atmosphère, les forêts sur le sol, les richesses sous la terre sont autant de facteurs importants, nécessaires à l'édification socialiste. Or, tout facteur matériel ne peut être exploité et mis en valeur que par l'intermédiaire du facteur humain. Nous devons établir de bons rapports entre les Hans et les minorités nationales et consolider l'union de toutes nos nationalités, pour conjuguer nos efforts dans l'édification de notre grande patrie socialiste.

VII. LE RAPPORT ENTRE LE PARTI COMMUNISTE ET LES PARTIS NON COMMUNISTES

Vaudrait-il mieux, tout compte fait, avoir un seul parti ou plusieurs ? Il est préférable d'en avoir plusieurs, à ce qu'il nous semble. Il en a été ainsi dans le passé et il pourra en être de même dans l'avenir. C'est la coexistence à long terme et le contrôle mutuel.

Dans notre pays subsistent encore les nombreux partis démocratiques qui, créés durant la Guerre de Résistance contre le Japon et la lutte contre Tchiang Kai-shek, sont constitués essentiellement d'éléments de la bourgeoisie nationale et de ses intellectuels. Sur ce point, notre pays diffère de l'Union soviétique. Nous avons maintenu à dessein les partis démocratiques, leur donnant la possibilité de s'exprimer et appliquant à leur égard une politique d'union et de lutte. Nous devons unir à nous toutes les personnalités démocrates qui formulent avec de bonnes intentions des critiques à notre endroit. Nous devons continuer de faire valoir l'enthousiasme des hommes animés de patriotisme qui appartenaient aux milieux militaires et politiques du Kuomintang, tels que Wei Li-houang et Weng Wen-hao. Quant à ceux-là même qui lancent des injures contre nous comme Long Yun, Liang Chou-ming, Peng Yi-hou et consorts, nous pourrions à leurs besoins tout

en leur permettant de dire du mal de nous. Si leurs accusations sont dénuées de fondement, nous les réfutons ; dans le cas contraire, nous les prenons en considération. Cela est plutôt avantageux pour le Parti, le peuple et le socialisme.

Puisqu'il existe encore en Chine des classes et la lutte de classes, il ne peut manquer d'y avoir une opposition sous une forme ou sous une autre. Bien que les partis démocratiques et les personnalités démocrates sans-parti aient tous déclaré accepter la direction du Parti Communiste chinois, nombre de gens au sein de ces partis et parmi ces personnalités sont en fait plus ou moins dans l'opposition. Sur des questions comme «mener la révolution jusqu'au bout», le mouvement de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée, la réforme agraire, ils ont été à la fois pour et contre. aujourd'hui encore, ils font des réserves sur la répression des contre-révolutionnaires. Ils ont affirmé que le Programme commun était la perfection même, pour ne pas avoir une constitution de type socialiste ; mais lorsque celle-ci a été élaborée, ils ont tous levé la main pour l'approuver. Les choses évoluent souvent vers leur contraire et il en va de même pour l'attitude des partis démocratiques à l'égard de nombreux problèmes. Ils sont dans l'opposition tout en n'y étant pas ; ils passent souvent de l'opposition à la non-opposition.

Le Parti communiste et les partis démocratiques sont tous des produits de l'Histoire. Or, toute création de l'Histoire doit disparaître dans le cours de l'Histoire. Ainsi, le Parti communiste disparaîtra un jour, de même que les partis démocratiques. Et cela sera-t-il tellement pénible ? Non. Je pense qu'on en sera fort satisfait. Si un beau jour on n'a plus besoin de parti communiste ni de dictature du prolétariat, je trouve que ce sera vraiment bien. Notre tâche consiste précisément à hâter leur disparition. C'est un point de vue que nous avons déjà exprimé à maintes reprises.

Mais actuellement, le parti prolétarien et la dictature du prolétariat sont absolument nécessaires, et ils doivent continuer d'être renforcés. Sinon, il ne serait pas possible de réprimer les contre-révolutionnaires, de résister à l'impérialisme, de construire le socialisme ni de le consolider lors même qu'on l'aurait édifié. La théorie de Lénine sur le parti prolétarien et la dictature du prolétariat n'est nullement «périmée» comme certaines le prétendent. Cette dictature ne peut s'exercer sans une dure contrainte. Nous devons cependant nous opposer à la bureaucratie et au gonflement des organes d'Etat. Je propose que les organismes du Parti et du gouvernement soient fortement simplifiés et leur importance réduite de deux tiers, tout en veillant à ce qu'il n'y ait pas mort d'homme et que le travail n'en soit pas affecté.

Toutefois, simplifier les organismes du Parti et du gouvernement ne signifie pas qu'on veuille se débarrasser des partis démocratiques. J'espère que vous prendrez bien en main le travail de front uni, de manière à améliorer nos rapports avec eux et à faire valoir autant que possible leur enthousiasme pour servir le socialisme.

VIII. LE RAPPORT ENTRE LA RÉVOLUTION ET LA CONTRE-RÉVOLUTION

Quel facteur représente la contre-révolution ? C'est un facteur négatif, un facteur subversif, une force d'opposition au facteur positif. Les contre-révolutionnaires peuvent-ils être transformés ? Il est évident que certains d'entre eux, des irréductibles, ne sauraient l'être. Mais, dans les conditions de notre

pays, la majorité d'entre eux se transformeront à des degrés divers. Etant donné que nous avons adopté une politique juste à l'égard des contre-révolutionnaires, beaucoup d'entre eux ont été transformés et ne s'opposent plus à la révolution. Certains ont même rendu quelque service.

Les points suivants sont à souligner :

Premièrement, il faut reconnaître que la répression des contre-révolutionnaires en 1951 - 1952 a été nécessaire. D'aucuns pensent qu'elle n'était pas indispensable. Ce point de vue est erroné.

À l'égard des contre-révolutionnaires, on peut prendre diverses mesures : les exécuter, les emprisonner, les placer sous surveillance ou les laisser en liberté. L'exécution tout le monde sait ce que cela signifie. L'emprisonnement, c'est la détention pour la rééducation par le travail. La surveillance, c'est la rééducation au sein de la société sous le contrôle des masses populaires. Laisser en liberté veut dire que, d'une façon générale, on n'arrête pas ceux qui, une fois arrêtés, ont fait preuve d'une bonne conduite. Il est nécessaire de traiter les contre-révolutionnaires de manière différente selon les cas.

Je ne m'arrêterai en particulier qu'au problème de l'exécution. Nous avons exécuté un certain nombre de gens au cours du mouvement de répression des contre-révolutionnaires. Quels étaient ces individus ? C'étaient des contre-révolutionnaires qui avaient de lourdes dettes de sang à payer et que les gens du peuple haïssaient profondément. Dans une grande révolution impliquant 600 millions d'hommes, le peuple n'aurait pu se dresser, si l'on n'avait pas supprimé les « Tyrans de l'Est » ou les « Tyrans de l'Ouest ». Sans cette répression, le peuple n'approuverait pas la politique de clémence que nous pratiquons aujourd'hui. Il y a maintenant des gens qui, ayant entendu dire que Staline avait fait tuer à tort un certain nombre de personnes, prétendent que nous avons également commis une erreur en exécutant ces éléments contre-révolutionnaires, ce point de vue n'est pas juste. Affirmer entièrement le bien-fondé de ces exécutions revêt aujourd'hui une signification pratique.

Deuxièmement, il faut reconnaître qu'il existe encore des contre-révolutionnaires, mais que leur nombre a fortement diminué. Le dépistage des contre-révolutionnaires que nous avons effectué à la suite de l'affaire Hou Feng était nécessaire. Il faut continuer de débusquer ceux qui sont restés cachés. Il convient de souligner qu'il existe encore un petit nombre de contre-révolutionnaires qui se livrent à toutes sortes d'activités de sape. Par exemple, ils tuent des bœufs, mettent le feu aux céréales, font du sabotage dans les usines, dérobent des renseignements et affichent des slogans réactionnaires. Donc, il est erroné de dire que tous les contre-révolutionnaires sont éliminés et que nous pouvons dormir sur nos deux oreilles. Tant que la lutte de classes existera en Chine et dans le monde, nous ne devons jamais relâcher notre vigilance. Néanmoins, il est également faux de dire que les contre-révolutionnaires sont encore très nombreux.

Troisièmement, au cours de la répression des contre-révolutionnaires dans la société, nous devons désormais procéder le moins possible aux arrestations et aux exécutions. Toutefois, comme ces contre-révolutionnaires sont les ennemis qui oppriment directement les gens du peuple et font l'objet de leur haine mortelle, il faut en exécuter un petit nombre. La majorité d'entre eux doivent être confiés aux coopératives agricoles qui les feront participer à la production sous surveillance et les rééduqueront par le travail. Néanmoins, nous ne pouvons pas encore déclarer qu'aucune exécution n'aura plus lieu, et la peine capitale ne saurait être abolie.

Quatrièmement, en procédant au dépistage des contre-révolutionnaires dans

les organismes du Parti et du gouvernement, les écoles et les unités de l'armée, nous devons nous en tenir fermement au principe défini à Yen-an : aucune exécution, pas d'arrestation dans la plupart des cas. En ce qui concerne les contre-révolutionnaires au sujet desquels des preuves solides ont été établies, il appartient aux organismes intéressés d'éclaircir leur cas ; mais les services de sécurité publique ne les arrêteront pas, le parquet n'engagera pas de poursuite et le tribunal pas de procès contre eux. Plus de 90 % des contre-révolutionnaires seront traités de cette manière, c'est ce qu'on appelle « pas d'arrestation dans la plupart des cas ». Quant à la peine de mort, elle ne sera infligée à personne.

Quels sont les gens qui ne seront pas exécutés ? Des individus comme Hou Feng, Pan Han-nien, Jao Chou-che, et même des criminels de guerre faits prisonniers tels que l'empereur Pou Yi et Kang Tseh. S'ils n'ont pas été exécutés, ce n'est nullement que leurs crimes ne justifient pas la peine capitale, mais c'est qu'il n'y aurait aucun avantage à les exécuter. Si l'on supprimait l'un d'entre eux, on se verrait obligé de comparer son cas avec un autre, avec un troisième et ainsi de suite, il s'ensuivrait alors que beaucoup de têtes tomberaient. Voilà la première raison. La deuxième, c'est que l'on risque d'exécuter des gens par erreur. L'histoire atteste qu'une tête, une fois tombée, ne saurait être remise en place, elle n'est pas comme le poireau qui repousse chaque fois qu'on le coupe. Si l'on s'est trompé en coupant une tête, il n'y a aucun moyen de corriger l'erreur, même quand on le désirerait.

La troisième, c'est qu'on risque de détruire des preuves. Pour procéder à la répression des contre-révolutionnaires, il faut posséder des preuves. Or, un contre-révolutionnaire constitue le plus souvent une preuve vivante contre un autre ; s'il y a des cas à éclaircir, on peut obtenir de lui des renseignements. Supprimez-le, vous ne trouverez probablement plus jamais de preuve. Cela ne peut servir que la contre-révolution, et non la révolution. La quatrième, c'est que leur exécution ne peut contribuer à l'augmentation de la production, à l'élévation du niveau de la science, à l'extermination des « quatre maux », au renforcement de la défense nationale ni au recouvrement de Taiwan. En les exécutant, vous vous faites une mauvaise réputation, celle de tuer des prisonniers de guerre, ce qui a été honni de tout temps. Une autre raison encore, c'est que les contre-révolutionnaires au sein des organismes sont différents de ceux qui se trouvent dans la société. Ces derniers pèsent de tout leur poids sur le peuple, tandis que les premiers, qui n'ont pas de contacts si directs avec les masses populaires, sont l'objet d'une haine générale, mais ne se sont pas fait beaucoup d'ennemis particuliers. Quel inconvénient y a-t-il à n'exécuter aucun de ces gens-là ? Que ceux qui y sont aptes aillent se faire rééduquer par le travail manuel ; quant à ceux qui ne le sont pas, ils seront mis à la charge de l'Etat. Les contre-révolutionnaires sont des déchets, de la vermine, mais, une fois entre nos mains, nous pouvons faire en sorte qu'ils rendent service au peuple.

Pourtant, faut-il édicter une loi prescrivant l'abolition de la peine capitale à l'égard des contre-révolutionnaires dans les organismes ? Il s'agit là d'une politique à observance interne, et il n'est pas nécessaire de la rendre publique ; mais dans la pratique, nous nous efforçons de nous y conformer. Supposons que quelqu'un lance une bombe dans cette salle et tue la totalité, la moitié ou le tiers de ses occupants, qu'en diriez-vous, faut-il l'exécuter ou non ? Bien sûr que oui, il doit être exécuté.

Appliquer la politique consistant à n'exécuter personne, au cours de l'élimination des contre-révolutionnaires dans les organismes, ne nous empêche pas d'adopter une ferme attitude à leur égard. D'ailleurs, une telle

politique nous préservera de tomber dans des erreurs irréparables et nous permettra de corriger les erreurs commises. Elle peut contribuer à rassurer beaucoup de monde et à éviter la méfiance parmi les camarades du Parti. Ne pas tuer les gens implique la nécessité de les nourrir. Il nous faut donner à tous les contre-révolutionnaires la possibilité de gagner leur vie et l'occasion de prendre un nouveau départ. Cette façon d'agir est profitable à la cause du peuple et aura un écho favorable dans le monde.

Dans la répression des contre-révolutionnaires, des tâches ardues restent à accomplir et nous ne devons faire preuve d'aucun relâchement. Tout en poursuivant la répression des contre-révolutionnaires cachés au sein de la société, il faut continuer de déceper tous ceux qui se sont infiltrés dans les organismes, les écoles et les unités de l'armée. Il faut absolument établir une nette distinction entre nous et nos ennemis. Si nous laissons nos ennemis pénétrer dans nos rangs, voire dans nos organes de direction, tout le monde comprend parfaitement quel grave danger cela représente pour la cause du socialisme et la dictature du prolétariat.

IX. LE RAPPORT ENTRE CE QUI EST JUSTE ET CE QUI EST FAUX

Il est nécessaire de faire une nette distinction entre ce qui est juste et ce qui est faux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Parti. Comment traiter les camarades qui ont commis des erreurs ? Voilà un problème important. L'attitude correcte à leur égard doit être d'appliquer le principe consistant à «tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme», de les aider à corriger leurs erreurs et de leur permettre de poursuivre la révolution. Dans le temps, alors que les dogmatiques, ayant Wang Ming comme chef, détenaient la direction, notre Parti, adoptant ce qu'il y a de mauvais dans les pratiques de Staline, commit des erreurs à cet égard. Dans la société, ils tenaient à l'écart les forces intermédiaires et, au sein du Parti, ils ne permettaient pas qu'on se corrige de ses erreurs et fasse la révolution.

La Véritable histoire de Ah Q est un bon roman. Je conseille aux camarades qui l'ont lu de le relire, à ceux qui ne l'ont pas lu de le faire avec soin. Lou Sin y décrit surtout un paysan arriéré et politiquement inconscient. En particulier, dans un chapitre intitulé «Défense de faire la révolution», il raconte comment le Faux Diable étranger interdit à Ah Q de faire la révolution. En fait, ce que Ah Q appelait révolution n'était rien de plus que de chiper quelque chose, tout comme les autres. Mais même une telle révolution lui était défendue par le Faux Diable étranger. A mon avis, il y a eu des gens qui, sur ce point, ressemblaient beaucoup à ce Faux Diable étranger. Ils interdisaient à ceux qui avaient commis des erreurs de faire la révolution, ne faisaient pas de distinction entre ces éléments et les contre-révolutionnaires et allaient jusqu'à mettre à mort certains d'entre eux. Il nous importe de retenir cette leçon. Il est aussi mauvais d'interdire aux gens en dehors du Parti de faire la révolution que d'empêcher les camarades du Parti ayant commis des erreurs de les corriger.

A propos des camarades fautifs, certains disent qu'il faut voir s'ils vont se corriger. A mon sens, au lieu de nous contenter du rôle d'observateur, nous devons les aider à se corriger. En d'autres termes, nous devons les observer et les aider. L'homme a toujours besoin d'aide. Cela s'applique aux gens qui ne

e sont pas rendus coupables d'erreurs et d'autant plus à ceux qui en ont omis. Il semble que l'homme n'est pas infallible, il est plus ou moins sujet à erreur. Quand quelqu'un en a commis une, il faut lui venir en aide. Se borner à observer est une attitude passive ; il convient de créer toutes sortes de conditions pour l'aider à se corriger. Une nette distinction doit absolument être établie entre ce qui est juste et ce qui est faux, car la controverse sur tout problème de principe dans le Parti est un reflet, au sein du Parti, de la lutte de classes dans la société et elle ne souffre pas d'ambiguïté. Que nous dressions selon les cas aux camarades ayant commis des erreurs des critiques appropriées et bien fondées, et engageons même une lutte nécessaire contre eux, cela est normal et a pour but de les aider à rectifier leurs erreurs. Ne réjouir de leur infortune au lieu de leur prêter assistance, c'est là une attitude sectaire.

Pour faire la révolution, il vaut toujours mieux avoir le plus de gens possible. A part un nombre infime qui persistent dans leurs erreurs et refusent de s'amender en dépit de multiples avertissements, la grande majorité de ceux qui en ont commis peuvent se corriger. Ces derniers, tout comme quelqu'un qui a eu le typhus est désormais immunisé, peuvent en commettre moins par la suite, pourvu qu'ils sachent en tirer la leçon. En revanche, ceux qui n'en ont pas commis risquent plus facilement d'en commettre, car ils ont tendance à se gonfler d'orgueil. Faisons bien attention : très souvent une excessive sévérité à l'égard de ceux qui ont commis des erreurs rejait sur nous-mêmes. Kao Kang souleva une pierre dans l'intention de frapper, mais finalement il provoqua sa propre chute. En nous montrant pleins de bonnes intentions envers ceux qui ont commis des erreurs, nous pouvons gagner les gens et les unir à nous. L'un des critères pour juger si quelqu'un nourrit de bonnes ou de mauvaises intentions à l'égard des camarades qui ont commis des erreurs, c'est de voir s'il leur vient en aide ou s'il leur témoigne de l'hostilité.

«Tirer la leçon des erreurs pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme», tel est le principe pour réaliser l'unité de tout le Parti, nous devons donc le maintenir avec fermeté.

X. LE RAPPORT ENTRE LA CHINE ET LES AUTRES PAYS

Nous avons lancé le mot d'ordre invitant à apprendre des autres pays, et je pense que nous avons eu raison. Les dirigeants de certains pays ne veulent pas, n'osent même pas formuler un tel mot d'ordre. Il faudrait un peu de courage et abandonner ses grands airs.

Il faut reconnaître que chaque nation a ses points forts, sinon comment pourrait-elle exister et se développer ? D'autre part, chaque nation a ses points faibles. D'aucuns s'imaginent que le socialisme est le comble de la perfection et ne présente aucun défaut. Allons donc ! Il faut admettre que toute chose a ses points forts et ses points faibles. Les secrétaires de cellule de notre parti, les chefs de compagnie et de section savent tous consigner dans leur carnet le bilan de l'expérience du jour sous deux aspects — l'un positif, l'autre négatif. S'ils savent tous qu'il y a deux aspects, pourquoi ne parlons-nous que d'un seul ? Les deux aspects existeront même dans dix mille ans. Dans le futur comme dans le présent, toute chose comportera invariablement ses deux aspects, et il en est de même pour chaque individu. Bref, il y a toujours deux aspects et non pas un seul. Dire qu'il n'y en a qu'un signifie qu'on ne voit qu'un côté de la médaille.

Notre politique consiste à nous inspirer des points forts de tous les pays et nations, à apprendre tout ce qu'ils ont de vraiment bon dans les domaines politique, économique, scientifique, technique, littéraire et artistique. Mais il faut procéder de manière analytique et critique, et non pas apprendre aveuglément ni tout copier pour l'appliquer mécaniquement. Il va sans dire que leurs faiblesses et leurs insuffisances ne sont pas à imiter.

C'est également une telle attitude que nous devons adopter à l'égard de l'expérience de l'Union soviétique et des autres pays socialistes. Or, faute d'idée claire là-dessus, certains d'entre nous allaient jusqu'à imiter leurs points faibles. Lorsqu'ils les eurent copiés et se jugèrent formidables, ceux dont ils les tenaient les avaient déjà rejetés, et finalement ils durent faire un saut périlleux pour retomber sur leurs pieds, à la manière de Souen Wou-kong, Roi des Singes. Par exemple, certains disaient que nous avions commis une erreur de principe en instaurant le Ministère de la Culture et le Bureau du Cinéma, alléguant que l'Union soviétique avait un ministère du cinéma et un bureau de la culture. Ils ne s'attendaient pas à ce que, peu de temps après, l'Union soviétique créerait, comme nous, un ministère de la culture. Il y a des gens qui n'analysent jamais rien et qui tournent à tous «vents». Si un jour le vent souffle du nord, ils sont partisans du vent du nord ; si le lendemain le vent souffle du ouest, ils sont pour le vent d'ouest. Si plus tard le vent souffle à nouveau du nord, ils redeviennent partisans du vent du nord. Comme ils n'ont pas d'opinion à eux, ils passent souvent d'un extrême à l'autre.

Ceux qui, en Union soviétique, avaient porté Staline aux nues, se sont mis tout d'un coup à le jeter plus bas que terre. Chez nous, il y en a qui leur ont emboîté le pas. Le Comité central de notre parti soutient que les mérites et les erreurs de Staline sont dans le rapport de sept à trois et que Staline n'en est pas moins un grand marxiste. C'est en nous basant sur cette appréciation que nous avons écrit l'article intitulé «A propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat». Une telle évaluation est assez juste. Staline a commis un certain nombre d'erreurs au sujet de la Chine. Il fut à l'origine de l'aventurisme «de gauche» de Wang Ming, vers la fin de la Deuxième guerre civile révolutionnaire, et de son opportunisme de droite, au début de la Guerre de Résistance contre le Japon. Pendant la période de la Guerre de Libération, d'abord, il ne nous autorisa pas à faire la révolution, affirmant qu'une guerre civile risquerait de ruiner la nation chinoise. Puis, lorsque la guerre eut éclaté, il se montra sceptique à notre endroit. Quand nous eûmes gagné la guerre, il soupçonna que c'était là une victoire du genre de celle de Tito et, en 1949 et 1950, il exerça sur nous une très forte pression. Mais nous n'en estimons pas moins que les mérites et les erreurs de Staline sont dans le rapport de sept à trois. C'est là une attitude impartiale.

Dans les domaines des sciences sociales et du marxisme-léninisme, nous continuerons à étudier avec application les thèses justes de Staline. Ce que nous nous proposons d'apprendre, c'est ce qui fait partie de la vérité universelle. Et en outre, nous devons absolument lier notre étude à la réalité chinoise. Si l'on appliquait mécaniquement tout propos, fût-il de Marx, ce serait catastrophique ! Notre théorie, c'est l'union de la vérité universelle du marxisme-léninisme et de la pratique concrète de la révolution chinoise. Dans notre Parti, certains ont, à un moment donné, pratiqué le dogmatisme, et nous l'avons alors soumis à la critique. Néanmoins, il persiste toujours. Qu'il s'agisse des milieux académiques ou économiques, il y subsiste encore des manifestations du dogmatisme.

En sciences naturelles, nous sommes assez en retard, et nous devons, tout particulièrement, nous efforcer d'apprendre des autres pays. Mais là aussi, il

faut apprendre dans un esprit critique et non pas aveuglément. Quant à la technique, je crois que ce qui vaut mieux pour nous, c'est d'abord, dans la plupart des cas, de l'adopter telle quelle, étant donné notre dénuement et notre manque de connaissances en la matière. Mais, pour ce que nous connaissons déjà, il n'est plus nécessaire d'agir ainsi.

Nous devons rejeter et critiquer résolument le système, l'idéologie et le mode de vie décadents de la bourgeoisie des pays étrangers. Cependant, cela ne nous empêche pas d'apprendre les sciences et les techniques avancées des pays capitalistes, ainsi que ce qu'il y a de scientifique dans la gestion des entreprises. Dans les pays industriellement développés, les entreprises ont un rendement élevé avec un personnel réduit et elles excellent dans les affaires. Tout cela, nous devons l'apprendre consciencieusement, à la lumière de nos principes, afin d'améliorer notre travail. Maintenant, ceux qui ont appris l'anglais ne se perfectionnent plus, nos thèses scientifiques ne sont plus traduites en anglais, français, allemand ou japonais pour être échangées avec d'autres pays. C'est là également une idée préconçue. Rejeter en bloc et sans analyse aucune les sciences, la technique et la culture des autres pays, de même que — comme j'ai dit plus haut — imiter inconsidérément tout ce qui est de l'étranger, n'est pas une attitude marxiste ; cela est nuisible à notre cause.

Je pense que la Chine a deux points faibles qui sont en même temps deux points forts :

Premièrement, notre pays a été une colonie, une semi-colonie, et non un pays impérialiste, il a toujours été victime de l'oppression étrangère. Il a une industrie et une agriculture peu développées, un niveau scientifique et technique peu élevé. A part l'immensité de notre territoire et la richesse de ses ressources, l'importance de la population, une longue histoire, *Le Rêve du Pavillon rouge* en littérature, etc., nous sommes, par bien des aspects, inférieurs aux autres pays et n'avons pas lieu d'être présomptueux. Mais, pour avoir été pendant si longtemps des esclaves, certains d'entre nous sont pénétrés du sentiment que notre pays est inférieur aux autres en toute chose. Le front baissé devant les étrangers, ils ressemblent à Kia Kouei dans *Le Temple Famen*, (3), qui, lorsqu'on le pria de prendre un siège, répondit qu'il avait l'habitude d'être debout et qu'il n'avait pas envie de s'asseoir. Il nous faut donc relever les énergies et accroître la confiance en soi de la nation. Nous devons faire rayonner l'esprit de «mépris pour l'impérialisme américain» que nous avons préconisé au cours du mouvement de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée.

Deuxièmement, notre révolution est tardive. Bien que la Révolution de 1911 ait renversé l'empereur avant qu'en Russie on en ait fait autant, il n'y avait pas encore de parti communiste à l'époque et cette révolution se solda par un échec. La révolution populaire n'a triomphé qu'en 1949, plus de trente ans après la Révolution d'Octobre. Sur ce point non plus, nous n'avons pas à être particulièrement fiers de nous. L'Union soviétique diffère de notre pays : 1) La Russie tsariste était un pays impérialiste ; 2) elle a connu la Révolution d'Octobre. D'où l'orgueil et l'arrogance de bien des Soviétiques.

Nos deux points faibles sont aussi des points forts. J'ai dit que nous étions «pauvres» et «dénudés de tout». «Pauvres» parce que nous n'avons pas beaucoup d'industrie et que notre agriculture n'est pas bien développée non plus. «Dénudé de tout», telle une feuille de papier vierge, parce que notre niveau culturel et scientifique, n'est pas élevé. Cependant, à considérer les perspectives de développement, cela n'est pas mauvais. Car les pauvres aspirent à faire la révolution, tandis qu'il est difficile aux riches d'en faire autant. Les

pays qui ont un niveau scientifique et technique élevé sont très orgueilleux. Nous sommes comme une feuille blanche, c'est justement ce qu'il faut pour écrire dessus.

Par conséquent, ces deux points sont, l'un comme l'autre, avantageux pour nous. Même dans l'avenir, lorsque notre pays sera devenu prospère et puissant, nous devons toujours maintenir notre position révolutionnaire, rester modestes et prudents, apprendre auprès des autres et nous garder de nous gonfler d'orgueil. Nous devons apprendre des autres non seulement pendant la période du premier plan quinquennal, mais aussi après plusieurs dizaines de quinquennats. Nous devons le faire encore dans dix mille ans. Quel mal y a-t-il à cela ?

Je viens de traiter de dix problèmes. Ces dix rapports sont autant de contradictions. Le monde n'est que contradictions. Sans contradictions, pas de monde. Notre tâche consiste à résoudre correctement ces contradictions. Pourrions-nous, au cours de la pratique, leur apporter une solution entièrement satisfaisante ? Nous devons, à cet égard, nous préparer à deux éventualités. Et puis, en résolvant ces contradictions, nous aurons forcément à faire face à de nouvelles contradictions, à de nouveaux problèmes. Mais, comme nous l'avons dit souvent, la voie est tortueuse, l'avenir est radieux. Nous nous efforcerons de mobiliser tous les facteurs positifs — directs ou indirects — au sein comme en dehors du Parti, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, afin de faire de notre pays un puissant Etat socialiste.

NOTES

* : Discours prononcé par le camarade Mao Tsé-toung à une réunion élargie du Bureau politique du Comité central du Parti communiste chinois. Dans ce discours, le camarade Mao Tsé-toung, tirant la leçon de l'expérience de l'Union soviétique, dresse le bilan de l'expérience de notre pays, présente un exposé sur les dix grands rapports qui interviennent dans la révolution et l'édification socialistes, et avance les concepts fondamentaux pour la ligne générale de l'édification du socialisme suivant le principe : quantité, rapidité, qualité et économie, ligne conforme aux conditions de notre pays.

1 : Mesure entrée en vigueur au printemps 1955. L'Etat fixe le volume de la production des cultures vivrières pour 1955 en fonction du rendement par surface unitaire dans les conditions d'une année normale, et il n'augmentera pas dans les trois ans ses achats en cas d'accroissement de la production ; il achète, selon une proportion déterminée, des céréales aux paysans qui en ont un excédent ; il fixe la quantité de grain à vendre à ceux qui en manquent. Cette mesure a été prise pour accroître l'enthousiasme des paysans dans la production.

2 : Le système de livraison obligatoire, appliquée en Union soviétique de 1933 à 1957, était la principale mesure selon laquelle l'Etat procédait à l'achat des produits agricoles. Les kolkhozes et les exploitations individuelles devaient lui en fournir chaque année suivant la quantité et le prix qu'il avait fixés.

3 : Dans l'opéra de Pékin *Le Temple Famen*, Kia Kouei était homme de confiance et valet de l'eunuque Lieou Kin, dynastie des Ming.

Renforcer l'unité du Parti et continuer les traditions du Parti*

Extraits

Mao Tsé-toung (30 août 1956)

(...) Des erreurs ayant été commises en Union soviétique, on en a beaucoup parlé et on les a grossies, comme si elles étaient extrêmement graves ; cette façon de voir n'est pas correcte. Aucune nation, quelle qu'elle soit, ne peut éviter les erreurs, l'Union soviétique ne fait pas exception, d'autant plus qu'elle est le premier Etat socialiste du monde et qu'elle existe depuis longtemps. Comment évaluer les erreurs qui ont été commises en Union soviétique, comme celles de Staline ? Elles sont partielles, temporaires ; il y en a qui ont duré, à ce qu'on dit, pendant vingt ans, mais cela n'empêche pas qu'elles soient temporaires, partielles et susceptibles d'être corrigées. La tendance principale, l'aspect dominant, la majeure partie de ce qui a été fait en Union soviétique est juste. La Russie a donné le jour au léninisme et, grâce à la Révolution d'Octobre, elle est devenue le premier Etat socialiste. Elle a entrepris l'édification du socialisme, triomphé du fascisme, et est devenue un puissant pays industriel. Nous avons beaucoup à apprendre d'elle. Bien entendu, nous devons nous inspirer de ce qu'il y a d'avancé dans son expérience, et nullement de ce qui est rétrograde. Notre mot d'ordre a toujours été d'assimiler l'expérience d'avant-garde de l'Union soviétique ; qui vous dit d'aller chercher ce qui est arriéré ? Il y en a qui, sans faire aucune distinction, considèrent que même les pets des Soviétiques sentent bon ; là aussi, c'est du subjectivisme. Les Soviétiques eux-mêmes disent que ça pue ! Il faut donc avoir un esprit analytique. Nous avons dit que les mérites et les erreurs de Staline sont dans le rapport de sept à trois. En Union soviétique, ce qui est bon et utile constitue l'aspect principal, la majeure partie, alors que les erreurs ne sont que partielles. (...).

* : Discours prononcé par le camarade Mao Tsé-toung à la première séance de la réunion préparatoire du VIII^e Congrès du Parti communiste chinois.

Discours à la deuxième session plénière du Comité Central issu du VIII^e Congrès du Parti Communiste Chinois

Extraits

Mao Tsé-toung (15 novembre 1956)

(...) Entre la Chine et l'Union soviétique, toutes deux appelées Etats socialistes, existe-t-il des différences ? Bien sûr que oui. L'Union soviétique et la Chine forment deux nations différentes. Là-bas, la Révolution d'Octobre a eu lieu il y a trente-neuf ans, tandis que nous n'avons pris le pouvoir à l'échelle nationale que depuis sept ans. Dans de nombreux domaines, les deux pays procèdent de manière différente. Par exemple, la collectivisation de notre agriculture a été réalisée en plusieurs étapes, ce qui n'était pas le cas en Union soviétique. Des différences existent aussi en ce qui concerne la politique vis-à-vis des capitalistes, la politique des prix du marché, la manière de traiter les rapports entre l'agriculture et l'industrie légère d'une part, et l'industrie lourde d'autre part, et les systèmes pratiqués dans l'armée comme dans le parti. Nous leur avons dit : nous n'approuvons pas tout ce que vous faites, pas plus que certaines de vos manières d'agir. (...)

(...) Je voudrais dire quelques mots à propos du XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. A mon avis, il y a deux « épées » : l'une est Lénine et l'autre, Staline. L'épée qu'est Staline, les Russes l'ont maintenant rejetée. Gomulka et certains Hongrois l'ont ramassée pour frapper l'Union soviétique, pour combattre ce qu'on appelle stalinisme. Dans beaucoup de pays d'Europe, les partis communistes critiquent l'Union soviétique ; leur leader, c'est Togliatti. Les impérialistes se servent aussi de cette épée pour tuer les gens ; Dulles par exemple l'a brandie un moment. Cette arme n'a pas été prêtée, elle a été jetée. Nous autres Chinois, nous ne l'avons pas rejetée. Premièrement, nous défendons Staline et deuxièmement, nous critiquons aussi ses erreurs ; et pour cela, nous avons écrit l'article « A propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat ». Ainsi, au lieu de le diffamer et de l'anéantir comme font certains, nous agissons en partant de la réalité.

Quant à l'épée qu'est Lénine, n'a-t-elle pas été aussi rejetée quelque peu par des dirigeants soviétiques ? A mon avis, elle l'a été dans une assez large mesure. La Révolution d'Octobre est-elle toujours valable ? Peut-elle encore servir d'exemple aux différents pays ? Le rapport de Khrouchtchev au XX^e

Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique dit qu'il est possible de parvenir au pouvoir par la voie parlementaire ; cela signifie que les autres pays n'auraient plus besoin de suivre l'exemple de la Révolution d'Octobre. Une fois cette porte grande ouverte, le léninisme est pratiquement rejeté.

La doctrine léniniste a développé le marxisme. Dans quels domaines l'a-t-elle développé ? 1) Dans celui de la conception du monde, c'est-à-dire du matérialisme et de la dialectique ; 2) Dans celui de la théorie et de la tactique révolutionnaire, surtout en ce qui concerne la lutte de classes, la dictature du prolétariat et le parti prolétarien. Par ailleurs, la doctrine de Lénine porte sur l'édification socialiste. A partir de la Révolution d'Octobre en 1917, Lénine a entrepris l'édification tout en poursuivant la révolution ; ainsi, il a accumulé dans ce domaine sept années d'expérience pratique, expérience que Marx n'avait pas. Ce que nous apprenons, ce sont précisément ces principes fondamentaux du marxisme-léninisme.

Dans la révolution démocratique comme dans la révolution socialiste, nous avons toujours mobilisé les masses populaires pour mener la lutte de classes, tout en les éduquant au cours de la lutte. C'est la Révolution d'Octobre qui nous a appris à mener cette lutte. Dans cette révolution, que ce soit dans les villes ou à la campagne, partout les masses étaient pleinement mobilisées pour mener la lutte de classes. Les experts que l'Union soviétique envoie aujourd'hui dans différents pays étaient à l'époque des enfants ou tout au plus des adolescents et nombre d'entre eux ont oublié cette pratique. Des camarades de certains pays affirment que la ligne de masse pratiquée en Chine n'est pas juste, ils aiment beaucoup à s'inspirer du paternalisme. Que cela leur plaise, nous n'y pouvons rien ; en tout cas, nous nous attachons, pour notre part, aux cinq principes de la coexistence pacifique, dont la non-ingérence mutuelle dans les affaires intérieures et la non-agression mutuelle. Nous ne prétendons diriger aucun autre pays, nous n'en dirigeons qu'un seul, la République populaire de Chine.

Pour certains pays d'Europe orientale, le problème fondamental est qu'ils n'ont pas mené comme il fallait la lutte de classes ; ils n'ont pas éliminé les contre-révolutionnaires qui étaient encore si nombreux ni trempé le prolétariat au cours de la lutte de classes pour qu'il sache établir une claire distinction entre nous et nos ennemis, entre le vrai et le faux, entre l'idéalisme et le matérialisme. Maintenant, ceux qui ont laissé couvrir le feu se font brûler eux-mêmes ; on récolte ce qu'on a semé.

De quel capital disposez-vous ? Rien que Lénine et Staline. Or, ce dernier, vous l'avez déjà rejeté, et le premier, vous l'avez démembré presque entièrement ; vous lui avez coupé les deux jambes, ou bien vous ne lui avez conservé que la tête, ou bien vous lui avez enlevé un bras. De notre côté, nous étudions le marxisme-léninisme et nous nous mettons à l'école de la Révolution d'Octobre. Marx a produit tant d'ouvrages, et Lénine de même. S'appuyez sur les masses, suivez la ligne de masse, voilà ce que nous avons appris d'eux. Ce serait bien dangereux de ne pas s'appuyer sur les masses pour mener la lutte de classes et de ne pas établir une claire distinction entre nous et nos ennemis.

Encore une fois à propos de l'expérience historique de la Dictature du Prolétariat

(29 décembre 1956)

En avril 1956, nous avons discuté de l'expérience historique de la dictature du prolétariat en rapport avec la question de Staline. Depuis, un certain nombre d'autres événements qui se sont produits dans le mouvement communiste international, ont attiré l'attention de notre peuple. La publication dans nos journaux du discours du camarade Tito en date du 11 novembre et des commentaires des divers Partis communistes sur ce discours ont suscité de nouveau bien des questions qui appellent une réponse. Dans cet article, nous nous arrêterons plus particulièrement sur les questions suivantes : 1°) une appréciation de la voie fondamentale qu'ont suivie la révolution et l'édification en Union Soviétique ; 2°) une appréciation des mérites et des erreurs de Staline ; 3°) la lutte contre le dogmatisme et le révisionnisme ; 4°) la solidarité internationale du prolétariat de tous les pays.

Quand nous examinons les problèmes internationaux contemporains, nous devons avant tout partir du fait essentiel, à savoir : l'antagonisme qui existe entre le bloc agressif impérialiste et les forces populaires du monde entier. Le peuple chinois, qui a tant souffert de l'agression impérialiste, n'oubliera jamais que l'impérialisme prend toujours position contre l'affranchissement des peuples de tous les pays et l'indépendance de toutes les nations opprimées, qu'il a toujours considéré comme sa bête noire le mouvement communiste qui défend de la façon la plus résolue les intérêts des peuples. Depuis la naissance du premier État socialiste, l'Union soviétique, l'impérialisme cherche à lui nuire par tous les moyens. Après la formation de tout un groupe d'États socialistes, l'hostilité du camp impérialiste envers le camp socialiste, les activités de sape impudiquement menées par le camp impérialiste contre le camp socialiste sont devenues un trait encore plus accusé de la politique mondiale. Les États-Unis, qui sont à la tête du camp impérialiste, interviennent avec une haine et un cynisme particuliers dans les affaires intérieures des pays socialistes. Depuis des années, ils empêchent notre pays de libérer Taïwan, qui fait partie de notre territoire, et depuis des années, ils ont adopté ouvertement comme politique gouvernementale la subversion des pays d'Europe orientale.

Après la guerre d'agression qu'il a déclenchée en Corée, l'attaque la plus sérieuse de l'impérialisme contre le camp socialiste a été l'activité qu'il a déployée au cours des événements d'octobre 1956 en Hongrie. Comme l'a indiqué la résolution adoptée par le Comité central provisoire du Parti ouvrier socialiste hongrois, les événements de Hongrie ont été provoqués par des causes diverses, tant intérieures qu'extérieures, et toute interprétation unilatérale serait incorrecte ; et dans la provocation de ces événements,

l'impérialisme international a joué le «rôle essentiel et déterminant». Après que le complot visant à restaurer la contre-révolution en Hongrie eut été déjoué, les impérialismes, États-Unis en tête, ont manœuvré à l'O.N.U. pour y faire adopter des résolutions dirigées contre l'Union Soviétique et visant à intervenir dans les affaires intérieures de la Hongrie, en même temps qu'ils déclenchaient dans l'ensemble du monde occidental une campagne anti-communiste forcenée. Bien que les impérialismes américains, profitant de la défaite de la Grande-Bretagne et de la France dans la guerre d'agression contre l'Égypte, cherchent par tous les moyens à s'emparer des positions britanniques et françaises au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, ils se sont engagés à aplanir les «malentendus» qui existent entre eux, d'une part, la Grande-Bretagne et la France, d'autre part, et à réaliser une «compréhension plus étroite et plus profonde» afin de reconstituer leur front commun de lutte contre le communisme, contre les peuples d'Asie et d'Afrique, contre les peuples épris de paix du monde entier. Les pays impérialistes doivent s'unir pour lutter contre le communisme, contre le peuple, contre la paix — tel est au fond le sens de la «philosophie de vie et d'action dont le besoin se fait sentir en ce moment critique de l'histoire mondiale», philosophie que Dulles a formulée à la session du Conseil de l'O.T.A.N. S'étant quelque peu laissé entraîner pas ses illusions, Dulles a affirmé : *«La structure communiste soviétique se trouve en état de dégénérescence (?), et le pouvoir des dirigeants s'effondre (?)... En face de cette situation, les nations libres doivent maintenir une pression morale qui contribuera à ébranler le système communiste soviéto-chinois, et maintenir leur puissance militaire et leur fermeté»*. Il a appelé les pays de l'O.T.A.N. à *«renverser le puissant despotisme soviétique (?) qui repose sur des conceptions militaristes (?) et athées»*, et déclaré qu'*«il semble qu'une modification du caractère du monde (communiste) soit désormais du domaine des possibilités (!)»*

Nous avons toujours considéré l'ennemi comme notre meilleur maître, et aujourd'hui Dulles nous donne de nouveau une leçon. Qu'il nous calomnie mille fois, qu'il nous maudisse dix mille fois, cela n'a rien de nouveau ni d'étonnant. Mais quand il exige, d'un point de vue «philosophique», que le monde impérialiste mette les contradictions qui existent entre lui et le communisme au-dessus de toutes les autres, que tout soit consacré à amener «une modification du caractère du monde (communiste)», à «ébranler» et à «renverser» le système socialiste qui a à sa tête l'Union Soviétique, bien qu'il perde à coup sûr sa peine, la leçon n'en est pas moins des plus utiles pour nous. Nous avons toujours été et nous continuerons d'être partisans d'une coexistence pacifique des pays socialistes et capitalistes et de leur compétition pacifique ; mais les impérialistes cherchent à tout moment à nous anéantir. Aussi ne devons-nous jamais oublier la lutte acharnée qui se livre entre nos ennemis et nous, c'est-à-dire la lutte de classes à l'échelle mondiale.

Nous sommes en présence de deux types de contradictions de caractère différent : les premières, ce sont les contradictions entre nos ennemis et nous (entre le camp impérialiste et le camp socialiste ; entre les impérialistes, d'une part, et tous les peuples du monde, toutes les nations opprimées, de l'autre ; entre la bourgeoisie et le prolétariat dans les pays impérialistes, etc.) Ce sont les contradictions fondamentales ; elles reposent sur le conflit d'intérêts entre les classes hostiles. Les deuxièmes, ce sont les contradictions au sein du peuple (entre une partie du peuple et l'autre ; entre certains camarades et d'autres au sein d'un même Parti communiste ; entre le gouvernement et le peuple dans les pays socialistes ; entre pays socialistes ; entre Partis communistes, etc.). Ce ne sont pas des contradictions fondamentales, elles

naissent non pas du conflit fondamental entre des intérêts de classes, mais de conflits entre des opinions justes et des opinions erronées ou encore des contradictions partielles d'intérêts. La solution de ces contradictions doit avant tout être subordonnée aux intérêts généraux de la lutte contre l'ennemi. Les contradictions au sein du peuple peuvent et doivent être réglées en s'inspirant d'une volonté d'union, par la critique ou par la lutte, et cette solution doit aboutir à une nouvelle unité dans de nouvelles conditions. Certes, la vie pratique est complexe. Des classes dont les intérêts se trouvent en conflit fondamental peuvent parfois s'unir pour tenir tête à leur principal ennemi commun. Et inversement, dans des conditions déterminées, certaines contradictions au sein du peuple peuvent se transformer progressivement en contradictions antagonistes si l'une des parties en présence passe progressivement à l'ennemi. Les contradictions de ce genre finissent par changer entièrement de nature et cessent d'être des contradictions au sein du peuple pour devenir une composante de la contradiction entre nos ennemis et nous. De tels phénomènes se sont produits dans l'histoire du Parti communiste de l'Union Soviétique et du Parti communiste chinois. Bref, quiconque se tient sur les positions du peuple ne devrait jamais identifier les contradictions au sein du peuple avec celles existant entre nos ennemis et nous, jamais confondre ces deux catégories de contradictions, et il devrait être d'autant moins enclin à placer les contradictions au sein du peuple au-dessus des contradictions entre nos ennemis et nous. Quiconque nie la lutte de classes et ne fait pas de distinction entre l'ennemi et nous n'est certainement pas un communiste ni un marxiste-léniniste.

Avant d'aborder l'examen des questions à discuter, nous pensons qu'il est nécessaire de régler d'abord cette question de la position fondamentale. Sinon, nous perdrons nécessairement notre orientation et serions incapables de donner une explication correcte des événements internationaux.

I

Depuis longtemps, les attaques des impérialistes contre le mouvement communiste international sont surtout dirigées contre l'Union Soviétique. Or, les discussions qui se sont engagées ces derniers temps au sein du mouvement communiste international portent également pour la plupart sur la conception que l'on a de l'Union Soviétique. Aussi, l'appréciation correcte de la voie fondamentale qu'ont suivie la révolution et l'édification en Union Soviétique est-elle une des questions importantes auxquelles les marxistes-léninistes sont tenus de répondre.

La théorie marxiste de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat constitue la généralisation scientifique de l'expérience du mouvement ouvrier. Mais à l'exception de la Commune de Paris, qui ne vécut que soixante-douze jours, Marx et Engels n'ont pu voir réalisées la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat pour lesquelles ils ont combattu toute leur vie. En 1917, le prolétariat de Russie, conduit par Lénine et le Parti communiste de l'Union Soviétique, a mené la révolution prolétarienne à la victoire et instauré la dictature du prolétariat, puis a réussi à identifier une société socialiste. Le socialisme scientifique, qui jusque-là n'avait été qu'une théorie et qu'un idéal, était devenu une réalité vivante. Ainsi, la Révolution d'Octobre 1917 en Russie a ouvert une ère nouvelle non seulement dans l'histoire du mouvement communiste, mais aussi dans l'histoire de toute l'humanité.

L'Union Soviétique a remporté des succès prodigieux au cours des

trente-neuf années qui se sont écoulées depuis la révolution. Après avoir aboli le système d'exploitation, elle a mis fin, dans le domaine économique, à l'anarchie, aux crises et au chômage. L'économie et la culture se développent en Union Soviétique à un rythme que ne peut atteindre aucun pays capitaliste. En 1956, la production industrielle globale de l'Union Soviétique est déjà trente fois plus élevée qu'en 1913, niveau record atteint avant la révolution. Un pays qui, avant la révolution, était arriéré du point de vue industriel et dont la population comportait un taux élevé d'illettrés, est devenu aujourd'hui la seconde puissance industrielle du monde et possède des forces scientifiques et techniques atteignant les niveaux les plus avancés du monde, ainsi qu'une culture socialiste hautement développée. Les travailleurs de l'U.R.S.S., opprimés avant la révolution, sont à présent les maîtres du pays et de la société ; ils ont développé une grande activité et fait preuve d'un esprit d'initiative créatrice dans la lutte révolutionnaire et dans le travail d'édification ; leur situation matérielle et leur vie culturelle ont été radicalement transformées. Avant la Révolution d'Octobre, la Russie était une prison pour les peuples qui l'habitaient ; après la Révolution d'Octobre, ceux-ci sont devenus tous égaux en droits et se sont rapidement transformés en peuples socialistes avancés.

Le chemin qu'a suivi l'Union Soviétique n'a nullement été un chemin aisé. De 1918 à 1920, elle a été attaquée par quatorze États capitalistes. Dans la première période de son existence, elle a été soumise à de rudes épreuves : la guerre civile, la famine, les difficultés économiques, l'activité sectaire et scissionniste au sein du Parti. Dans la période décisive de la Seconde guerre mondiale, avant que les pays occidentaux n'ouvrent le second front, l'Union Soviétique supporta seule le poids de l'attaque des millions d'hommes de l'armée hitlérienne et de ses compères et les écrasa. Ces dures épreuves n'ont pas brisé l'Union Soviétique ni arrêté sa marche en avant.

L'existence même de l'U.R.S.S. a ébranlé jusque dans ses fondements la domination de l'impérialisme ; elle a fait naître dans tous les mouvements ouvriers révolutionnaires et dans tous les mouvements de libération nationale des peuples opprimés des espoirs, une confiance et un courage sans borne. Les travailleurs de tous les pays ont prêté leur appui à l'Union Soviétique ; celle-ci, à son tour, a prêté son appui aux travailleurs de tous les pays. L'Union Soviétique a pratiqué une politique extérieure reposant sur la défense de la paix mondiale, la reconnaissance de l'égalité en droits de toutes les nations et la lutte contre l'agression impérialiste. L'Union Soviétique a été la force principale qui a triomphé à l'échelle mondiale de l'agression fasciste. L'héroïque Armée soviétique a libéré les pays d'Europe orientale et une partie de l'Europe centrale, le nord-est de la Chine et le nord de la Corée, en coopérant avec les forces populaires de ces pays. L'Union Soviétique a établi des relations amicales avec tous les pays de démocratie populaire, les a aidés dans leur édification économique et a formé avec eux un puissant rempart de la paix dans le monde : le camp socialiste. Elle a également apporté un soutien puissant aux mouvements d'indépendance des nations opprimées, au mouvement mondial des peuples pour la paix et aux nombreux jeunes États pacifiques qui se sont constitués en Asie et en Afrique après la Seconde guerre mondiale.

Ce sont là des faits indiscutables et connus depuis longtemps. Pourquoi les rappeler de nouveau à présent ? Parce que les ennemis du communisme, aujourd'hui comme autrefois, les nient entièrement, et qu'à l'heure actuelle certains communistes, lorsqu'ils analysent l'expérience de l'Union Soviétique, concentrent souvent toute leur attention sur un aspect secondaire de la

question et négligent l'essentiel.

En ce qui concerne l'expérience de la révolution et de l'édification en Union Soviétique, elle présente, quant à sa portée internationale, plusieurs aspects différents. Une partie de l'expérience des succès remportés par l'U.R.S.S. a un caractère essentiel et une valeur générale à l'étape actuelle de l'histoire de l'humanité. C'est là le principal, l'essentiel dans l'expérience soviétique. L'autre partie de cette expérience n'a pas une portée universelle. En outre, l'expérience de l'Union Soviétique comporte aussi des erreurs et des échecs. Bien que les erreurs et les échecs puissent se manifester sous une forme différente et revêtir différents degrés de gravité, aucun pays ne saurait jamais les éviter entièrement. L'Union Soviétique, premier État socialiste, ne pouvait bénéficier de l'expérience des succès des autres États et s'en inspirer, et il lui était plus difficile encore de se garder de certaines erreurs et de certains échecs. Ces erreurs et ces échecs sont pour tous les communistes une leçon extrêmement utile. C'est pourquoi, toute l'expérience de l'Union Soviétique, y compris celle de certaines erreurs et de certains échecs, mérite que nous l'étudions avec soin, étant entendu que l'expérience fondamentale des succès remportés par l'Union Soviétique revêt une importance particulière. Le développement même de l'Union Soviétique témoigne que l'expérience fondamentale de la révolution et de l'édification en Union Soviétique est celle d'un grand succès ; c'est le premier chant de victoire du marxisme-léninisme dans l'histoire de l'humanité, et qui retentit dans le monde entier.

En quoi consiste donc l'expérience fondamentale de la révolution et de l'édification en Union Soviétique ? A notre avis, ce qui suit pour le moins, a un caractère fondamental.

1. Les éléments avancés du prolétariat s'organisent en Parti communiste. Ce parti politique prend pour guide d'action le marxisme-léninisme, il s'organise selon le principe du centralisme démocratique, il est en liaison étroite avec les masses, il s'attache à devenir le noyau des masses laborieuses et éduque ses membres et les masses populaires dans l'esprit du marxisme-léninisme.

2. Le prolétariat guidé par le Parti communiste, et ayant rallié l'ensemble du peuple travailleur, arrache le pouvoir aux mains de la bourgeoisie au moyen de la lutte révolutionnaire.

3. Après la victoire de la révolution, le prolétariat, conduit par le Parti communiste, ralliant les larges masses populaires en se fondant sur l'alliance des ouvriers et des paysans, instaure sa dictature sur la classe des propriétaires fonciers et sur la bourgeoisie, réprime la résistance des contre-révolutionnaires, nationalise l'industrie et procède graduellement à la collectivisation de l'agriculture, abolissant ainsi le système d'exploitation et celui de la propriété privée des moyens de production, et faisant disparaître les classes.

4. L'État, dirigé par le prolétariat et le Parti communiste, oriente l'effort des masses populaires en vue d'assurer le développement planifié de l'économie et de la culture socialistes ; sur cette base, il élève progressivement le niveau de vie de la population et prépare activement les conditions qui permettront d'engager la lutte pour passer à la société communiste.

5. L'État, dirigé par le prolétariat et le Parti communiste, s'oppose résolument à l'agression impérialiste ; il reconnaît l'égalité en droits des nations et défend la paix mondiale ; il s'en tient fermement aux principes de l'internationalisme prolétarien, fait tout pour s'assurer l'appui des travailleurs de tous les pays, et en même temps déploie tous ses efforts pour leur venir en aide ainsi qu'à toutes les nations opprimées.

D'ordinaire, quand nous parlons de la voie qu'a suivie la Révolution d'Octobre, nous avons en vue ces éléments essentiels, sans nous arrêter à la forme spécifique qu'a revêtue cette révolution dans des circonstances déterminées de temps et de lieu. Ces éléments essentiels constituent tous des vérités universelles du marxisme-léninisme, valables pour le monde entier.

Le processus de la révolution et de l'édification dans chaque pays présente des traits communs ; il en présente aussi de différents. En ce sens, chaque État suit sa propre voie, la voie spécifique de son développement. Nous reviendrons sur cette question. Mais du point de vue des thèses fondamentales, le chemin qu'a suivi la Révolution d'Octobre procède des lois générales de la révolution et de l'édification à une étape déterminée sur la longue route du développement de la société humaine. Ce n'est pas seulement la large voie qu'emprunte le prolétariat de l'Union Soviétique, c'est aussi celle que doivent suivre les prolétaires de tous les pays pour remporter la victoire. Aussi, le Comité central du Parti communiste chinois a-t-il indiqué dans son rapport politique au VIII^e Congrès national du Parti : «*Si la révolution dans notre pays a de nombreux traits qui lui sont propres, les communistes chinois considèrent cependant la cause à laquelle ils se dévouent comme la continuation de la grande Révolution d'Octobre.*»

Défendre la voie marxiste-léniniste tracée par la Révolution d'Octobre revêt une importance toute particulière dans la situation internationale actuelle. Les impérialistes, qui proclament leur désir de «modifier le caractère du monde communiste», veulent modifier précisément cette voie de la révolution. Depuis des dizaines d'années, toutes les conceptions révisionnistes formulées à l'endroit du marxisme-léninisme, toutes les idées opportunistes de droite que les révisionnistes ont propagées, visent précisément à détourner le prolétariat de cette voie qui peut seule le conduire à sa libération. Tous les communistes ont pour tâche de rallier le prolétariat, de rallier les masses populaires, de repousser énergiquement les attaques furieuses des impérialistes contre le monde socialiste et d'aller résolument de l'avant sur la voie tracée par la Révolution d'Octobre.

II

Certains se demandent : puisque la voie fondamentale de la révolution et de l'édification en Union Soviétique est juste, à quoi tiennent donc les erreurs de Staline ?

Nous avons déjà examiné cette question dans un article paru en avril. Mais, vu la tournure récente des événements en Europe orientale et certaines circonstances qui s'y rattachent, une juste compréhension des erreurs de Staline, une façon juste d'envisager ces erreurs s'imposent ; cela est devenu, en effet, une question sérieuse qui influe sur le développement intérieur des Partis communistes de nombreux pays ainsi que sur la cohésion des Partis communistes de différents pays, une question sérieuse qui influe sur la lutte commune des forces du communisme du monde entier contre l'impérialisme. Voilà pourquoi nous avons tenu à développer notre point de vue sur cette question.

Staline a eu de grands mérites quant aux progrès réalisés en Union Soviétique et quant au développement du mouvement communiste international. Dans l'article intitulé *A propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat*, nous écrivions :

«*Après la mort de Lénine, Staline, en tant que dirigeant principal du Parti et de l'État, a appliqué et développé de façon créatrice le marxisme-léninisme.*

Dans la lutte pour la défense de l'héritage du léninisme contre ses ennemis — les trotskistes, les zinovévistes et autres agents de la bourgeoisie —, Staline a traduit la volonté du peuple et s'est avéré un combattant éminent du marxisme-léninisme. Si Staline a gagné le soutien du peuple soviétique et a joué un important rôle historique, c'est avant tout parce qu'il a défendu, avec les autres dirigeants du Parti communiste de l'Union Soviétique, la ligne de Lénine relative à l'industrialisation du pays des Soviets et à la collectivisation de l'agriculture. Le Parti communiste de l'Union Soviétique, en mettant à exécution cette ligne, a fait triompher le socialisme dans son pays et a créé les conditions pour la victoire de l'Union Soviétique dans la guerre contre Hitler. Toutes ces victoires remportées par le peuple soviétique sont en harmonie avec les intérêts de la classe ouvrière du monde entier et de toute l'humanité progressiste, c'est pourquoi le nom de Staline jouissait tout naturellement d'une immense gloire dans le monde.

Mais Staline a commis un certain nombre de graves erreurs tant dans la politique intérieure que dans la politique extérieure de l'Union Soviétique. Ses méthodes de travail, faussées par l'arbitraire, ont, jusqu'à un certain point, porté atteinte au principe du centralisme démocratique dans la vie du Parti et dans le régime étatique de l'Union Soviétique, et partiellement enfreint la légalité socialiste. Étant donné que dans maints domaines, Staline s'était singulièrement détaché des masses et prenait de sa propre autorité des décisions sur de nombreuses questions politiques importantes, il devait inévitablement commettre de graves erreurs. Ces erreurs se sont surtout manifestées en ce qui concerne la liquidation de la contre-révolution et les rapports avec certains pays. Pour ce qui est de la liquidation de la contre-révolution, Staline a châtié de nombreux contre-révolutionnaires qu'il fallait châtier, et il s'est acquitté pour l'essentiel des tâches qui se posaient sur ce front ; mais par ailleurs, il a accusé gratuitement de nombreux communistes loyaux et de bons citoyens, ce qui a causé de graves préjudices. Pour ce qui est des rapports avec les pays frères et les Partis frères, Staline est resté dans l'ensemble sur les positions de l'internationalisme ; il a aidé dans leur lutte les peuples des différents pays et contribué au développement du camp socialiste. Mais en réglant certains problèmes concrets, il a manifesté une tendance au chauvinisme de grande nation et il n'a pas eu assez le sens de l'égalité ; il pouvait d'autant moins être question qu'il éduquât la grande masse des cadres dans un esprit de modestie ; parfois même il intervenait indûment dans les affaires intérieures de certains pays frères et de certains Partis frères, ce qui a eu maintes conséquences graves.

Comment expliquer les graves erreurs commises par Staline ? Quel rapport y a-t-il entre ces erreurs et le système socialiste de l'Union Soviétique ?

La science de la dialectique marxiste-léniniste nous enseigne que toute forme de rapports de production et la superstructure, apparue sur la base de ces rapports de production, naissent, se développent et disparaissent. Quand les forces productives ont atteint un certain stade de développement, les anciens rapports de production cessent de correspondre pour l'essentiel à l'état de ces forces ; quand la base économique a atteint un certain stade de développement, l'ancienne superstructure cesse pour l'essentiel de correspondre à cette base ; alors des changements de nature fondamentale interviennent inévitablement, et qui cherchent à s'opposer à ces changements est balayé par l'Histoire. Cette loi s'applique, sous des formes différentes, à toutes les sociétés. Elle est donc valable également pour la société socialiste actuelle et pour la société communiste de demain.

Les erreurs de Staline étaient-elles dues au fait qu'en Union Soviétique les

systèmes économique et politique socialistes étaient périmés, qu'ils avaient cessé de correspondre aux exigences du développement de l'U.R.S.S. ? Evidemment, non. La société socialiste de l'Union Soviétique est encore jeune, elle a moins de quarante ans d'existence. L'essor rapide de l'économie soviétique montre que le système économique de l'Union Soviétique correspond pour l'essentiel au développement des forces productives et que le système politique de l'Union Soviétique correspond également pour l'essentiel aux exigences de la base économique. Les erreurs de Staline ne découlent nullement du système socialiste ; pour rectifier ces erreurs, il n'est certes pas besoin de «rectifier» le système socialiste. La bourgeoisie occidentale tente d'utiliser les erreurs de Staline pour prouver les «erreurs» du système socialiste». Cela est dénué de tout fondement. Il en est également qui essayent d'expliquer les erreurs de Staline par le fait que dans les pays socialistes l'État gère l'économie, et qui estiment que si le gouvernement dirige l'activité économique, il devient inévitablement un «appareil bureaucratique» faisant obstacle au développement des forces du socialisme. Cela n'est pas plus convaincant. Nul ne peut nier que l'immense essor économique de l'U.R.S.S. résulte précisément du fait que l'État des travailleurs assure la direction planifiée de l'activité économique, alors que les principales erreurs de Staline ont très peu de rapport avec les défauts du fonctionnement de l'appareil d'État dans la direction des affaires économiques.

Mais même lorsque le système fondamental répond aux besoins, il existe certaines contradictions entre les rapports de production et les forces productives, entre la superstructure et la base économique. Ces contradictions se traduisent par des défauts dans certains chaînons des systèmes économique et politique. S'il n'est pas besoin pour résoudre ces contradictions de recourir à des transformations radicales, il n'est pas moins nécessaire de procéder à des réajustements en temps utile.

Peut-on garantir que des erreurs ne se produiront pas s'il y a un système fondamental correspondant aux besoins, et si les contradictions de caractère courant, existant dans ce système, sont réglées (en termes dialectiques, ce sont des contradictions qui se trouvent au stade des «modifications quantitatives») ? La question n'est pas si simple. Le système a une importance déterminante, mais n'est pas quelque chose de tout puissant en soi. Aussi bon que soit un système, il ne garantit pas contre les graves erreurs qui peuvent être commises dans le travail. Quand un système juste a été établi, l'essentiel est de savoir l'appliquer correctement, d'avoir une ligne politique juste, d'adopter des méthodes et un style de travail justes. Sans quoi, même avec un système juste, on peut commettre de graves erreurs, et même on peut se servir d'un bon appareil d'État pour faire du mauvais travail.

Il faut régler ces questions par l'accumulation de l'expérience et la vérification dans la pratique ; il est impossible de les régler du jour au lendemain. De plus, la situation change sans cesse ; au moment où l'on résout de vieilles questions, il en surgit de nouvelles, et il ne peut y avoir de solution valable une fois pour toutes. Rien d'étonnant dès lors si, dans les pays socialistes où une base solide a pourtant été créée, certains maillons des rapports de production et de la superstructure accusent encore des défauts, si l'on constate encore des déviations d'une espèce ou d'une autre dans les lignes politiques, dans les méthodes et dans le style de travail du Parti et de l'État.

Dans les pays socialistes, la tâche du Parti et de l'État consiste, en s'appuyant sur les masses et la collectivité, à réajuster en temps utile les différents maillons des systèmes économique et politique, à déceler et à

corriger à temps les erreurs dans le travail. Il va sans dire que les vues subjectives des dirigeants du Parti et de l'État ne peuvent jamais être à cent pour cent conformes à la réalité objective. Aussi certaines erreurs de caractère isolé, partiel et passager dans leur travail seront-elles inévitables. Quant aux erreurs sérieuses, de longue durée et de portée nationale, elles peuvent être prévenues à condition que l'on s'en tienne rigoureusement à la science du matérialisme dialectique marxiste-léniniste et qu'on la développe énergiquement ; à condition que l'on observe sans défaillance les principes du centralisme démocratique dans le Parti et dans l'État, et que l'on s'appuie vraiment sur les masses.

Certaines erreurs commises par Staline durant la dernière période de sa vie ont dégénéré en erreurs graves, de longue durée et de portée nationale, et n'ont pu être rectifiées en temps utile parce que, dans une certaine mesure et jusqu'à un certain point, il s'était isolé des masses et de la collectivité ; parce qu'il avait dérogé aux principes du centralisme démocratique du Parti et de l'État. Une certaine dérogation aux principes du centralisme démocratique dans le Parti et dans l'État s'explique par des conditions historiques et sociales : en matière de direction de l'État, le Parti manquait encore d'expérience ; le nouveau régime n'était pas encore suffisamment consolidé pour résister à toutes les influences des temps anciens (le processus du renforcement d'un nouveau régime et de la disparition des influences anciennes n'est pas rectiligne ; souvent aux tournants de l'histoire, il prend la forme de mouvements ondulatoires et d'oscillations) ; la tension de la lutte à l'intérieur et à l'extérieur du pays a eu pour effet de limiter le développement de certains aspects de la démocratie, etc. Néanmoins, à elles seules, ces conditions objectives ne suffisent pas pour que la possibilité de commettre des erreurs devienne une réalité. Dans des conditions beaucoup plus complexes et difficiles que celles où Staline s'est trouvé, Lénine n'a pas commis d'erreurs analogues à celles de Staline. Ici, le facteur décisif est l'état de l'esprit de l'homme. Pendant la dernière période de sa vie, des victoires en séries et les panégyriques dont il a été l'objet ont tourné la tête à Staline. Dans sa façon de penser, il s'est écarté partiellement, mais gravement, du matérialisme dialectique pour tomber dans le subjectivisme. Il commença à avoir une foi aveugle en sa propre sagesse et en sa propre autorité ; il se refusait à se livrer à des recherches et à l'étude sérieuses à l'égard de situations complexes, ou à prêter une oreille attentive à l'opinion de ses camarades comme à la voix des masses. En conséquence, certaines thèses et mesures politiques adoptées par lui allaient souvent à l'encontre de la réalité objective ; il s'est souvent obstiné à faire appliquer pendant un long laps de temps ces mesures erronées, et n'a pu rectifier ses erreurs en temps utile.

Le Parti communiste de l'Union Soviétique a déjà pris des mesures pour rectifier les erreurs de Staline et remédier aux conséquences de ces erreurs. Ces mesures commencent à porter fruit. Son XX^e Congrès a fait preuve d'une grande fermeté et d'un grand courage dans l'élimination du culte de Staline et la liquidation des conséquences de ces erreurs. Dans le monde entier, les marxistes-léninistes et ceux qui sympathisent avec la cause du communisme soutiennent les efforts du Parti communiste de l'Union Soviétique pour rectifier ces erreurs, et ils souhaitent que les efforts des camarades soviétiques soient couronnés d'un plein succès. Il est absolument évident que ces erreurs n'étant pas de courte durée ne peuvent être entièrement corrigées en un jour. Cela demandera des efforts pendant une période relativement longue et un minutieux travail d'éducation idéologique. Nous sommes convaincus que le grand Parti communiste de l'Union Soviétique, qui a déjà surmonté

d'innombrables difficultés saura surmonter ces difficultés et atteindre son objectif.

La lutte qu'il mène pour rectifier les erreurs commises ne peut naturellement avoir l'appui de la bourgeoisie et de l'aile droite de la social-démocratie occidentales. Profitant de l'occasion pour essayer d'estomper ce qu'il y avait de juste dans l'activité de Staline, d'estomper les immenses réalisations qui furent obtenues par l'Union Soviétique et le camp socialiste tout entier, semer la confusion et provoquer la scission dans les rangs communistes, elles s'obstinent à appeler la réparation des erreurs commises par Staline «déstalinisation» et à la présenter comme une lutte entre des soi-disant «anti-staliniens» et «staliniens». Leur malveillance est ici évidente. Malheureusement, certains communistes se répandent également en propos de ce genre. Nous estimons que de pareil propos, tenus par des communistes, sont des plus pernicieux.

Chacun sait que la vie de Staline, malgré certaines graves erreurs qu'il a commises dans la dernière période, est la vie d'un grand révolutionnaire marxiste-léniniste. Dans sa jeunesse, il a lutté contre le tsarisme, et s'est fait le propagateur du marxisme-léninisme; entré dans l'organisme central dirigeant du Parti, il a lutté pour préparer la Révolution de 1917; après la Révolution d'Octobre, il a lutté pour en défendre les fruits; après la mort de Lénine, pendant près de trente ans, il a lutté pour l'édification du socialisme, pour la défense de la patrie socialiste, pour le développement du mouvement communiste mondial. En somme, il a toujours été à l'avant-garde du courant de l'histoire et a dirigé la lutte, il a été l'ennemi intransigeant de l'impérialisme. La tragédie de Staline, ce fut d'avoir cru, alors même qu'il commettait des erreurs, que ses actes étaient nécessaires pour défendre les intérêts des travailleurs contre les attaques de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, bien que les erreurs de Staline aient causé à l'Union Soviétique un préjudice qui aurait dû être évité, l'Union Soviétique socialiste a connu, pendant la période où il en assumait la direction, un puissant essor. Cela est irréfutable et témoigne non seulement de la force du système socialiste, mais aussi du fait que Staline était malgré tout un communiste inébranlable. Aussi devons-nous, quand nous faisons le point de l'idéologie et de l'activité de Staline dans son ensemble, en voir à la fois les côtés positif et négatif, les mérites et les erreurs. A considérer la question sous tous ses aspects, s'il l'on veut absolument parler de «staliniisme», on ne peut que dire ceci: le «staliniisme», c'est avant tout le communisme, le marxisme-léninisme. Tel est son aspect fondamental. A part cela, il renferme certaines erreurs extrêmement graves qui sont contraires au marxisme-léninisme et doivent être radicalement corrigées. S'il est nécessaire, dans certains cas, de souligner ces erreurs pour les corriger, il est également nécessaire, si l'on veut porter une appréciation juste et ne pas permettre une interprétation erronée, de remettre ces erreurs à leur vraie place. Nous estimons que si l'on met en parallèle les erreurs de Staline et ce qu'il a réalisé, les erreurs n'occuperont que la seconde place.

Seule une analyse objective nous permettra de porter un jugement correct sur Staline et tous les camarades qui, sous son influence, ont commis des erreurs analogues, de porter un jugement correct sur leurs erreurs. Étant donné que ces erreurs ont été commises par des communistes au cours de leur travail, elles constituent une question intérieure des Partis communistes, celle de savoir ce qui est juste et ce qui est erroné, et non de savoir à qui on a affaire dans la lutte de classes, à un ennemi ou à un camarade. Nous devons aborder ces camarades en camarades, et non en ennemis; tout en critiquant leurs erreurs, nous devons défendre ce qu'ils ont fait de juste et non rejeter

tout ce qu'ils ont fait. Leurs erreurs ont des origines sociales et historiques, et relèvent surtout du domaine de l'idéologie et de la connaissance. Et puisqu'ils les ont commises, d'autres camarades pourraient également les commettre. C'est pourquoi il faut, après avoir compris ces erreurs et entrepris de les corriger, les considérer comme une sérieuse leçon, comme des biens qui peuvent être mis à profit pour élever la conscience de tous les communistes, prévenir ainsi la répétition de telles erreurs et faire progresser la cause du communisme. Adopter, au contraire, à l'égard de ceux qui ont commis ces erreurs une attitude totalement négative, les traiter avec discrimination et hostilité en leur collant telle ou telle étiquette, ne serait pas fait pour aider nos camarades à tirer de ce qui s'est passé la leçon qui doit en être tirée; en outre, étant donné que l'on confondrait ainsi deux types de contradictions de caractère différent — contradiction entre ce qu'il y a de juste et ce qu'il y a d'erroné dans nos propres rangs, et contradiction entre nos ennemis et nous-mêmes — cela ne pourrait en fait que favoriser les attaques de l'ennemi contre les rangs communistes et ses tentatives de démanteler les positions du communisme.

Dans leurs dernières interventions, le camarade Tito et d'autres camarades dirigeants de la Ligue des Communistes de Yougoslavie n'ont pas, selon nous, considéré les erreurs de Staline et les autres questions qui s'y rattachent sous tous les aspects ni de manière objective. Que les camarades yougoslaves éprouvent une aversion particulière à l'égard des erreurs de Staline, cela peut se comprendre. Placés dans des conditions difficiles, ils ont déployé dans le passé des efforts méritoires pour se maintenir dans la voie du socialisme. Dans les entreprises et autres organisations sociales, ils ont réalisé des expériences de gestion démocratique qui ont également attiré l'attention. Le peuple chinois applaudit à la réconciliation intervenue entre l'Union soviétique et d'autres pays socialistes, d'une part, et la Yougoslavie, de l'autre; il applaudit à l'établissement et au développement de rapports amicaux entre la Chine et la Yougoslavie. Avec le peuple yougoslave, il souhaite à la Yougoslavie d'accroître sans cesse sa prospérité et sa puissance en suivant la voie du socialisme. Nous sommes également d'accord avec certaines vues exprimées dans le discours du camarade Tito, par exemple, quand il condamne les contre-révolutionnaires hongrois, quand il soutient le Gouvernement révolutionnaire ouvrier et paysan de Hongrie, quand il condamne la Grande-Bretagne, la France et Israël pour leur agression contre l'Égypte, quand il condamne le Parti socialiste français pour sa politique d'agression. Mais nous avons été étonné de constater que son discours attaquait presque tous les pays socialistes et de nombreux Partis communistes. Le camarade Tito affirme que des «staliniens invétérés essaient toujours de se maintenir à leurs postes dans différents Partis, et qu'ils espèrent encore une fois consolider leur domination, imposer ces tendances staliniennes à leurs peuples et même aux autres peuples». Et il déclare: «Nous devons lutter avec les camarades polonais contre ces tendances qui se manifestent dans d'autres Partis, que ce soit dans les pays de l'Est ou en Occident». Nous n'avons pas lu dans les discours des camarades dirigeants du Parti ouvrier unifié polonais qu'ils estimaient devoir adopter cette attitude hostile à l'égard des Partis frères. Nous pensons qu'il serait nécessaire de dire, à propos de ces vues du camarade Tito, que ce dernier a adopté une attitude erronée lorsqu'il a pris pour cible le «staliniisme», les «staliniens», etc., et soutenu qu'à l'heure actuelle la question est de savoir qui l'emportera: la «ligne dont la Yougoslavie a eu l'initiative» ou la ligne dite «stalinienne». Cela ne peut que conduire le mouvement communiste à la scission.

Le camarade Tito a eu raison de dire : «*Considérant le développement actuel de la situation en Hongrie dans la perspective : socialisme ou contre-révolution, nous devons défendre l'actuel gouvernement Kadar. Nous devons lui venir en aide.*». Mais on ne peut affirmer que le grand discours sur la question hongroise, prononcé à la session de l'Assemblée nationale de la République populaire fédérale de Yougoslavie par le camarade Kardelj, vice-président du Conseil exécutif fédéral de Yougoslavie, défende le gouvernement hongrois et lui vienne en aide. Il n'a pas seulement donné des événements de Hongrie une interprétation où aucune différenciation n'est faite entre nous et les ennemis, il a en outre présenté aux camarades hongrois comme une exigence «*la nécessité de changements radicaux dans le système politique*» ; il a réclamé qu'ils transmettent tout le pouvoir aux conseils ouvriers de Budapest et aux autres conseils ouvriers régionaux, «*quoi que soient devenus ces conseils*», et il a exigé d'eux de ne pas faire «*de tentatives stériles pour restaurer le Parti communiste*», «*car, dit-il, pour les masses, ce type de Parti incarnerait le despotisme bureaucratique*». Tel est le modèle de la «*ligne non stalinienne*» que le camarade Kardelj a mis au point pour des pays frères. Les camarades Hongrois ont rejeté cette proposition du camarade Kardelj. Ils ont dissous les conseils ouvriers de Budapest et les autres conseils ouvriers régionaux, qui se trouvaient aux mains des contre-révolutionnaires, et ils s'appliquent à élargir les rangs du Parti ouvrier socialiste. Nous estimons que les camarades hongrois ont parfaitement raison d'agir ainsi, sinon il n'y aura pas de socialisme en Hongrie, mais la contre-révolution.

Il est évident que les camarades yougoslaves ont dépassé la mesure. Même si une partie de leur critique à l'égard des Partis frères est raisonnable, leur position fondamentale et les méthodes qu'ils emploient sont étrangères aux principes d'une discussion entre camarades. Nous ne voulons pas intervenir dans les affaires intérieures de la Yougoslavie, mais il ne s'agit nullement d'affaires intérieures en l'occurrence. Soucieux de renforcer la cohésion des rangs communistes sur le plan international et de ne pas fournir à nos ennemis l'occasion de semer la confusion et de provoquer la scission dans nos rangs, nous ne pouvons manquer de donner aux camarades yougoslaves un conseil fraternel.

III

Une des graves conséquences des erreurs de Staline fut l'extension du dogmatisme. Parallèlement à la critique des erreurs de Staline, les Partis communistes de tous les pays ont engagé la lutte pour triompher du dogmatisme dans leurs rangs. Cette lutte est absolument indispensable. Mais en s'engageant sur la voie d'une répudiation totale de Staline et en abordant le mot d'ordre erroné de la lutte contre le «*stalinisme*», un certain nombre de communistes ont contribué au développement d'un courant idéologique qui tend à réviser le marxisme-léninisme. Ce courant révisionniste facilite incontestablement l'attaque menée par l'impérialisme contre le mouvement communiste, et l'impérialisme utilise en effet activement ce courant. Tout en combattant résolument le dogmatisme, nous devons combattre non moins résolument le révisionnisme.

Le marxisme-léninisme soutient que le développement de la société humaine obéit à des lois fondamentales, générales, mais que chaque pays, chaque nation présentent des particularités qui les différencient nettement. Aussi toutes les nations passent-elles par la lutte de classes et finissent par marcher

au communisme en suivant des voies dont les caractères essentiels sont les mêmes pour toutes, mais dont les formes concrètes diffèrent. C'est uniquement si l'on sait appliquer la vérité universelle du marxisme-léninisme en tenant compte des particularités de chaque nation, que la cause du prolétariat des différents pays peut triompher. En agissant de la sorte, le prolétariat de chaque pays pourra s'enrichir d'une expérience nouvelle et apporter ainsi au trésor commun du marxisme-léninisme une contribution qui sera également précieuse à d'autres nations. Les dogmatiques ne comprennent pas que la vérité universelle du marxisme-léninisme ne peut se manifester concrètement et jouer un rôle dans la vie réelle qu'en s'appuyant sur des particularités nationales données. Ils ne veulent pas se livrer à une étude sérieuse des particularités sociales et historiques de leur propre pays, de leur propre nation ; ils ne veulent pas appliquer de façon concrète la vérité universelle du marxisme-léninisme en tenant compte de ces particularités. Aussi sont-ils incapables de conduire la cause du prolétariat à la victoire.

Le marxisme-léninisme étant la généralisation scientifique de l'expérience du mouvement ouvrier des différents pays, on ne saurait manquer, bien entendu, de prêter une attention sérieuse au problème de l'utilisation de l'expérience des pays avancés. Dans *Que faire ?* Lénine écrivait :

«*Le mouvement social-démocrate est, par essence même, international. Il ne s'ensuit pas seulement que nous devons combattre le chauvinisme national. Il s'ensuit encore qu'un mouvement qui commence dans un pays jeune ne peut être fructueux que s'il assimile l'expérience des autres pays*» (1).

Lénine dit ici que le mouvement ouvrier qui fait ses premiers pas en Russie doit mettre à profit l'expérience du mouvement ouvrier d'Europe occidentale. Son point de vue est aussi valable quand il s'agit d'appliquer l'expérience soviétique dans les jeunes pays socialistes.

Mais cette étude doit s'effectuer selon des méthodes adéquates. Toute l'expérience de l'Union Soviétique, y compris son expérience essentielle, est liée à des particularités nationales bien déterminées et aucun autre pays ne doit la copier telle quelle. L'expérience soviétique, nous l'avons déjà dit, comporte aussi une part d'erreurs et d'échecs. Dans son ensemble, cette expérience, celle des succès comme celle des échecs, est un trésor inestimable pour ceux qui savent l'étudier, car elle peut les aider à faire moins de détours et à subir moins de pertes. Si, par contre, on copie cette expérience sans discernement, l'expérience des succès de l'Union Soviétique, sans parler de celle des échecs, peut elle-même entraîner des échecs dans d'autres pays. Dans le passage qui suit immédiatement la citation précédente, Lénine écrit :

«*Or pour cela il ne suffit pas simplement de connaître cette expérience ou de se borner à recopier les dernières résolutions : il faut pour cela savoir faire l'analyse critique de cette expérience et la contrôler soi-même. Ceux qui se rendent compte combien s'est développé le mouvement ouvrier contemporain, et combien il s'est ramifié, comprendront quelle réserve de forces théoriques et d'expérience politique (et révolutionnaire) réclame l'accomplissement de cette tâche*» (2).

Il est évident que dans les pays où le prolétariat a déjà pris en main le pouvoir, la question est infiniment plus complexe encore que celle dont parle ici Lénine.

Dans l'histoire du Parti communiste chinois, de 1931 à 1934, il y eut des dogmatiques qui niaient les particularités de la Chine et copiaient mécaniquement certaines expériences de l'Union Soviétique, ce qui fit que les forces révolutionnaire connurent dans notre pays de sérieux revers. Ces revers ont

été une grande leçon pour notre Parti. Dans la période qui va de la Conférence de Tsouenyi en 1935 au VII^e Congrès national du Parti tenu en 1945, notre Parti en a complètement terminé avec cette ligne dogmatique extrêmement nuisible ; il a rallié tous ses membres, y compris les camarades qui avaient commis des erreurs ; il a développé les forces du peuple et assuré ainsi la victoire de la révolution. Si nous avions agi différemment, la victoire aurait été impossible. C'est seulement parce que nous avons triomphé de la ligne du dogmatisme qu'il est devenu possible pour notre Parti, quand il s'agit de tirer des leçons de l'expérience de l'Union Soviétique et des autres pays frères, de commettre relativement moins d'erreurs. C'est pourquoi nous sommes parfaitement en mesure de comprendre la nécessité et la difficulté, pour les camarades de Pologne et de Hongrie, de remédier à l'heure actuelle aux erreurs dogmatiques du passé.

Les erreurs dogmatiques doivent être corrigées en tout temps et en tout lieu. Nous devons poursuivre nos efforts pour corriger et prévenir les erreurs de ce genre dans notre travail. Mais la lutte contre le dogmatisme n'a rien de commun avec la tolérance envers le révisionnisme. Le marxisme-léninisme reconnaît que le mouvement communiste, dans les différents pays, possède nécessairement ses particularités nationales ; mais cela ne signifie nullement que ce mouvement, dans les différents pays, peut ne pas avoir de points communs fondamentaux, qu'il peut s'écarter de la vérité universelle du marxisme-léninisme. Dans l'actuel mouvement contre le dogmatisme, chez nous comme à l'étranger, il en est qui, sous prétexte de lutter contre une copie aveugle de l'expérience soviétique, nient la portée internationale de ce qu'il y a d'essentiel dans l'expérience de l'Union Soviétique, et qui, sous prétexte de développer le marxisme-léninisme de façon créatrice, nient l'importance de la vérité universelle du marxisme-léninisme.

Parce que Staline et les anciens dirigeants de quelques autres pays socialistes ont commis la grave erreur de violer la démocratie socialiste, certains éléments instables dans les rangs des Partis communistes, sous prétexte de développer la démocratie socialiste, tentent d'affaiblir ou de répudier la dictature du prolétariat, tentent d'affaiblir ou de répudier le centralisme démocratique de l'État socialiste, tentent d'affaiblir ou de répudier le rôle dirigeant du Parti.

La dictature du prolétariat doit associer étroitement la dictature exercée sur les forces contre-révolutionnaire à la démocratie populaire la plus large, c'est-à-dire à la démocratie socialiste. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. La dictature du prolétariat est forte et peut triompher d'ennemis puissants au dedans et au dehors, assumer la grande tâche historique de l'édification du socialisme, précisément parce qu'elle est la dictature de la majorité sur la minorité, parce qu'elle assure aux larges masses de travailleurs une démocratie qui n'est réalisable sous aucune démocratie bourgeoise. Sans une liaison étroite avec les larges masses laborieuses, sans le soutien actif de ces dernières, aucune dictature du prolétariat n'est possible, du moins aucune dictature du prolétariat solidement assise. Plus la lutte de classes est acharnée, plus le prolétariat doit s'appuyer, de la façon la plus résolue et la plus complète, sur les larges masses populaires et stimuler leur activité révolutionnaire pour vaincre les forces de la contre-révolution. L'expérience de la lutte ardente et grandiose des masses en Union Soviétique pendant la Révolution d'Octobre et la guerre civile qui a suivi aussitôt la révolution a pleinement prouvé cette vérité. La «ligne de masse», dont parle si souvent notre Parti, est précisément tirée de l'expérience de l'Union Soviétique durant cette période. La lutte acharnée livrée en Union Soviétique pendant cette

période reposait principalement sur l'action directe des masses populaires et il était naturellement peu possible de suivre une voie parfaitement démocratique. Après l'anéantissement des classes exploiteuses et la liquidation, pour l'essentiel, des forces de la contre-révolution, la dictature du prolétariat était encore nécessaire vis-à-vis des débris de la contre-révolution à l'intérieur du pays (débris qu'il était impossible de faire entièrement disparaître du fait de l'existence même de l'impérialisme), mais sa pointe devait être surtout dirigée contre les forces agressives impérialistes du dehors. Dans ces conditions, il fallait développer et perfectionner progressivement, dans la vie politique du pays, les diverses méthodes démocratiques, perfectionner la légalité socialiste, renforcer le contrôle du peuple sur les organismes d'État, développer les méthodes démocratiques dans l'administration de l'État et des entreprises, resserrer les liens entre les organismes d'État et l'administration des entreprises, d'une part, et les larges masses, de l'autre, écarter les obstacles qui pouvaient contrarier ces liens, combattre encore plus fermement les tendances bureaucratiques, au lieu d'insister sur l'aggravation de la lutte de classes après la liquidation des classes, et d'entraver ainsi le développement sain de la démocratie socialiste, ainsi que le fit Staline. Le Parti communiste de l'Union Soviétique a eu tout à fait raison de rectifier énergiquement les erreurs commises par Staline sur ce point.

On ne saurait en aucun cas admettre que la démocratie socialiste soit opposée à la dictature du prolétariat ni qu'on la confonde avec la démocratie bourgeoise. Au point de vue politique comme au point de vue économique et culturel, le seul objectif de la démocratie socialiste est de renforcer la cause du socialisme, qui est celle du prolétariat et de tous les travailleurs, de stimuler leur activité dans la construction du socialisme, de stimuler leur activité dans la lutte contre toutes les forces antisocialistes. Par conséquent, s'il existe une démocratie qui peut être utilisée en vue d'activités antisocialistes, peut être utilisée pour affaiblir la cause du socialisme, pareille «démocratie» ne peut rien avoir de commun avec la démocratie socialiste.

Cependant, certains conçoivent autrement cette question, leurs réactions aux événements de Hongrie en sont la manifestation la plus frappante. En Hongrie, dans le passé, les droits démocratiques n'ont pas toujours été respectés, l'activité révolutionnaire des travailleurs s'est trouvée compromise, alors que les contre-révolutionnaires n'étaient pas frappés comme il se devait ; aussi ont-ils pu facilement mettre à profit, en octobre 1956, le mécontentement des masses et organiser une rébellion armée. Cela montre que la Hongrie n'avait pas encore instauré réellement sa dictature du prolétariat. Mais comment des intellectuels communistes, dans certains pays, ont-ils posé la question au moment critique où la Hongrie se trouvait à la croisée des chemins, entre la révolution et la contre-révolution, le socialisme et le fascisme, la paix et la guerre ? Loin de poser la question de la réalisation de la dictature du prolétariat, ils se sont élevés contre l'action juste de l'Union Soviétique en vue d'aider les forces socialistes de Hongrie ; ils ont baptisé «révolution» la contre-révolution hongroise et exigé du Gouvernement révolutionnaire ouvrier et paysan qu'il observe les règles de la «démocratie» à l'égard des contre-révolutionnaires ! Certains journaux, dans quelques pays socialistes, continuent jusqu'à présent à discréditer sans retenue les mesures révolutionnaires des communistes hongrois qui luttent héroïquement dans les conditions les plus dures ; mais ils ne soufflent mot, ou presque, de la campagne organisée par la réaction mondiale contre le communisme, contre le peuple et contre la paix. Qu'attestent ces faits étonnants ? Ils attestent que les «socialistes», qui pérorent sur la démocratie, en marge de la dictature du pro-

létariat, prennent parti en fait pour la bourgeoisie contre le prolétariat, prennent parti en fait pour le capitalisme contre le socialisme, encore que beaucoup d'entre eux ne s'en rendent peut-être pas compte. Lénine a plus d'une fois souligné que la théorie de la dictature du prolétariat constitue l'essentiel dans le marxisme ; la reconnaissance de la dictature du prolétariat «distingue foncièrement le marxisme petit (et aussi du grand) bourgeois» (3). Lénine demandait au pouvoir prolétarien de Hongrie en 1919 d'user «d'une violence implacable, prompt et résolue» (4), pour réprimer les contre-révolutionnaires ; il a aussi déclaré que «quiconque n'a pas compris cela, n'est pas un révolutionnaire ; il faut le chasser de son poste de chef ou de conseiller du prolétariat» (5). On voit par là que celui qui, simplement parce qu'il a relevé les erreurs de Staline dans la dernière période de sa vie et celles des dirigeants de la Hongrie dans le passé, répudie les thèses fondamentales du marxisme-léninisme sur la dictature du prolétariat et calomnie ces thèses en les qualifiant de «stalinisme» et de «dogmatisme», s'engage sur la voie de la trahison du marxisme-léninisme, sur la voie de l'abandon de la cause de la révolution prolétarienne.

Ceux qui répudient la dictature du prolétariat nient également la nécessité du centralisme dans une démocratie socialiste et le rôle dirigeant du Parti du prolétariat dans l'État socialiste. Certes, de telles assertions ne sont pas nouvelles pour les marxistes-léninistes. A l'époque de la lutte contre les anarchistes, Engels signalait déjà que dans toute organisation sociale, quelle qu'elle soit, une certaine autorité et une certaine subordination sont indispensables tant qu'il y existe une activité concertée. Les rapports autorité-autonomie ont un caractère relatif. Leur champ d'application change suivant les diverses phases du développement social. Engels disait : «Il est absurde... de représenter le principe d'autorité comme absolument mauvais et le principe d'autonomie comme absolument bon» (6). Il ajoutait que quiconque s'obstine à défendre cette conception absurde en réalité «ne fait que servir la réaction» (7). Au cours de la lutte contre les menchéviks, Lénine a dégagé clairement toute l'importance, décisive pour la cause du prolétariat, d'une direction organisée du Parti. Critiquant en 1920 le communisme («de gauche») en Allemagne, il soulignait que, répudier le rôle dirigeant du Parti, répudier le rôle des dirigeants, répudier la discipline, «cela équivaut à désarmer entièrement le prolétariat au profit de la bourgeoisie. Cela équivaut, précisément, à faire siennes ces défauts de la petite bourgeoisie que sont : dispersion, l'instabilité, l'inaptitude à la fermeté, à l'union, à l'action conjuguée, défauts qui causeront inévitablement la perte de tout mouvement révolutionnaire du prolétariat, pour peu qu'on les encourage» (8). Ces thèses sont-elles périmées ? Seraient-elles inapplicables aux conditions spécifiques de certains pays ? Leur application entraînerait-elle la répétition des erreurs de Staline ? Il est bien évident que les faits réfutent pareilles assertions. Ces thèses du marxisme-léninisme ont résisté à l'épreuve de l'histoire au cours du développement du mouvement communiste international et des pays socialistes ; et l'on n'a pas trouvé jusqu'à présent un seul cas qui puisse être considéré comme faisant exception. Les erreurs de Staline s'expliquent non par la pratique du centralisme démocratique dans les affaires de l'État, ni par l'exercice du rôle dirigeant assumé par le Parti, mais précisément par le fait que Staline a enfreint dans certains domaines et jusqu'à un certain point le centralisme démocratique, qu'il a enfreint le principe de la direction par le Parti. Appliquer correctement le centralisme démocratique dans les affaires de l'État et renforcer comme il se doit la direction par le Parti de la cause du socialisme, telles sont les garanties essentielles pour les pays du cam

socialiste de réaliser l'union de leurs peuples, de vaincre leurs ennemis, de surmonter les difficultés et de connaître un vigoureux essor. C'est bien pourquoi les impérialistes et tous les éléments contre-révolutionnaires, voulant porter préjudice à notre cause, exigent sans cesse de nous une «libéralisation», concentrent sans cesse leurs forces pour saper l'appareil dirigeant de notre cause, pour détruire le Parti communiste, noyau du prolétariat. Ils n'ont pas caché leur très grande satisfaction de la «situation instable» qui s'est actuellement créée dans certains pays socialistes à la suite d'infractions à la discipline dans le Parti et l'appareil d'État, et ils en profitent pour intensifier leurs activités subversives. C'est dire toute l'importance qui s'attache, pour la sauvegarde des intérêts vitaux des masses populaires, à la défense de l'autorité du centralisme démocratique, à la défense du rôle dirigeant du Parti. Il est indéniable que la centralisation dans le système du centralisme démocratique doit reposer sur de larges bases démocratiques, et que la direction exercée par le Parti doit s'opérer en liaison étroite avec les masses populaires. Toutes les insuffisances constatées à cet égard doivent être critiquées et corrigées résolument. Mais cette critique ne doit avoir pour but que de renforcer le centralisme démocratique, de renforcer la direction par le Parti, et ne doit en aucun cas entraîner le désarroi et la confusion dans les rangs du prolétariat, comme le voudrait l'ennemi.

Parmi ceux qui s'occupent de réviser le marxisme-léninisme sous prétexte de combattre le dogmatisme, il en est aussi qui se refusent purement et simplement à tracer une ligne de démarcation entre la dictature du prolétariat et la dictature de la bourgeoisie, entre le système socialiste et le système capitaliste, entre le camp du socialisme et le camp de l'impérialisme. A les en croire, on pourrait dans certains pays bourgeois, construire le socialisme sans une révolution prolétarienne dirigée par le Parti du prolétariat et sans créer un État dirigé par le Parti du prolétariat ; à les en croire, le capitalisme d'État, dans ces pays bourgeois, serait déjà du socialisme, et l'ensemble de la société humaine serait même déjà en train de «s'intégrer» dans le socialisme. Or, au moment où ils se livrent à une telle propagande, les impérialistes se préparent fébrilement à «saper» et à «écraser» les pays socialistes créés depuis bon nombre d'années, et mobilisent à cette fin toutes les forces militaires, économiques, diplomatiques et «morales» ainsi que tous les agents qu'ils peuvent mobiliser. Les contre-révolutionnaires bourgeois qui se camouflent dans ces pays ou qui ont fui à l'étranger, s'efforcent par tous les moyens de restaurer l'ancien régime. Si les courants révisionnistes servent les intérêts de l'impérialisme, les menées des impérialistes, loin de profiter au révisionnisme, attestent sa faillite.

IV

Une des tâches les plus pressantes du prolétariat de tous les pays, pour repousser l'offensive de l'impérialisme, consiste à renforcer la solidarité internationale prolétarienne. Pour saper la cause du communisme, les impérialistes et les réactionnaires des différents pays exploitent les sentiments étroitement nationalistes et certaines incompréhensions de caractère national entre différents peuples, afin de porter atteinte, par tous les moyens, à la solidarité internationale du prolétariat. Les révolutionnaires prolétariens conséquents défendent fermement cette solidarité qu'ils considèrent comme un bien d'intérêt commun au prolétariat de tous les pays. Quant aux éléments hésitants, ils n'occupent pas une position ferme et bien nette dans cette question.

Dès l'origine, le mouvement communiste fut un mouvement international, car seuls les efforts conjugués des prolétaires de tous les pays peuvent permettre d'en finir avec l'oppression exercée par la bourgeoisie mondiale coalisée et de matérialiser leurs intérêts communs. La solidarité internationale du mouvement communiste a grandement contribué à développer l'œuvre de la révolution prolétarienne dans différents pays.

La victoire de la Révolution d'Octobre en Russie a puissamment stimulé un nouvel essor du mouvement révolutionnaire du prolétariat international. Au cours des trente-neuf années qui ont suivi la Révolution d'Octobre, le mouvement communiste international a connu de grandioses succès, et il est devenu une force politique puissante à l'échelle mondiale. Les prolétaires du monde entier et tous ceux qui aspirent à l'émancipation fondent leurs espoirs d'un avenir radieux de l'humanité sur le triomphe de ce mouvement.

L'Union Soviétique, premier pays socialiste victorieux et, avec l'apparition du camp socialiste, le pays le plus puissant de ce camp, possède la plus riche expérience, elle est capable d'accorder la plus grande aide aux peuples des pays socialistes et à ceux du monde capitaliste ; aussi demeure-t-elle depuis trente-neuf ans le centre du mouvement communiste international. Cette situation n'est pas due à une volonté arbitraire, mais est le produit naturel de conditions historiques.

Dans l'intérêt de la cause commune du prolétariat des différents pays, pour une résistance commune à l'offensive du camp impérialiste — les États-Unis en tête — contre la cause du socialisme, et pour un essor commun, économique et culturel, de tous les pays socialistes, nous devons renforcer toujours davantage la solidarité du prolétariat international dont l'Union Soviétique est le centre.

Les liens de solidarité internationale entre les Partis communistes de tous les pays sont d'un type absolument nouveau dans l'histoire de l'humanité. Certes, des difficultés ne peuvent manquer d'apparaître au cours de l'extension de ces liens. Les Partis communistes doivent s'unir, tout en gardant leur indépendance. L'expérience historique atteste que si ces deux aspects sont mal combinés, et si l'un ou l'autre est méconnu, des erreurs ne peuvent manquer d'être commises. Lorsque les Partis communistes entretiennent entre eux des rapports fondés sur un pied d'égalité et qu'ils réalisent l'unité de vue et d'action par des consultations véritables et non de pure forme, leur solidarité s'accroît. Et, inversement, si dans ces rapports, un Parti impose son opinion aux autres ou bien si les Partis substituent l'ingérence dans les affaires intérieures de l'un ou de l'autre aux suggestions et à la critique fraternelles, leur solidarité sera compromise. Étant donné que les Partis communistes des pays socialistes assument d'ores et déjà la responsabilité de diriger les affaires de l'État, et que les rapports entre les Partis s'étendent souvent directement aux rapports de pays à pays et de peuple à peuple, le bon règlement de ces rapports est devenu une question qui exige encore plus de circonspection.

Le marxisme-léninisme a toujours insisté sur la nécessité de combiner l'internationalisme prolétarien avec le patriotisme de chaque peuple. Les Partis communistes doivent former leurs membres et éduquer le peuple dans l'esprit de l'internationalisme, les véritables intérêts nationaux de tous les peuples exigeant une collaboration amicale entre les nations. D'autre part, les Partis communistes doivent se faire les interprètes des légitimes intérêts et sentiments nationaux de leurs peuples. Les communistes ont toujours été et restent de vrais patriotes. Ils savent que c'est seulement lorsqu'ils traduisent correctement les intérêts et sentiments de leur nation qu'ils peuvent jouir chez eux de la confiance et de l'affection véritables des larges masses populaires,

réaliser efficacement parmi celles-ci un travail d'éducation dans l'esprit de l'internationalisme et concilier harmonieusement les sentiments et intérêts nationaux des peuples des différents pays.

Afin de renforcer la solidarité internationale des pays socialistes, les Partis communistes de ces pays doivent respecter mutuellement leurs intérêts et sentiments nationaux. Cela est particulièrement important pour le Parti d'un grand pays touchant ses rapports avec celui d'un pays plus petit. Pour ne pas susciter le ressentiment d'un pays plus petit, le Parti d'un plus grand pays doit constamment veiller à maintenir des rapports d'égalité. Lénine avait raison lorsqu'il soulignait : «... le devoir, pour le prolétariat communiste conscient de tous les pays, de témoigner d'une circonspection et d'une attention particulières envers les survivances du sentiment national des pays et des peuples opprimés depuis un temps très long...» (9).

Comme nous l'avons indiqué plus haut, Staline a manifesté dans les rapports avec les Partis frères et les pays frères une certaine tendance au chauvinisme de grande nation, tendance qui consiste en fait à méconnaître l'indépendance et l'égalité des Partis communistes et des pays socialistes dans la communauté internationale. Cette tendance est due à des causes historiques bien déterminées. Certes, il reste dans l'attitude des grands pays envers les petits une certaine influence des habitudes ancrées de longue date ; par ailleurs, on peut difficilement éviter que les victoires remportées par un Parti ou un pays dans l'œuvre de la révolution ne lui inspirent un sentiment de supériorité.

Aussi bien des efforts constants sont-ils nécessaires pour surmonter la tendance au chauvinisme de grande nation, phénomène qui n'est point propre à un seul pays. Si le pays B est moins grand et moins avancé que le pays A, mais est plus grand et plus avancé que le pays C, alors le pays B, malgré les reproches de chauvinisme de grande nation qu'il adresse au pays A, ne s'en conduit pas moins parfois à l'égard du pays C comme une grande puissance. Nous, Chinois, nous ne devons surtout pas perdre de vue que sous les dynasties des Hans, Tangs, Mings et Tsings, notre pays fut lui aussi un grand empire. Encore que durant cent ans, environ, à partir du milieu du XIX^e siècle, la Chine, victime de l'agression, eût été transformée en semi-colonie, et qu'elle soit en retard, aujourd'hui encore, sur le plan économique et culturel, il n'en reste pas moins que, lorsque les conditions auront changé, la tendance au chauvinisme de grande nation sera assurément un grave danger si l'on ne prend pas de mesures énergiques pour l'écartier. Il convient de dire que ce danger a commencé déjà à se manifester chez quelques-uns de nos cadres administratifs. C'est pourquoi dans la résolution du VIII^e Congrès national du Parti communiste chinois, aussi bien que dans la déclaration du gouvernement de la République populaire de Chine du 1^{er} novembre 1956, la tâche de combattre cette tendance au chauvinisme de grande nation a été fixée à nos travailleurs de l'État.

Toutefois, le chauvinisme de grande nation n'est pas seul à gêner la solidarité internationale du prolétariat. Dans le passé, les grands pays ne respectaient pas et opprimaient même les petits pays ; ces derniers, à leur tour, manifestaient de la défiance et même de l'hostilité envers les grands pays. Ces deux tendances subsistent, plus ou moins accusées, parmi les peuples et même dans les rangs du prolétariat de différents pays. C'est pourquoi, afin de renforcer la solidarité internationale du prolétariat, il est indispensable, tout en surmontant d'abord la tendance au chauvinisme de grande nation dans les grands pays, de surmonter également la tendance au nationalisme dans les pays plus petits. Dans les grands comme dans les petits

pays, si les communistes opposent les intérêts de leur pays et de leur nation à l'intérêt général du mouvement prolétarien international, et s'ils interviennent contre ce dernier sous prétexte de défendre les premiers ; si dans l'action pratique, au lieu de défendre valablement la solidarité internationale du prolétariat, ils lui portent préjudice, ce serait une grave erreur à l'encontre de l'internationalisme, du marxisme-léninisme.

Les erreurs commises par Staline ont suscité un sérieux mécontentement chez les peuples de certains pays d'Europe orientale. Mais, là encore, l'attitude de certaines personnes à l'égard de l'Union Soviétique n'est pas juste non plus. Les nationalistes bourgeois ne négligent rien pour grossir les défauts de l'Union Soviétique et fermer les yeux sur ce qu'elle a apporté. Ils s'appliquent à faire en sorte que les gens ne se demandent pas comment l'impérialisme se comporterait envers ces pays et ces peuples, si l'Union Soviétique n'existait pas. Nous, communistes chinois, nous constatons avec une vive satisfaction que les Partis communistes de Pologne et de Hongrie s'attachent sérieusement à couper court à l'activité des éléments malveillants qui répandent des bruits antisoviétiques et créent l'antagonisme national entre les pays frères ; et que ces Partis ont entrepris d'éliminer les préjugés nationalistes qui subsistent dans une partie des masses populaires et même chez certains membres du Parti. Il est tout à fait évident que c'est là une des mesures qui devaient être prises d'urgence pour renforcer les relations amicales entre les pays socialistes.

Ainsi que nous l'avons montré plus haut, la politique extérieure de l'Union Soviétique, dans la période précédente, répondait dans ses grandes lignes aux intérêts du prolétariat international, à ceux des nations opprimées, à ceux de tous les peuples du monde. Au cours des trente-neuf dernières années, le peuple soviétique a déployé de gros efforts et consenti des sacrifices héroïques pour venir en aide à la cause des peuples des différents pays. Les erreurs commises par Staline ne diminuent en rien les mérites historiques du grand peuple soviétique.

Les efforts du gouvernement soviétique pour améliorer ses relations avec la Yougoslavie, la déclaration du gouvernement de l'Union Soviétique du 30 octobre 1956 et ses pourparlers avec la Pologne, en novembre 1956, montrent la ferme détermination du Parti communiste de l'Union Soviétique et du gouvernement soviétique d'éliminer définitivement dans les rapports internationaux les erreurs du passé. Tous ces actes de l'Union Soviétique constituent un apport important pour le renforcement de la solidarité internationale du prolétariat.

Il est tout à fait évident qu'aujourd'hui, tandis que les impérialistes mènent une offensive forcenée contre les rangs communistes de tous les pays, le prolétariat du monde entier se doit de consolider à fond la solidarité mutuelle. Face comme nous sommes à un ennemi puissant, tout propos, toute action, quel que soit le nom sous lequel il est présenté, qui menace la cohésion des rangs communistes internationaux, ne saurait gagner la sympathie des communistes et des travailleurs de tous les pays.

L'affermissement de la solidarité internationale prolétarienne, avec l'Union Soviétique pour centre, ne répond pas seulement aux intérêts du prolétariat de tous les pays, mais aussi à ceux du mouvement pour l'indépendance de toutes les nations opprimées et de la paix mondiale. Les larges masses populaires d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine comprendront sans peine, par leur propre expérience, quels sont leurs ennemis et quels sont leurs amis. Aussi la campagne contre le communisme, contre le peuple et contre la paix déclenchée par l'impérialisme ne peut-elle trouver qu'un faible écho, et encore

uniquement chez une poignée d'hommes sur ce milliard d'habitants et plus que comptent ces continents. Les faits attestent que l'Union Soviétique, la Chine, les autres pays socialistes et le prolétariat révolutionnaire des pays impérialistes sont les fidèles soutiens de la lutte de l'Egypte contre l'agression, du mouvement pour l'indépendance des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine.

Les pays socialistes, le prolétariat des pays impérialistes et des pays en lutte pour leur indépendance nationale, ces trois catégories de forces ont, dans la bataille contre l'impérialisme, des intérêts communs ; l'appui qu'ils se donnent mutuellement revêt une importance majeure pour les perspectives de l'humanité et la paix mondiale. Les forces d'agression impérialistes ont recréé, depuis quelque temps, une certaine tension dans les rapports internationaux. Toutefois, grâce à la lutte commune des trois catégories de forces susmentionnées et aux efforts conjugués de toutes les autres forces pacifiques du monde, une nouvelle détente peut être obtenue. Les forces d'agression impérialistes n'ont rien gagné à l'agression contre l'Egypte ; au contraire, elles se sont vu infliger une riposte sévère. Grâce à l'aide des troupes soviétiques au peuple hongrois, les plans de l'impérialisme visant à établir un avant-poste pour la guerre dans l'Est européen et à rompre la cohésion du camp socialiste se sont également effondrés. Les pays socialistes poursuivent leurs efforts pour une coexistence pacifique avec les pays capitalistes, pour le développement des relations diplomatiques, économiques et culturelles, pour le règlement des différends internationaux par la voie de négociations pacifiques, contre la préparation d'une nouvelle guerre mondiale, pour l'extension de la zone de paix dans le monde entier et de la sphère d'application des cinq principes de la coexistence pacifique. Tous ces efforts gagneront inévitablement la sympathie d'un nombre de plus en plus grand de nations opprimées et de peuples pacifiques du monde entier. L'affermissement de la solidarité internationale du prolétariat fera que les bellicistes impérialistes oseront encore moins s'engager à la légère dans l'aventure. Bien que l'impérialisme s'oppose encore jusqu'ici à ces efforts, les forces de paix finiront par l'emporter sur les forces de guerre.

* * *

L'histoire du mouvement communiste international, si on la fait partir de la fondation de la Première Internationale en 1864, ne compte que quatre-vingt-douze ans. Durant cette époque, le mouvement dans son ensemble, encore qu'il ait connu des hauts et des bas, a accusé un développement très rapide. Dans la période de la Première guerre mondiale, l'Union Soviétique, qui occupe un sixième du globe, a fait son apparition. Après la Seconde guerre mondiale apparut le camp socialiste, qui embrasse maintenant un tiers de la population mondiale. Quand les pays socialistes ont commis telles ou telles erreurs, nos ennemis s'en sont réjouis, tandis que certains de nos camarades et amis en ont été affligés ; quelques-uns d'entre eux ont même éprouvé des hésitations quant aux perspectives de la cause du communisme. Cependant, il n'existe aucune raison suffisante pour que nos ennemis se réjouissent ou pour que nos camarades et amis s'affligent ou se sentent ébranlés. C'est la première fois dans l'histoire que le prolétariat a la direction des affaires de l'État : depuis quelques années seulement dans certains pays ; et dans le plus ancien, à peine quelques dizaines d'années. On ne saurait donc exiger du prolétariat qu'il ne connaisse pas de revers. Des revers momentanés et partiels, il en existe non seulement dans le passé, mais dans le présent, et il y

en aura aussi dans l'avenir. Mais pas un homme clairvoyant n'éprouvera pour autant de déception et ne versera dans le pessimisme. La défaite est la mère du succès. Partiels et momentanés, les succès actuels enrichissent l'expérience politique du prolétariat international et préparent les conditions qui permettront d'immenses succès dans les années à venir. Comparés à l'histoire des révolutions bourgeoises d'Angleterre et de France, les succès de notre cause sont bien insignifiants. La révolution bourgeoise en Angleterre éclata en 1640. Mais après la victoire remportée sur le roi, ce fut la dictature de Cromwell ; ensuite en 1660, l'ancienne maison royale fut restaurée. Ce ne fut qu'en 1688, alors que le parti bourgeois faisait un coup d'État et allait chercher un roi aux Pays-Bas qui, à la tête de ses forces navales et terrestres, pénétra en territoire anglais, que la dictature de la bourgeoisie anglaise fut stabilisée. Durant les quatre vingt-six ans qui vont du jour où éclate la Révolution française de 1789 jusqu'en 1875, date de naissance de la III^e République, la révolution bourgeoise en France traversa une période particulièrement orageuse ; elle oscillait à un rythme rapide du progrès à la réaction, de la république à la monarchie, de la terreur révolutionnaire à la terreur contre-révolutionnaire, de la guerre civile à la guerre étrangère, de la conquête de territoires étrangers à la capitulation devant des États étrangers. Bien que la révolution socialiste eût subi la pression des forces réactionnaires coalisées du monde entier, son développement a été dans l'ensemble beaucoup plus heureux et plus régulier. C'est ce qui témoigne de la vitalité sans précédent du système socialiste. Malgré certains revers que le mouvement communiste international a connus durant ces derniers temps, nous avons pu en tirer maintes leçons utiles. Nous avons corrigé et nous corrigeons les erreurs commises dans nos propres rangs, erreurs qui demandent à être corrigées. Les erreurs une fois corrigées, nous serons encore plus forts et plus unis. Contrairement à l'attente de nos ennemis, la cause du prolétariat progressera encore davantage au lieu de reculer.

En ce qui concerne le sort de l'impérialisme, les choses se présentent tout autrement. Là, dans le monde impérialiste, existent des conflits fondamentaux d'intérêts entre l'impérialisme et les nations opprimées, entre les impérialistes eux-mêmes, entre le gouvernement et le peuple de ces pays impérialistes. Ces conflits s'aggravent de plus en plus, et il n'est point de médecin qui puisse trouver un remède pour guérir la maladie.

Certes, à bien des égards, le système de dictature du prolétariat, qui vient de naître, connaît encore nombre de difficultés et de faiblesses. Mais la situation, aujourd'hui, est bien meilleure que du temps où l'Union Soviétique luttait seule. D'ailleurs, existe-t-il quelque chose de nouveau qui ne se heurte pas à des difficultés et qui ne présente pas de faiblesses ? C'est l'avenir qui compte. Si tortueuse que soit la route devant nous, l'humanité atteindra en fin de compte un but lumineux — le communisme. Il n'y a pas de force qui puisse l'en empêcher.

NOTES

1 : V.I. Lénine : *Oeuvres choisies*, Tome I, Première partie, page 227-228, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

2 : V.I. Lénine : *Oeuvres choisies*, Tome I, Première partie, page 228, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

3 : V.I. Lénine : «L'État et la révolution», *Oeuvres choisies*, Tome II, Première partie, page 219, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

4 : V.I. Lénine : «Salut aux ouvriers hongrois», *Oeuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 208, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

5 : V.I. Lénine : «Salut aux ouvriers hongrois», *Oeuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 208, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

6 : K. Marx & F. Engels : *Oeuvres choisies*, Tome I, page 590, Edition russe.

7 : K. Marx & F. Engels : *Oeuvres choisies*, Tome I, page 591, Edition russe.

8 : V.I. Lénine : «La maladie infantile du communisme (Le «gauchisme»)», *Oeuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 371-372, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

9 : V.I. Lénine : «Première ébauche des thèses sur les questions nationale et coloniale», *Oeuvres choisies*, Tome II, Deuxième partie, page 480, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

Discours prononcé à la Conférence des Secrétaires des Comités de Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes

Extraits

Mao Tsé-toung (21 janvier 1957)

(...) Je vais maintenant parler des relations sino-soviétiques. A mon avis, il est inévitable qu'on se chamaille ; il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y a pas de disputes entre partis communistes. Y a-t-il dans le monde un endroit où l'on ne se querelle pas ? Le marxisme est la science des disputes, en d'autres termes, celle des contradictions, de la lutte. Il y a toujours des contradictions, et qui dit contradiction dit lutte. Il existe en effet des contradictions entre la Chine et l'Union soviétique. Les méthodes de penser et d'agir, les habitudes léguées par le passé ne sont pas les mêmes là-bas que chez nous. Aussi faut-il faire du travail auprès d'eux. J'ai toujours déclaré qu'il fallait effectuer du travail auprès des camarades. Comme nous sommes des communistes, disent certains, nous sommes forcément aussi bons les uns que les autres, pourquoi alors effectuer un tel travail ? Par travail, ils n'entendent que le travail de front uni, celui auprès des personnalités démocrates ; alors, ils se demandent pourquoi on doit faire du travail auprès des communistes. Cette façon de voir n'est pas correcte. Dans le parti communiste, il existe aussi des opinions différentes. Certains camarades ont adhéré au parti communiste du point de vue de l'organisation, mais pas sur le plan idéologique ; il arrive même que des vétérans n'ont pas le même langage que nous. Voilà pourquoi il faut nous entretenir souvent à cœur ouvert, à deux ou à plusieurs, tenir de multiples réunions pour aider à clarifier les idées.

D'après moi, les circonstances sont plus fortes que les hommes, même s'il s'agit de gros dignitaires. Sous la pression de la situation, le chauvinisme de grande puissance que des irréductibles soviétiques continuent de pratiquer ne pourra plus marcher. Notre politique à l'heure actuelle consiste toujours à les éclairer, en discutant franchement avec eux. La délégation que nous avons envoyée récemment en Union soviétique leur a dit leurs quatre vérités sur certaines questions. J'ai dit par téléphone au camarade Chou En-Lai que ces

gens-là se sont laissé griser par le succès et que la meilleure méthode pour traiter avec eux, c'est de leur passer un bon savon. Qu'entend-t-on riez eux par «succès»? Rien d'autre que leurs 50 millions de tonnes d'acier, 400 millions de tonnes de charbon et 80 millions de tonnes de pétrole. Est-ce que cela compte pour beaucoup? Mais non. Et les voilà pris de vertige pour si peu, et ça, c'est des communistes, des marxistes! J'estime que, même multiplié par dix, par cent, cela ne comptera toujours pas. Vous n'avez fait qu'extraire du sous-sol de quoi produire de l'acier et fabriquer des automobiles et des avions, qu'y a-t-il là de formidable! Mais vous en avez fait un lourd fardeau qui pèse sur vous, et vous passez outre à tous les principes révolutionnaires; n'est-ce pas là vous laisser griser par le succès? Par ailleurs, quand on devient un gros dignitaire, on peut aussi avoir le vertige du succès. Quand quelqu'un devient premier secrétaire, c'est également un succès, qui peut facilement monter à la tête. Au moment où il est au comble de l'ivresse, la méthode à employer à son égard est de lui adresser de vertes réprimandes. Cette fois-ci, à Moscou, le camarade Chou En-lai ne s'est pas gêné pour contredire, ce qui a valu des répliques. Tant mieux, on peut ainsi s'expliquer en face. Ils cherchent à nous influencer, et inversement. Cependant, nous n'avons pas tout mis sur le tapis; nous n'avons pas joué d'un seul coup tous nos atouts, nous en avons gardé certains en mains. Comme il y a toujours des contradictions, tant que nous arrivons à maintenir des rapports passables, nous pouvons rechercher les points communs et laisser de côté les divergences qui seront abordées plus tard. Mais, s'ils s'entêtent dans leur manière d'agir, nous leur dirons ouvertement un jour tout ce que nous avons à dire sur leur compte.

Pour notre part, nous devons nous garder d'exagérer en matière de propagande extérieure. Il nous faut être, à tout moment, modestes et prudents, et veiller à ne pas nous rengorger. Nous continuerons à nous instruire auprès de l'Union soviétique, mais en choisissant ce que nous devons apprendre, c'est-à-dire ce qui est avancé et non rétrograde. A l'égard des choses arriérées, la méthode est autre, c'est de ne pas les apprendre. Connaissant les erreurs de l'Union soviétique, nous pourrions en éviter de pareilles. Nous devons absolument apprendre d'eux ce qui nous est utile. Les choses utiles de tous les pays du monde, il nous faut les apprendre. Allons partout en quête de connaissances; si nous nous bornons à un seul endroit, cela deviendra monotone (...).

(...) En philosophie, le matérialisme et l'idéalisme forment une unité des contraires et sont en lutte l'un contre l'autre. Il y a, par ailleurs, la dialectique et la métaphysique: elles aussi forment une unité des contraires et sont en lutte l'une contre l'autre. Quand on traite de la philosophie, on ne peut se passer de ces deux paires de contraires. En Union soviétique, on n'admet pas l'existence des paires de contraires; on s'en tient à un seul aspect des choses, car, à ce que l'on prétend, il n'y a là-bas que des fleurs odorantes et pas d'herbes vénéneuses; on nie l'existence de l'idéalisme et de la métaphysique dans un pays socialiste. En fait, l'idéalisme, la métaphysique, les herbes vénéneuses existent dans n'importe quel pays. En Union soviétique, de nombreuses herbes vénéneuses apparaissent sous les couleurs de fleurs odorantes, une foule de propos bizarres se présentent sous l'enseigne du matérialisme ou du réalisme socialiste. Nous reconnaissons publiquement la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, la dialectique et la métaphysique, les fleurs odorantes et les herbes vénéneuses. Cette lutte se poursuivra à jamais, et progressera d'un pas à chaque étape.

Je voudrais adresser un conseil aux camarades ici présents: si vous

possédez déjà le matérialisme et la dialectique, vous devez encore compléter vos connaissances par l'étude de leurs contraires, l'idéalisme et la métaphysique. Les œuvres de Kant et de Hegel, de Confucius et de Tchiang Kai-chek, tous ces matériaux négatifs sont à lire. Sans connaître l'idéalisme ni la métaphysique, sans avoir lutté contre ces conceptions adverses, vos connaissances sur le matérialisme et la dialectique ne seraient pas solides. Certains membres de notre Parti, dont des intellectuels, ont précisément le défaut de connaître trop peu ces matériaux négatifs. Ayant étudié quelques livres de Marx, ils se bornent à répéter ce qu'ils ont lu, et c'est bien monotone. Leurs discours, leurs articles sont donc peu convaincants. Si vous n'étudiez pas les choses négatives, vous n'arriverez pas à les réfuter. Marx, Engels, Lénine n'agissaient pas ainsi. Ils s'appliquaient à étudier et approfondir les diverses questions de leur temps ou du passé, et invitaient les autres à faire de même. C'est à travers des études sur les doctrines de la bourgeoisie, à savoir la philosophie classique allemande, l'économie politique classique anglaise et le socialisme utopique français, et à travers des luttes menées contre elles que les trois parties constitutives du marxisme ont pu voir le jour. Staline était moins fort. Par exemple, on considérait à son époque la philosophie classique allemande, philosophie idéaliste, comme une réaction à l'aristocratie allemande contre la Révolution française. Une telle conclusion est une négation complète de la philosophie classique allemande. Staline a rejeté en bloc la science militaire de l'Allemagne; selon lui, puisque les Allemands ont perdu la guerre, leur science militaire ne vaut plus rien, et par conséquent, les ouvrages de Clausewitz ne méritent plus qu'on les lise (1).

Il y a pas mal de métaphysique chez Staline et il a appris à beaucoup de gens à la pratiquer. Dans *l'Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'URSS*, il dit que la dialectique marxiste présente quatre traits fondamentaux. Au point a), il parle de la liaison entre les divers choses et phénomènes, comme s'ils étaient liés sans cause ni raison. Comment, alors, les choses sont-elles liées ensemble? Par les deux aspects en contradiction. Et toute chose, tout phénomène présente deux aspects contradictoires. Au point d), il parle des contradictions inhérentes aux choses et phénomènes. Mais il n'insiste que sur la lutte des contraires, sans mentionner leur unité. Conformément à l'unité des contraires, loi fondamentale de la dialectique, les deux contraires sont en lutte en restant unis, ils s'excluent l'un l'autre tout en étant liés l'un à l'autre et, dans des conditions données, se transforment l'un en l'autre.

Dans le *Petit dictionnaire philosophique*, quatrième édition, publié en Union soviétique, l'article *Identité* exprime le point de vue de Staline. Il y est dit: «Les phénomènes tels que la guerre et la paix, la bourgeoisie et le prolétariat, la vie et la mort, etc. ne peuvent être identiques, car les deux aspects sont foncièrement opposés et s'excluent l'un l'autre». Cela veut dire que, entre ces phénomènes foncièrement opposés, il n'existe pas d'identité dans le sens marxiste du mot et qu'ils ne font que s'exclure mutuellement, sans être liés l'un à l'autre ni pouvoir se convertir l'un en l'autre dans des conditions données. Voilà une assertion fondamentalement erronée.

Selon cet article, la guerre, c'est la guerre, et la paix, c'est la paix, deux choses qui ne font que s'exclure l'une l'autre, sans liaison aucune entre elles; la guerre ne peut se convertir en paix, pas plus que la paix en guerre. Lénine donne cette citation de Clausewitz: «La guerre est le prolongement de la politique par d'autres moyens» (2). La lutte en période de paix, c'est la politique, et la guerre, c'est aussi la politique, mais avec recours à des moyens particuliers. La guerre et la paix s'excluent l'une l'autre tout en restant liées

l'une à l'autre, et se transforment l'une en l'autre dans des conditions déterminées. Si la guerre ne se prépare pas en période de paix, comment peut-elle éclater brusquement ? Si la paix ne se prépare pas pendant la guerre, comment peut-elle s'établir subitement ?

Si la vie et la mort ne peuvent se convertir l'une en l'autre, dites-moi alors d'où viennent les êtres animés. Il n'y avait au début que de la matière inanimée sur la Terre, c'est seulement plus tard que sont apparus des êtres animés qui sont dérivés de la matière inanimée ou inerte. Tout être animé connaît un processus de métabolisme : naissance, croissance, reproduction et mort. Tout au long de l'activité d'un être animé, la vie et la mort sont en lutte et se convertissent constamment l'une en l'autre.

Si la bourgeoisie et le prolétariat ne peuvent se convertir l'un en l'autre, comment expliquez-vous que, par la révolution, le prolétariat devient la classe dominante et la bourgeoisie une classe dominée ? Citons un exemple : nous et le Kuomintang de Tchiang Kai-shek sommes foncièrement en opposition. Par suite de la lutte et de l'exclusion mutuelle des deux aspects contradictoires, nous avons changé de place avec le Kuomintang : de force dominante qu'il était, il s'est transformé en force dominée, et de force dominée que nous étions, nous sommes devenus la force dominante. Pour ce qui est du Kuomintang, un dixième seulement s'est enfui à Taïwan, tandis que les neuf dixièmes sont restés sur la partie continentale du pays. Nous sommes en train de les rééduquer, c'est là une unité des contraires dans des conditions nouvelles. Nous formons toujours une unité des contraires avec ceux qui sont allés à Taïwan, et il nous faudra aussi les transformer par la lutte.

Staline ne voyait pas la liaison entre la lutte des contraires et leur unité. Certains Soviétiques ont une méthode de pensée métaphysique, leur pensée est tellement sclérosée qu'ils ne reconnaissent pas l'unité des contraires ; pour eux, ou c'est comme ceci ou c'est comme cela. Par conséquent, ils ne manquent pas de commettre des erreurs d'ordre politique. De notre côté, nous maintenons la thèse de l'unité des contraires et pratiquons le principe «Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent». Alors que les fleurs odorantes s'épanouissent, on voit forcément pousser des herbes vénéneuses. Cela n'a rien d'effrayant et peut même nous être profitable dans des conditions déterminées (...).

(...) Cinquième point, le problème des troubles. Dans la société socialiste, un petit nombre de gens créent des troubles, c'est un problème nouveau qui mérite bien un examen.

Dans la société, toute chose est une unité des contraires. Il en va ainsi de la société socialiste où il y a une unité des contraires au sein du peuple comme entre nous et nos ennemis. Si un petit nombre de gens créent des troubles dans notre pays, la raison essentielle en est qu'il y existe toujours toutes sortes d'aspects contradictoires — positifs et négatifs, qu'il y existe encore des classes, des individus et des opinions en opposition.

Nous avons déjà réalisé pour l'essentiel la transformation socialiste en ce qui concerne la propriété des moyens de production, mais la bourgeoisie existe encore, de même que les propriétaires fonciers, paysans riches, tyrans locaux et éléments contre-révolutionnaires. Ces classes expropriées, qui sont l'objet de notre oppression, nous gardent rancune, et, à la moindre occasion, la haine éclate chez nombre de leurs éléments. Lors des événements de Hongrie, ils espéraient que ce pays serait plongé dans le chaos et, mieux encore, que la Chine connaîtrait le même destin. Cela est déterminé par leur nature de classe (...).

(...) Pour ce qui est des troubles suscités par un petit nombre de gens, il

importe, premièrement, de ne pas les encourager, mais, deuxièmement, de laisser faire ceux qui veulent absolument en provoquer. Notre Constitution prévoit la liberté de cortège et de manifestation. Il est vrai que la liberté de grève n'y est pas mentionnée, mais elle n'y est pas proscrite non plus ; c'est pourquoi la grève n'est pas une violation de la Constitution. Si des gens ont l'intention de se mettre en grève ou de présenter une pétition, il n'est pas bon de vouloir absolument les en empêcher. A mon avis, quiconque a envie de provoquer des troubles pourra le faire, et aussi longtemps qu'il voudra ; si un mois ne suffit pas, nous lui en accorderons deux ; en tout cas, nous ne déclarerons l'affaire close que quand il en aura assez. Si vous vous hâtez de mettre un terme aux troubles, ils se renouvelleront un jour. Dans les écoles où des désordres se produisent parmi les étudiants, il ne faut pas envoyer ceux-ci en vacances, mais livrer carrément une bataille aussi acharnée que celle de Tchepi. Quel avantage cela représentera-t-il ? Celui de permettre de découvrir entièrement les problèmes et d'établir une nette distinction entre le vrai et le faux, en sorte que les masses s'aguerrissent et que les gens insensés, les mauvais éléments perdent la partie.

Se garder de tout étouffer, voilà un art de diriger qu'il nous importe de maîtriser. A peine vient-on de tenir des propos extravagants, de déclencher une grève ou de présenter une pétition que vous ripostez d'un «coup de massue», car selon vous, il ne devrait pas arriver de telles choses dans le monde. Mais pourquoi se produisent-elles quand même ? Cela montre qu'elles doivent bel et bien exister. Si vous interdisez les grèves, les pétitions, les propos malveillants, si vous ne faites que recourir à la contrainte, le moment viendra où vous finirez par devenir des Rakosi. Cela est vrai au sein comme en dehors du Parti. Propos absurdes, faits étranges et contradictions, il vaut mieux les mettre à nu. Il convient de dévoiler les contradictions et de les résoudre.

Il faut traiter les troubles suivant les cas. Les uns sont justifiés et nous devons reconnaître alors nos erreurs et les corriger. D'autres sont injustifiés, et il importe de riposter. Les premiers ont leur raison d'être tandis que les derniers ne peuvent aboutir à quoi que ce soit. D'autres encore sont en partie justifiés et en partie non justifiés ; dans ce cas, nous devons accepter ce qui est fondé et soumettre à la critique ce qui ne l'est pas ; il ne faut pas céder à chaque pas, sans aucun principe, et promettre de satisfaire à toute revendication. En dehors du cas d'une véritable émeute contre-révolutionnaire de grande envergure où la répression armée est de rigueur, il ne faut pas recourir à la force armée ni ouvrir le feu (...).

(...) Si l'on a peur des troubles et qu'on tranche le cas de manière simpliste, la raison essentielle en est que, dans le fond de sa pensée, on n'admet pas que la société socialiste forme une unité des contraires, et qu'il existe des contradictions, des classes et la lutte de classes.

Pendant une longue période, Staline a nié l'existence de contradictions entre les rapports de production et les forces productives, entre la superstructure et la base économique en régime socialiste. C'est seulement un an avant son décès qu'il a, en termes vagues, parlé dans son livre *Les problèmes économiques du socialisme en URSS* de la contradiction entre les rapports de production et les forces productives en régime socialiste. Des problèmes surgirent, dit-il, si la pratique est erronée et que l'action régulatrice joue mal à propos. Toutefois, il n'a toujours pas présenté comme un problème global les contradictions entre les rapports de production et les forces productives, entre la superstructure et la base économique en régime socialiste, il ne s'est toujours pas rendu compte que ces contradictions

constituent les contradictions fondamentales qui font progresser la société socialiste. Il croyait que son État était solide. Quant à nous, nous ne devons pas penser que notre État est solide. Il l'est tout en ne l'étant pas (...).

(...) Depuis la seconde guerre mondiale, le Parti communiste de l'Union soviétique et les partis de certains pays d'Europe orientale ne parlent guère des principes fondamentaux du marxisme. Ils n'insistent plus sur la lutte de classes, la dictature du prolétariat, la direction exercée par le parti, le centralisme démocratique et l'union du parti avec les masses ; tout cela ne les intéresse plus. Les événements de Hongrie en ont été la conséquence. Nous devons maintenir fermement la théorie fondamentale du marxisme. Dans chaque province, chaque municipalité, chaque région autonome, le comité du Parti doit prendre en mains le travail théorique et former systématiquement des théoriciens et critiques marxistes (...).

NOTES

1. Clausewitz (1780-1831), célèbre théoricien militaire bourgeois prussien. Principal ouvrage : *De la guerre*. En ce qui concerne les commentaires de Staline sur Clausewitz, voir J. Staline : « Réponse à la lettre du camarade Raskin ».

2. V. I. Lénine : « La guerre et la révolution ».

Soyons les promoteurs de la Révolution*

Extraits

Mao Tsé-toung (9 octobre 1957)

(...) Ici, je voudrais dire quelques mots en passant sur nos divergences avec l'Union soviétique. D'abord, au sujet de Staline, une contradiction nous oppose à Khrouchtchev. Il a tellement déformé le personnage de Staline, et nous ne sommes pas d'accord. Car il l'a peint sous des couleurs si horribles ! L'affaire n'intéresse pas que son pays ; elle concerne aussi les autres. Chez nous, le portrait de Staline se dresse toujours sur la place Tien An Men, ce qui répond aux vœux des peuples laborieux du monde entier et marque nos divergences fondamentales avec Khrouchtchev. Pour l'appréciation de Staline lui-même, vous devriez adopter le rapport de sept à trois — sept pour ses mérites, et trois pour ses erreurs. Cette proportion n'est pas forcément très exacte : ses erreurs comptent peut-être pour deux ou même pour un seulement, ou peut-être pour un peu plus de trois. En tout cas, chez Staline, le principal, ce sont les mérites ; les défauts, les erreurs sont secondaires. Sur ce point, nous sommes en désaccord avec Khrouchtchev. (...)

* : Intervention du camarade Mao Tsé-toung à la troisième session plénière élargie du Comité central issu du VIII^e Congrès du Parti communiste chinois.

Sur la question de Staline

Extraits

(13 septembre 1963)

Ce texte fait partie des documents publiés en 1963 par la direction du Parti Communiste Chinois («Propositions concernant la ligne générale du Mouvement Communiste International», «Deux lignes différentes dans la question de la guerre et de la paix», «Deux politiques de coexistence pacifique diamétralement opposées», «La Révolution prolétarienne et le révisionnisme de Krouchtchev», etc...) en vue de combattre les positions révisionnistes de Krouchtchev et de la direction du PCUS.

La question de Staline est une grande question, une question d'importance mondiale qui a eu des répercussions au sein de toutes les classes du monde et qui, jusqu'à présent encore, est largement controversée. Les classes et les partis politiques ou factions politiques qui représentent les différentes classes ont des opinions divergentes sur cette question. Et il est à prévoir qu'une conclusion définitive ne puisse lui être donnée en ce siècle. Cependant, au sein de la classe ouvrière internationale et des peuples révolutionnaires, la majorité des gens ont, au fond, des opinions semblables ; ils n'approuvent pas la répudiation totale de Staline et ne font que témoigner, d'un attachement accru à la mémoire de ce dernier. Il en est de même en Union soviétique. Nos controverses avec les dirigeants soviétiques ne sont que des controverses avec une fraction d'hommes. Notre espoir est de pouvoir convaincre cette fraction d'hommes, afin de faire progresser la cause de la révolution. C'est là le but que nous nous proposons d'atteindre en écrivant le présent article.

Le Parti communiste chinois a toujours soutenu que la répudiation totale de Staline par le camarade Khrouchtchev au titre de la «lutte contre le culte de la personnalité» est entièrement erronée, qu'elle a été faite dans des intentions inavouées.

La lettre du 14 juin dernier du Comité central du PCC souligne que la «lutte contre le culte de la personnalité» va à l'encontre de la doctrine intégrale de Lénine concernant les rapports entre les chefs, le Parti, les classes et les masses, et porte atteinte au principe du centralisme démocratique du Parti.

La lettre ouverte du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique évite de répondre aux arguments de principe avancés par nous, mais se contente d'accoler aux communiste chinois les étiquettes de «défenseurs du culte de la personnalité», de «propagateurs des idées erronées de Staline».

Lorsqu'il luttait contre les menchéviks, Lénine a dit : «Ne pas répondre à l'argument de principe de l'adversaire et se contenter de lui imposer une imputation d'«excitation» — cela signifie ne pas débattre mais injurier» (1). L'attitude qu'a adoptée dans sa lettre ouverte le Comité central du PCUS est exactement celle des menchéviks.

Bien que la lettre ouverte du Comité central du PCUS ait substitué les injures au débat, nous, de notre côté, préférons ne répondre à cette lettre

qu'en utilisant des arguments de principe et en apportant nombre de faits.

La grande Union soviétique est, dans le monde, le premier Etat de la dictature du prolétariat. Ce fut tout d'abord Lénine qui a été le principal dirigeant du parti et du gouvernement de cet Etat de la dictature du prolétariat. Après la mort de Lénine, ce fut Staline.

Après la mort de Lénine, Staline non seulement fut le dirigeant du Parti et du gouvernement de l'Union soviétique, mais aussi le guide universellement reconnu du mouvement communiste international.

Le premier Etat socialiste inauguré par la Révolution d'Octobre ne compte jusqu'ici qu'une histoire de quarante six ans. Et Staline a été le principal dirigeant de cet Etat pendant une période qui a duré près de trente ans. Par toute son activité, Staline a occupé une place extrêmement importante aussi bien dans l'histoire de la dictature du prolétariat que dans celle du mouvement communiste international.

Le PCC a toujours soutenu, à propos de l'appréciation à porter sur Staline et de l'attitude à adopter à son égard, qu'il ne s'agit pas seulement de porter un jugement sur sa personne, mais, ce qui est plus important, de faire le bilan de l'expérience historique de la dictature du prolétariat et du mouvement communiste international depuis la mort de Lénine.

Au XX^e Congrès du PCUS, le camarade Khrouchtchev a répudié totalement Staline. Sur une telle question de principe, qui concerne le mouvement communiste international, les partis frères n'ont pas été consultés d'avance, on a voulu les obliger à accepter le fait accompli. Quiconque porte sur Staline une appréciation autre que celle de la direction du PCUS est considéré non seulement comme le «défenseur du culte de la personnalité» mais comme l'auteur d'une «intervention» dans les affaires intérieures du PCUS. Cependant, nul ne peut nier la portée internationale de l'expérience historique du premier Etat de dictature du prolétariat, ni le fait historique que Staline a été le dirigeant du Mouvement Communiste International ; par conséquent, nul ne peut non plus contester que la question du jugement à porter sur Staline est une question de principe d'importance majeure, une question qui concerne en commun le Mouvement Communiste International. Alors quelles raisons les dirigeants du PCUS ont-ils d'interdire aux autres partis frères une analyse sur Staline et de donner une appréciation sur lui qui répondent aux faits ?

Le PCC a toujours estimé qu'il faut faire une analyse complète, objective et scientifique des mérites et des erreurs de Staline, en recourant à la méthode du matérialisme historique et en reprenant l'histoire telle qu'elle est, et non pas répudier Staline de façon totale, subjective et grossière, en recourant à la méthode de l'idéalisme historique, en déformant et en altérant à plaisir l'histoire.

Le PCC a toujours considéré que Staline a commis un certain nombre d'erreurs qui ont une source ou idéologique ou sociale et historique. La critique des erreurs de Staline, celles qui effectivement furent commises par lui et non pas celles qu'on lui attribue sans aucun fondement, est chose nécessaire lorsqu'elle est faite à partir d'une position et par des méthodes correctes. Mais nous avons toujours été contre la critique de Staline lorsqu'elle est faite d'une façon incorrecte, c'est-à-dire à partir d'une position et par des méthodes erronées.

Du vivant de Lénine, Staline lutta contre le tsarisme et pour la diffusion du marxisme ; après sa participation à la direction du Comité central du Parti bolchévique ayant à sa tête Lénine, il lutta pour préparer la Révolution de 1917 ; après la Révolution d'Octobre, il lutta pour défendre les conquêtes de la

révolution prolétarienne.

Après la mort de Lénine, c'est sous la direction de Staline que le Parti communiste et le peuple de l'Union soviétique ont mené contre tous les ennemis, ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur, une lutte résolue qui permit de défendre et de consolider le premier Etat socialiste dans le monde.

C'est sous la direction de Staline que le Parti communiste et le peuple de l'Union soviétique ont appliqué avec persévérance la ligne de l'industrialisation socialiste et de la collectivisation agricole, et remporté de grands succès dans la transformation et l'édification socialistes.

C'est sous la direction de Staline que le Parti communiste, le peuple et l'armée de l'Union soviétique ont mené un combat des plus acharnés et fait aboutir la guerre antifasciste à une victoire grandiose.

C'est Staline qui, dans la lutte contre les opportunistes de toutes nuances, contre les ennemis du léninisme, trotskistes, zinovévistes, boukhariniens et autres agents de la bourgeoisie, a défendu et développé le marxisme-léninisme.

C'est Staline qui, par une série d'œuvres théoriques, littérature immortelle du marxisme-léninisme, a apporté une contribution ineffaçable au mouvement communiste international.

C'est sous la direction de Staline que le Parti et le gouvernement de l'Union soviétique ont appliqué une politique extérieure qui, dans son ensemble, fut conforme à l'internationalisme prolétarien, et apporté une aide immense à la lutte révolutionnaire des peuples du monde, dont celle du peuple chinois.

Staline se tint en tête du courant historique pour diriger la lutte, il fut l'ennemi irréconciliable de l'impérialisme et de toute la réaction.

L'activité de Staline fut étroitement liée à la lutte du grand Parti communiste et du grand peuple de l'Union soviétique ; elle est inséparable de la lutte révolutionnaire des peuples du monde entier.

La vie de Staline fut celle d'un grand marxiste-léniniste, d'un grand révolutionnaire prolétarien.

Il est vrai que tout en accomplissant des exploits méritoires en faveur du peuple soviétique et du mouvement communiste international, le grand marxiste-léniniste et révolutionnaire prolétarien que fut Staline commit aussi des erreurs. Des erreurs de Staline, certaines sont des erreurs de principe, d'autres furent commises dans le travail pratique ; certaines auraient pu être évitées tandis que d'autres étaient difficilement évitables en l'absence de tout précédent dans la dictature du prolétariat auquel on pût se référer.

Dans certains problèmes, la méthode de pensée de Staline s'écarta du matérialisme dialectique pour tomber dans la métaphysique et le subjectivisme, et, de ce fait, il lui arriva parfois de s'écarter de la réalité et de se détacher des masses. Dans les luttes menées au sein du Parti comme en dehors, il confondit, à certains moments et dans certains problèmes, les deux catégories de contradictions de nature différente — contradictions entre l'ennemi et nous, et contradictions au sein du peuple — de même que les méthodes différentes pour la solution de ces deux catégories de contradictions. Le travail de liquidation de la contre-révolution, entrepris sous sa direction, permit de châtier à juste titre nombre d'éléments contre-révolutionnaires qui devaient l'être ; cependant, des gens honnêtes furent aussi injustement condamnés, et ainsi il commit l'erreur d'élargir le cadre de la répression en 1937 et 1938. Dans les organisations du Parti et les organismes de l'Etat, Staline ne fit pas une application pleine et entière du centralisme démocratique du prolétariat ou y contrevint partiellement. Dans les rapports entre partis frères et entre pays frères, il commit aussi des erreurs. Par

ailleurs, il formula, au sein du mouvement communiste international, certains conseils erronés. Toutes ces erreurs ont causé des dommages à l'Union soviétique et au mouvement communiste international.

Les mérites que Staline s'était acquis durant sa vie aussi bien que les erreurs dont il fut l'auteur sont un fait objectif de l'histoire. Si l'on met en parallèle ses mérites et ses erreurs, ce sont ses mérites qui prédominent. Car, dans l'activité de Staline, ce qui est juste constitue l'aspect essentiel, ses erreurs n'occupant qu'une place secondaire. Lorsqu'il s'agit de dresser le bilan de toute l'activité idéologique et de tout le travail de Staline, chaque communiste honnête, qui respecte l'histoire, saura tout d'abord avoir en vue ce qui fut essentiel chez Staline. Aussi, lorsqu'il s'agit de connaître et de critiquer correctement les erreurs de Staline et de les surmonter, doit-on sauvegarder ce qui était l'essentiel de sa vie, sauvegarder le marxisme-léninisme qu'il a défendu et développé.

Pour ce qui est des erreurs de Staline, lesquelles occupent seulement une place secondaire, elles doivent être considérées comme une leçon de l'histoire, une mise en garde pour les communistes de l'Union soviétique et ceux des autres pays, afin qu'ils ne commettent pas, à leur tour, pareilles erreurs ou en commettent moins ; et cela n'est pas inutile. L'expérience historique, sous son aspect positif ou négatif, est utile à tous les communistes lorsqu'on en fait un bilan correct, correspondant à la réalité historique, et qu'on s'abstient de lui faire subir toute déformation.

Lénine indiqua à plus d'une reprise que les marxistes se distinguent totalement des révisionnistes de la II^e Internationale quant à leur attitude envers des gens comme Bebel et Rosa Luxembourg, qui, en dépit de leurs erreurs, n'en restèrent pas moins de grands révolutionnaires prolétariens. Les marxistes ne cachent pas les erreurs de Bebel, de Rosa Luxembourg et d'autres ; par l'exemple de ces erreurs, ils « apprennent à les éviter, et se mettent à la hauteur des plus strictes exigences du marxisme révolutionnaire » (2). Au contraire, les révisionnistes « prennent un mauvais plaisir » aux erreurs de Bebel et de Rosa Luxembourg et « caquètent » là-dessus. A cet effet, Lénine a cité une fable russe pour se moquer des révisionnistes : « Il arrive parfois que les aigles volent plus bas que les poules, mais les poules ne parviendront jamais à s'élever à la hauteur des aigles ! ». Bebel et Rosa Luxembourg furent de « grands communistes » et bien qu'il leur fût arrivé de commettre des erreurs, ils demeurèrent des « aigles » tandis que les révisionnistes n'étaient que la « volaille » sur « le tas de fumier » de « l'arrière-cour du mouvement ouvrier » (3).

Le rôle joué dans l'histoire par Bebel, Rosa Luxembourg et autres est loin de pouvoir être comparé à celui de Staline. L'appréciation de la personne de Staline doit se faire avec d'autant plus de circonspection que celui-ci fut, durant toute une époque historique, un grand dirigeant de la dictature du prolétariat et du mouvement communiste international.

Les dirigeants du PCUS accusent le PCC de « défendre » Staline. Oui, nous le défendons et nous voulons le défendre. Du moment que Khrouchtchev déforme l'histoire et répudie totalement Staline, nous avons naturellement le devoir irrécusable, dans l'intérêt du mouvement communiste international, de nous dresser pour le défendre.

En prenant la défense de Staline, le PCC défend ce qu'il eut de juste, il défend la glorieuse histoire de la lutte du premier Etat de la dictature du prolétariat instauré dans le monde par la Révolution d'Octobre, il défend la glorieuse histoire de la lutte du PCUS, il défend le renom du mouvement communiste international auprès des peuples laborieux du monde entier. En un mot, il défend tant la théorie du marxisme-léninisme que sa pratique. Les

communistes chinois ne sont pas seuls à agir ainsi, tous les communistes fidèles au marxisme-léninisme, tous les hommes qui sont décidés à faire la révolution, tous les honnêtes gens ont agi de la sorte ou sont en train de le faire.

Lorsque nous prenons la défense de Staline, ce ne sont pas ses erreurs que nous défendons. Les communistes chinois ont, il y a longtemps, fait par eux-mêmes l'expérience personnelle de certaines erreurs de Staline. Des erreurs de ligne furent commises au sein du PCC, ce fut tantôt l'opportunisme « de gauche », tantôt celui de droite. Pour ce qui est de leurs causes internationales, quelques-unes d'entre elles se firent jour sous l'influence de certaines erreurs de Staline. Dès la fin des années 20, puis durant les années 30, enfin au début et au milieu des années 40, les marxistes-léninistes chinois, ayant les camarades Mao Tsé-toung et Liou Chao-chi pour représentants, s'attachaient à enrayer l'influence de certaines erreurs de Staline, puis, après être progressivement venus à bout des lignes erronées, celles des opportunistes « de gauche » et de droite, ils ont fini par mener la révolution chinoise à la victoire.

Cependant, certains points de vue erronés préconisés par Staline ayant été acceptés et mis en application par des camarades chinois, nous, les Chinois, devons nous-mêmes en porter la responsabilité. Aussi la lutte menée par notre Parti contre l'opportunisme « de gauche » et de droite se limitait-elle toujours à la critique de ceux de nos camarades qui avaient commis des erreurs, au lieu de faire retomber la responsabilité sur Staline. Notre but, en faisant ces critiques, c'était de distinguer le vrai du faux, tirer des leçons et faire progresser la cause de la révolution. Tout ce qu'on demandait aux camarades qui avaient commis des erreurs, c'était de se corriger. S'ils ne se corrigeaient pas, on pouvait encore attendre qu'ils prennent progressivement conscience par l'expérience pratique, à condition qu'ils n'organisent pas de groupes secrets et s'abstiennent de toute activité de sape. La méthode que nous avons adoptée était la méthode normale de la critique et de l'autocritique au sein du Parti, elle consistait à partir du désir d'unité pour arriver par la critique ou la lutte à une unité nouvelle, sur une base nouvelle ; c'est pourquoi nous avons obtenu de bons résultats. Nous estimions qu'il s'agissait de contradictions au sein du peuple et non de contradictions entre l'ennemi et nous, et c'est pourquoi il nous fallait adopter une telle méthode pour les résoudre.

Et quelle a été à l'égard de Staline l'attitude du camarade Khrouchtchev et de certains autres dirigeants du PCUS depuis le XX^e Congrès ?

Au lieu de faire une analyse complète, historique et scientifique de l'œuvre accomplie par Staline tout au long de sa vie, ils l'ont répudiée en bloc sans distinguer le vrai du faux ;

au lieu de traiter Staline en camarade, ils le traitent comme l'on traite l'ennemi ;

au lieu d'adopter la méthode de la critique et de l'autocritique de faire le bilan des expériences et d'en tirer des leçons, ils rejettent toutes les erreurs sur Staline ou bien lui imputent des « erreurs » inventées à loisir ;

au lieu de raisonner, les faits à l'appui, ils s'en prennent à la personne de Staline, en usant d'un langage insidieux et démagogique.

Khrouchtchev a couvert d'injures Staline, disant qu'il fut « un assassin », « un criminel », « un bandit » (4), « un joueur », « un despote du type d'Ivan le Terrible », « le plus grand dictateur de l'histoire russe », « un imbécile » (5), « un idiot » (6). Nous craignons vraiment de souiller notre papier et notre plume lorsque nous nous voyons dans l'obligation d'énumérer des épithètes aussi grossières, aussi vulgaires et infamantes.

Khrouchtchev a injurié Staline, disant qu'il fut «le plus grand dictateur de l'histoire russe». Cela ne revient-il pas à dire que le peuple soviétique a vécu trente ans durant, non pas en système socialiste, mais sous la «tyrannie» du «plus grand dictateur de l'histoire russe»? Jamais le grand peuple soviétique et tous les peuples révolutionnaires du monde n'approuveront pareille calomnie!

Khrouchtchev a injurié Staline, le taxant de «despote du type d'Ivan le Terrible». Cela ne revient-il pas à dire que pendant une longue période le premier pays socialiste du monde a eu à sa tête un «bandit»? Jamais le grand peuple soviétique et tous les peuples révolutionnaires du monde n'approuveront pareille calomnie!

Khrouchtchev a injurié Staline, le traitant d'«imbécile». Cela ne revient-il pas à dire que le PCUS, qui a mené une lutte révolutionnaire héroïque pendant plusieurs dizaines d'années, a eu un «imbécile» pour chef? Jamais les communistes soviétiques et tous les marxistes-léninistes du monde n'approuveront pareille calomnie!

Khrouchtchev a injurié Staline, disant qu'il était un «idiot». Cela ne revient-il pas à dire que la grande Armée soviétique sortie victorieuse de la guerre antifasciste a eu un «idiot» pour commandant suprême? Jamais les glorieux officiers et soldats de l'Armée soviétique et tous les combattants antifascistes du monde n'approuveront pareille calomnie!

Khrouchtchev a injurié Staline, le considérant comme un «assassin». Cela ne revient-il pas à dire que durant plusieurs décennies le mouvement communiste international a eu un «assassin» pour éducateur? Jamais les communistes du monde entier, y compris ceux de l'Union soviétique, n'approuveront pareille calomnie!

Khrouchtchev a injurié Staline, affirmant qu'il était un «joueur». Cela ne revient-il pas à dire que les peuples révolutionnaires en lutte contre l'impérialisme et la réaction ont pris un «joueur» comme porte-drapeau? Jamais les peuples révolutionnaires du monde, y compris le peuple soviétique n'approuveront pareille calomnie!

De telles injures lancées par Khrouchtchev contre Staline sont la plus grande insulte que l'on puisse faire au grand peuple soviétique, au PCUS et à l'Armée soviétique, la plus grande insulte que l'on puisse faire à la dictature du prolétariat et au système socialiste, la plus grande insulte que l'on puisse faire au mouvement communiste international, aux peuples révolutionnaires du monde, au marxisme-léninisme.

Lorsqu'il bombe le torse, martèle la table et crie de toute sa force en injuriant Staline, sur quelle position Khrouchtchev se place-t-il, lui qui, du temps de Staline, participa à la direction du Parti et de l'Etat? Se place-t-il sur la position d'un complice d'«assassin» et de «bandit»? ou bien sur celle d'un «imbécile» et d'un «idiot»?

Quelle différence y a-t-il entre ces injures adressées par Khrouchtchev à Staline et les injures vomies sur ce dernier par les impérialistes, les réactionnaires et les renégats du communisme? Pourquoi cette haine mortelle pour Staline? Pourquoi s'en prendre à lui avec plus de férocité même qu'à l'ennemi?

On devrait précisément interpeller Khrouchtchev en lui citant ce passage de la lettre ouverte du Comité central du PCUS: «Comment ont-ils le courage de dire des choses pareilles à l'adresse du Parti du grand Lénine, de la patrie du socialisme, du peuple qui, le premier au monde, a fait la révolution socialiste, a sauvé ses grandes conquêtes dans des combats acharnés contre l'impérialisme international et la contre-révolution intérieure, qui manifeste des

miracles d'héroïsme et d'abnégation dans la lutte pour l'édification du communisme, en s'acquittant honnêtement de son devoir international envers les travailleurs du monde».

Dans l'article «De la signification politique des injures», Lénine a dit: «... en politique, les injures cachent fréquemment l'absence d'idées et l'impuissance totale, l'impuissance hargneuse des insulteurs». N'est-ce pas précisément le cas des dirigeants du PCUS qui, constamment hantés par le spectre de Staline, essaient, par des injures contre ce dernier, de couvrir leur absence d'idées, leur impuissance totale, leur impuissance hargneuse?

Les Soviétiques, dans leur écrasante majorité, n'approuvent pas qu'on injurie ainsi Staline. Ils se montrent toujours plus attachés à sa mémoire. Les dirigeants du PCUS se sont dangereusement détachés des masses. Si, à tout moment, ils se sentent hantés et menacés par le spectre de Staline, c'est en réalité qu'ils se heurtent au profond mécontentement des larges masses populaires à l'égard de la répudiation totale de Staline. Khrouchtchev n'ose toujours pas faire connaître au peuple soviétique et aux peuples de tout le camp socialiste le rapport secret répudiant totalement Staline qu'il prononça au XX^e Congrès, car c'est bien d'un rapport indigne qu'il s'agit, d'un rapport qui l'éloignerait dangereusement des masses.

Ce qui mérite une attention toute particulière, c'est que les dirigeants du PCUS, tout en s'appliquant à injurier Staline, expriment «respect et confiance» (7) à Eisenhower, à Kennedy et à leurs congénères! On impose à Staline des qualificatifs comme «despote du type d'Ivan le Terrible», «le plus grand dictateur de l'histoire russe», par contre, ce sont des compliments qu'on adresse à Eisenhower et à Kennedy, affirmant qu'ils «jouissent du soutien de l'écrasante majorité du peuple américain!» (8). On injurie Staline en le traitant d'«idiot» et par contre, on fait l'éloge de la «lucidité» d'Eisenhower et de Kennedy! D'une part, on flétrit impitoyablement celui qui fut un grand marxiste-léniniste, un grand révolutionnaire prolétarien, un grand chef du mouvement communiste international, d'autre part on fait le panégyrique du chef de file de l'impérialisme. Se pourrait-il que la connexion entre ces phénomènes soit le fait du hasard? N'est-elle pas l'aboutissement logique de la répudiation du marxisme-léninisme?

Si Khrouchtchev n'a pas la mémoire courte, il doit se rappeler que c'est lui précisément qui, à l'occasion d'un meeting tenu à Moscou en janvier 1937, condamna avec raison ceux qui attaquaient Staline, disant «qu'en attaquant le camarade Staline, ils nous attaquent nous tous, ils attaquent la classe ouvrière et le peuple travailleur! qu'en attaquant le camarade Staline, ils attaquent les doctrines de Marx, d'Engels et de Lénine!» Il doit se rappeler qu'il a lui-même maintes reprises, loué Staline, en disant que celui-ci était un «proche ami et compagnon d'armes du grand Lénine» (9), «le plus grand génie, éducateur et chef de l'humanité» (10), «le grand maréchal toujours victorieux» (11), «l'ami sincère du peuple» (12), qu'il a été son «propre père» (13).

Si l'on compare les remarques faites par Khrouchtchev du vivant de Staline à celles qu'il a faites après sa mort, on verra qu'il a fait volte-face dans le jugement porté sur Staline.

Khrouchtchev, s'il n'a pas la mémoire courte, devrait évidemment se souvenir qu'il a lui-même soutenu et appliqué avec un zèle particulier, au temps de la direction de Staline, la politique de liquidation de la contre-révolution.

Le 6 juin 1937, à la Cinquième Conférence du Parti de la Région de Moscou, Khrouchtchev a dit: «Notre Parti écrasera sans pitié la bande de traîtres et de renégats, éliminera de la surface de la terre toute la canaille

trotskiste de droite. ... Le gage en est la direction inébranlable de notre Comité central, la direction inébranlable de notre chef, le camarade Staline. Nous détruirons tous les ennemis — jusqu'au dernier homme — et disperserons leurs cendres au vent».

Le 8 juin 1938, Khrouchtchev a déclaré à la Quatrième Conférence du Part de la Région de Kiev : «Les Yakyrs, les Balyitskys, les Lyubojenkys, le Zatonaskys et autre racaille veulent introduire en Ukraine les propriétaires fonciers polonais, veulent amener ici les fascistes, propriétaires fonciers et capitalistes allemands. ... Nous avons liquidé pas mal d'ennemis, mais pas encore tous. C'est pourquoi il faut nous tenir sur nos gardes. Nous devons bien retenir ce qu'a dit le camarade Staline : tant qu'existe l'encerclement capitaliste, les espions et les saboteurs s'introduiront dans notre pays».

Pourquoi Khrouchtchev, qui participa à la direction du Parti et de l'Etat du temps de Staline et qui soutint activement et appliqua résolument, à l'époque la politique de liquidation de la contre-révolution, répudie-t-il en bloc tout ce qui a été fait pendant cette période et rejette-t-il toutes les erreurs sur Staline tout en ayant soin de s'en laver lui-même les mains ?

Lorsqu'il s'était trompé, Staline était encore capable de se critiquer. Par exemple, Staline avait donné des conseils erronés à propos de la révolution chinoise, mais après la victoire de celle-ci, il reconnut son erreur. Même les erreurs commises dans l'épuration du Parti, il les avait reconnues dans son rapport au XVIII^e Congrès du PC (b) de l'URSS en 1939. Et qu'en est-il pour Khrouchtchev ? Il ne sait pas ce que c'est que l'autocritique. Il ne sait qu'une seule chose : rejeter toutes les erreurs sur les autres et s'attribuer tous les mérites.

Que ces actes indignes aient été commis par Khrouchtchev, à une époque où déferle le révisionnisme moderne, n'est pas fait pour surprendre. Comme l'a dit Lénine en 1915 lorsqu'il critiquait les actes par lesquels les révisionnistes de la II^e Internationale avaient trahi le marxisme : «A notre époque de mots oubliés, de principes perdus, de conceptions du monde renversées, de résolutions et de promesses solennelles mises au rebut, il n'y a là rien dont on puisse s'étonner» (14).

La série d'événements survenus depuis le XX^e Congrès du PCUS prouve suffisamment la gravité des conséquences qu'a entraînées la répudiation totale de Staline par la direction du PCUS.

La répudiation totale de Staline fournit à l'impérialisme et à toute la réaction des munitions antisoviétiques et anticommunistes qu'ils ne sont que trop heureux d'obtenir. Aussitôt après que le XX^e Congrès du PCUS eut clôturé ses travaux, l'impérialisme utilisa le rapport secret de Khrouchtchev contre Staline pour déclencher dans le monde une vaste campagne antisoviétique et anticommuniste.

La folle campagne de la direction du PCUS, contre Staline fit que les trotskistes, qui depuis longtemps n'étaient plus que des cadavres politiques, se ranimèrent et clamèrent qu'il fallait «réhabiliter» Trotski. Lorsque le XXII^e Congrès du PCUS allait se clôturer, en novembre 1961, dans une «Lettre au XXII^e Congrès du PCUS et au Comité central du PCUS», le Secrétariat international de la soi-disant IV^e Internationale écrivit que Trotski avait déclaré en 1937 qu'à l'avenir «un monument serait érigé en l'honneur des victimes de Staline», «aujourd'hui, affirme la lettre, cette prédiction se vérifie. Devant votre Congrès, le premier secrétaire de votre Parti a promis l'érection de ce monument». La lettre demande en particulier que le nom de Trotski soit «gravé en lettres d'or sur le monument érigé en l'honneur des victimes de Staline». Les trotskistes ne dissimulaient pas leur joie, ils estimaient que le

mouvement lancé par la direction du PCUS contre Staline avait «ouvert la porte au trotskisme» et que ce mouvement était «très favorable à la progression du trotskisme et de son organisation — la IV^e Internationale».

En répudiant totalement Staline, la direction du PCUS a des fins inavouées.

Staline est mort en 1953 ; trois ans après, au XX^e Congrès, la direction du PCUS déclencha de violentes attaques contre lui ; huit ans après sa mort, au XXII^e Congrès, elle s'en prit encore une fois à Staline dont elle fit enlever et incinérer la dépouille mortelle. En s'acharnant encore et encore sur Staline, la direction du PCUS a voulu effacer l'influence impérialiste de ce grand révolutionnaire prolétarien sur le peuple soviétique et les autres peuples du monde, et aussi frayer la voie à sa répudiation du marxisme-léninisme, que Staline avait défendu et développé, et à l'application généralisée de sa ligne révisionniste. La ligne révisionniste de la direction du PCUS débute précisément avec le XX^e Congrès pour devenir un système achevé au XXII^e Congrès. Les événements ont, par la suite, prouvé avec toujours plus de clarté que l'altération par la direction du PCUS de la doctrine marxiste-léniniste sur l'impérialisme, la guerre et la paix, la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat, la révolution dans les colonies et semi-colonies, le parti du prolétariat, etc. est liée à sa répudiation totale de Staline.

La répudiation totale de Staline par la direction du PCUS, a été faite sous l'enseigne de la «lutte contre le culte de la personnalité».

La «lutte contre le culte de la personnalité» formulée par la direction du PCUS ne tend nullement, comme elle le proclame, à rétablir ce qu'elle appelle les «principes léninistes de la vie intérieure et de la direction du Parti». Tout au contraire, elle contrevient à la doctrine de Lénine concernant les rapports entre les chefs, le Parti, les classes et les masses, et au principe du centralisme démocratique du Parti.

Les marxistes-léninistes soutiennent que pour devenir un véritable état-major de combat du prolétariat, le parti révolutionnaire du prolétariat doit résoudre correctement les rapports entre les chefs, le Parti, les classes et les masses et s'organiser selon le principe du centralisme démocratique. Un tel parti doit avoir un noyau dirigeant relativement stable. Celui-ci doit être constitué par des chefs éprouvés, des chefs qui sachent unir la vérité universelle du marxisme-léninisme à la pratique concrète de la révolution.

C'est dans la lutte de classes et le mouvement révolutionnaire des masses que surgissent les chefs du parti prolétarien, ces chefs, qu'ils soient membres du Comité central ou d'un comité local du Parti, sont d'une fidélité absolue envers les masses, ils sont la chair de la chair des masses, ils savent rassembler de façon correcte les idées des masses et en faire une application conséquente. De tels chefs sont les vrais représentants du prolétariat. Ils sont reconnus des masses. La présence de tels chefs à la tête d'un parti du prolétariat est la manifestation de sa maturité politique, et c'est en cette présence que réside l'espoir de la victoire de la cause du prolétariat.

Lénine dit avec justesse : «Aucune classe dans l'histoire n'est parvenue à la domination sans avoir trouvé dans son sein des chefs politiques, des représentants d'avant-garde capables d'organiser le mouvement et de le diriger» (15). «Les chefs expérimentés et influents du Parti, dit-il aussi, se forment lentement et difficilement. Or, sans cela, la dictature du prolétariat, l'unité de sa volonté est une phrase creuse» (16).

Le PCC s'en est toujours tenu fermement à la doctrine du marxisme-léninisme sur le rôle des masses populaires et de l'individu dans l'histoire, à la doctrine du marxisme-léninisme sur les rapports entre les chefs, le Parti, les classes et les masses, au centralisme démocratique du Parti. Il a toujours

persisté dans la direction collective mais il s'oppose à ce que l'on rabaisse le rôle des dirigeants. Il accorde de l'importance au rôle de ces derniers, mais s'oppose à ce qu'on fasse un éloge qui ne correspond pas à la réalité, à ce qu'on exagère le rôle de l'individu. Dès 1949, suivant une proposition du camarade Mao Tsé-toung, le Comité central du PCC décida d'interdire toute manifestation en l'honneur des dirigeants du Parti à l'occasion de leur anniversaire, et l'emploi du nom d'un dirigeant du Parti comme nom de lieu, de rue, d'entreprise.

Ces vues que nous avons toujours maintenues, et qui sont correctes, se différencient foncièrement de la «lutte contre le culte de la personnalité» préconisée par la direction du PCUS.

Il devient toujours plus clair qu'en fait, en proclamant ce qu'elle appelle la «lutte contre le culte de la personnalité», la direction du PCUS ne vise point, comme elle le prétend, à développer la démocratie, à appliquer une direction collective, à s'opposer à l'exagération du rôle de l'individu, mais a en vue un tout autre objectif.

En quoi consiste donc au fond la prétendue «lutte contre le culte de la personnalité» menée par la direction du PCUS ?

Le fond de la question, pour aller droit au but, n'est autre que ceci :

1) Sous le prétexte de la «lutte contre le culte de la personnalité», opposer le dirigeant du Parti, Staline, à l'organisation du Parti, au prolétariat, aux masses populaires ;

2) Sous prétexte de la «lutte contre le culte de la personnalité», défigurer le parti du prolétariat, défigurer la dictature du prolétariat, défigurer le système socialiste ;

3) Sous le prétexte de la «lutte contre le culte de la personnalité», faire valoir sa propre personnalité, attaquer les révolutionnaires fidèles au marxisme-léninisme et frayer le chemin aux intrigants révisionnistes pour qu'ils puissent usurper la direction du Parti et de l'Etat ;

4) Sous le prétexte de la «lutte contre le culte de la personnalité», s'ingérer dans les affaires intérieures des partis frères et des pays frères et s'appliquer à entreprendre, à sa convenance, la subversion de la direction de partis frères et de pays frères ;

5) Sous le prétexte de la «lutte contre le culte de la personnalité», frapper les partis frères qui s'en tiennent avec fermeté au marxisme-léninisme et créer la scission dans le mouvement communiste international.

Khrouchtchev, en formulant la «lutte contre le culte de la personnalité», ne poursuit qu'une ignoble machination politique. Comme celui que décrit Marx, «s'il est une nullité en tant que théoricien, en tant qu'intrigant, il est dans son élément» (17).

Dans sa lettre ouverte, le Comité central du PCUS a dit qu'«en dénonçant le culte de la personnalité et en luttant contre ses conséquences», il «apprécie hautement» «les personnalités» qui «jouissent d'un prestige bien mérité». Que veut-on entendre par là ? Simplement ceci : la direction du PCUS foule aux pieds Staline tout en portant Khrouchtchev aux nues.

Elle exalte Khrouchtchev qui n'était pas encore communiste au moment de la Révolution d'Octobre, qui était un cadre subalterne du travail politique durant la guerre civile en le présentant comme le «créateur actif de l'Armée rouge» (18).

Elle attribue entièrement à Khrouchtchev le grand mérite de la bataille décisive de la Grande guerre patriotique de l'Union soviétique, prétendant que dans la bataille de Stalingrad on «entendait très fréquemment la voix de Khrouchtchev» (19), que «Khrouchtchev était l'âme de ceux de Stalingrad» (20).

Elle inscrit entièrement à l'actif de Khrouchtchev les grandes réalisations obtenues dans le domaine de l'arme nucléaire et de la technique des fusées, et l'appelle «le père du cosmos» (21). Or, nul n'ignore que la fabrication par l'Union soviétique des bombes atomiques et à hydrogène fut de grandes réalisations accomplies, du temps de la direction de Staline, par le personnel scientifique et technique et le peuple travailleur de l'URSS. C'est durant cette période également que furent jetés les fondements de la technique des fusées. Comment peut-on biffer d'un trait de plume ces faits historiques d'importance ? Comment peut-on attribuer tous les mérites à Khrouchtchev ?

La direction du PCUS exalte Khrouchtchev qui a révisé les principes fondamentaux du marxisme-léninisme et qui considère le léninisme comme périmé, prétendant qu'il a donné un «brillant exemple de développement et d'enrichissement créateurs de la théorie du marxisme-léninisme» (22).

Tout ceci qui a été fait par la direction du PCUS, sous le couvert du mot d'ordre de la «lutte contre le culte de la personnalité», revient en réalité, comme l'a dit Lénine, à substituer «des chefs nouveaux qui débitent des choses prodigieusement stupides et embrouillées» «aux anciens chefs qui s'en tenaient à des idées humaines sur les choses simples» (23).

La lettre ouverte du Comité central du PCUS qualifie calomnieusement notre position qui est de s'en tenir fermement au marxisme-léninisme de «tentative d'imposer aux autres partis l'ordre des choses, l'idéologie, la morale, les formes et les méthodes de direction qui dominaient durant la période du culte de la personnalité». Pareille assertion ne fait que révéler davantage l'absurde et le ridicule de la «lutte contre le culte de la personnalité».

A entendre les dirigeants du PCUS après que la Révolution d'Octobre eut mis fin à la période du capitalisme en Russie, il serait apparu en Union soviétique une «période du culte de la personnalité». A ce qu'il semble, le «régime social», les «idéologie et morale» de cette période ne seraient pas socialistes. Durant cette période, le peuple travailleur soviétique aurait supporté un «terrible fardeau», il aurait régné un «climat de crainte, de suspicion, d'incertitude qui empoisonnait la vie du peuple» (24), et le développement de la société soviétique aurait été entravé.

Dans son discours au Meeting de l'Amitié soviéto-hongroise, le 19 juillet 1963, Khrouchtchev s'étendit sur la domination «terroriste» de Staline, prétendant que celui-ci «maintenait son pouvoir par la hache». Décivant l'ordre social d'alors, il affirma qu'«à l'époque, il arrivait souvent qu'on partît au travail sans savoir si on reviendrait chez soi, si on reverrait sa femme et ses enfants».

La «période du culte de la personnalité» dont parle la direction du PCUS aurait donc été celle d'une société qui, littéralement, fut plus «haïssable» et plus «barbare» que celles du féodalisme et du capitalisme.

Suivant les affirmations de la direction du PCUS, la dictature du prolétariat, le régime social socialiste instaurés par la Révolution d'Octobre n'auraient pas, durant toutes ces décennies, délivré le peuple travailleur du fardeau qu'il supportait, n'aurait pas accéléré le développement de la société soviétique ; et c'est après le XX^e Congrès du PCUS, lequel entreprit la «lutte contre le culte de la personnalité», que le peuple travailleur a été délivré de son «terrible fardeau» et le «développement de la société soviétique» subitement «accélééré» (25).

Khrouchtchev a dit : «Ah ! si seulement Staline était mort dix ans plus tôt !» (26). On sait que Staline est mort en 1953 ; s'il était mort dix ans plus tôt, cela aurait été en 1943 exactement, année où l'Union soviétique passa à la

contre-offensive dans la Grande guerre patriotique. Qui souhaitait alors la mort de Staline ? Hitler !

Dans l'histoire du mouvement communiste internationale, l'utilisation par les ennemis du marxisme-léninisme de mots d'ordre du genre de celui de la «lutte contre le culte de la personnalité» pour diffamer les dirigeants du prolétariat et saper la cause du prolétariat n'est pas une nouveauté, mais une manœuvre ignoble depuis longtemps mise en lumière.

Bakounine, conspirateur de l'époque de la 1^{ère} Internationale, utilisa des propos de ce genre dans ses invectives contre Marx. Au début, pour gagner la confiance de Marx, il écrivit : «Je suis ton disciple et je suis fier de l'être» (27). Par la suite, lorsque sa tentative d'usurper la direction de la 1^{ère} Internationale eut échoué, il en vint à injurier Marx en ces termes : «En tant qu'Allemand et Juif, il est un autoritaire de la tête aux pieds» (28), «un dictateur» (29).

Kautsky, renégat de l'époque de la II^e Internationale, utilisa également des propos du même genre pour injurier Lénine. Il calomnia Lénine, le présentant comme «le Dieu des monothéistes» qui avait «réduit le marxisme non seulement au statut d'une religion d'Etat, mais encore à une foi médiévale ou orientale» (30).

Trotski, renégat de l'époque de la III^e Internationale, fit de même, en injuriant Staline en termes analogues. Il dit que Staline était «un despote» (31) et que le «bureaucrate Staline a entretenu un vil culte du chef, en attribuant à celui-ci un caractère sacré» (32).

Il ressort de tout ceci que le mot d'ordre de la «lutte contre le culte de la personnalité» lancé par la direction du PCUS vient en droite ligne de chez Bakounine, Kautsky, Trotski et Tito, qu'il sert à combattre les chefs du prolétariat et à saper le mouvement révolutionnaire du prolétariat.

Les opportunistes dans l'histoire du mouvement communiste international n'ont pu oblitérer l'œuvre de Marx, Engels et Lénine par la diffamation. Khrouchtchev non plus, ne parviendra à effacer l'œuvre de Staline en usant du même moyen.

Lénine a indiqué qu'une position privilégiée n'assure pas le succès de la diffamation.

Khrouchtchev a pu profiter de sa position privilégiée pour faire retirer du Mausolée de Lénine la dépouille mortelle de Staline, mais s'il veut profiter de cette même position privilégiée pour effacer la grande figure de Staline dans le cœur du peuple soviétique et des peuples du monde entier, il n'y parviendra jamais.

Khrouchtchev peut profiter de sa position privilégiée pour apporter telle ou telle altération au marxisme-léninisme, mais, jamais il ne parviendra à son but s'il veut profiter de cette position privilégiée pour abattre le marxisme-léninisme que Staline et les marxistes-léninistes du monde entier ont défendu.

Nous voudrions donner sincèrement ce conseil au camarade Khrouchtchev : nous espérons que vous reviendrez de vos égarements, et que, quittant une voie totalement erronée, vous reprendrez le chemin du marxisme-léninisme.

Vive la grande doctrine révolutionnaire de Marx, Engels, Lénine et Staline !

NOTES

1 : V. I. Lénine : «Quelques remarques sur la «réponse» de P. Maslov», *Oeuvres*, tome 15.

2 : V.I. Lénine : «Préface à la brochure de Voinov (A. V. Lunacharsky) sur l'attitude du Parti envers les syndicats», *Oeuvres*, tome 13.

3 : V.I. Lénine : «Note d'un publiciste», *Oeuvres*, tome 33.

4 : Déclaration de N. S. Khrouchtchev au cours de son entretien avec la délégation du Parti communiste chinois le 22 octobre 1961.

5 : Allocution de N. S. Khrouchtchev à la réception donnée par le gouvernement soviétique à l'occasion du 1^{er} Mai 1962.

6 : Déclaration de N.S. Khrouchtchev au cours de son entretien avec la délégation du Parti Communiste chinois le 22 octobre 1961.

7 : Réponse de N.S. Khrouchtchev à J.F. Kennedy du 28 octobre 1962.

8 : Interview accordée par N.S. Khrouchtchev aux rédacteurs en chef de la *Pravda* et des *Izvestia*, *Pravda*, 15 juin 1963.

9 : N.S. Khrouchtchev : «Staline et la grande amitié des nationalités soviétiques», *Pravda* du 21 décembre 1939.

10 : Intervention de N.S. Khrouchtchev au XVIII^e Congrès du PC (b) de l'URSS, *Pravda*, 15 mars 1939.

11 : Lettre adressée par N.S. Khrouchtchev et d'autres aux officiers et soldats de l'Armée rouge soviétique, *Pravda*, 13 mai 1945.

12 : N.S. Khrouchtchev : Staline et la grande amitié des nationalités soviétiques», *Pravda*, 21 décembre 1939.

13 : N.S. Khrouchtchev : «L'Amitié stalinienne des peuples, gage de l'invincibilité de notre Patrie», *Pravda*, 21 décembre 1949.

14 : V.I. Lénine : «Préface à la brochure de N. Boukharine «L'Economie mondiale et l'impérialisme», *Oeuvres*, tome 22.

15 : V.I. Lénine : «Les Objectifs immédiats de notre mouvement», *Oeuvres*, tome 4.

16 : V.I. Lénine : «Lettre aux communistes allemands», *Oeuvres*, tome 32.

17 : K.Marx à F. Boite, *Oeuvres choisies de Marx et d'Engels* (en deux volumes), tome II.

18 : «Vie pour le peuple», *Zarya Vostoka*, 17 décembre 1961.

19 : «Créé et éduqué par le Parti», *Agitator*, N° 2, 1963.

20 : Allocution de V.I. Chuikov à la Commémoration du XX^e anniversaire de la Grande guerre patriotique de l'Union soviétique, *Pravda*, 22 juin 1961.

21 : Allocution de G.S.Titov prononcée le 26 octobre 1961 au XXII^e Congrès du PCUS.

22 : Allocution de A.N. Kossyguine prononcée le 21 octobre 1961 au XXII^e Congrès du PCUS.

23 : V.I. Lénine : «La Maladie infantile du communisme (le «gauchisme»», *Oeuvres*, tome 31.

24 : Lettre ouverte du Comité central du PCUS aux organisations du Parti et à tous les communistes de l'Union soviétique, 14 juillet 1963.

25 : *Ibidem*.

26 : Allocution de N.S. Khrouchtchev prononcée le 19 juillet 1963 à Moscou au Meeting de l'Amitié soviéto-hongroise.

27 : Lettre de M.A. Bakounine à K.Marx du 22 décembre 1868, *Neue Zeit*, N° 1, 1900.

28 : Voir F. Mehring : «Karl Marx, histoire de sa vie».

29 : Voir «Lettre de F. Engels à A. Babel», 20 juin 1873, *Oeuvres choisies de Marx et d'Engels* (en deux volumes), tome II.

30 : K. Kautsky : «La social-démocratie contre le communisme».

31 : L. Trotski : «Staline, l'homme et son influence».

32 : L. Trotski : «La Bureaucratie stalinienne et l'assassinat de Kirov», 28 décembre 1934.

Annexe

Le texte qui suit a été publié en novembre 1976 sous la rubrique «Problèmes du marxisme-léninisme» dans les colonnes du Quotidien du Peuple dans le cadre d'une analyse critique des positions de l'organisation Révolution.

Mais au-delà du contexte particulier dans lequel il est écrit, ce texte indique le cadre dans lequel est posée la question de Staline et de l'expérience historique de la Dictature du Proletariat en URSS.

Révolution se réfère au marxisme-léninisme. Or, le marxisme-léninisme, tant du point de vue de sa théorie que de sa pratique, a une histoire. Il ne reste pas figé dans les enseignements de la révolution d'Octobre 1917 pour resurgir — encore ce point n'est-il pas établi fermement pour Révolution — dans la révolution chinoise de 1949. S'en tenir à son histoire réelle n'a rien à voir, s'agissant du marxisme-léninisme, avec le respect un peu rituel d'une tradition, mais au contraire s'appuyer sur tous les enseignements, positifs et négatifs de la pratique du mouvement ouvrier international depuis qu'il existe est une nécessité pour la lutte révolutionnaire présente. L'appréciation de l'histoire du mouvement ouvrier international est elle-même l'objet d'une lutte entre deux conceptions diamétralement opposées : celle du matérialisme historique et celle de l'idéalisme historique. Pour le matérialisme historique, l'appréciation d'un moment de l'histoire du mouvement ouvrier n'est pas unilatérale, il s'agit d'examiner dans leur rapport réciproque, les aspects positifs et négatifs, les apports et les erreurs. Ne considérer que les erreurs, que les aspects négatifs isolément des aspects positifs, revient à travestir la réalité, à en diffuser une connaissance tronquée. Déterminer l'aspect principal ne peut s'effectuer que sur la base scientifique d'une analyse complète des différents aspects que présente une situation.

Or, Révolution agit sous l'angle de l'idéalisme historique lorsqu'elle définit la situation du mouvement ouvrier à la mort de Lénine. Pour elle, la mort de Lénine coïncide à peu près exactement avec l'apparition et l'hégémonie du révisionnisme sur le mouvement ouvrier international, alors que, nous l'avons vu, pour le Parti Communiste Chinois, pour le Parti du Travail d'Albanie, qui définissent les repères essentiels du camp marxiste-léniniste à l'échelle internationale à cette époque, c'est à la suite du XX^e congrès du Parti Communiste de l'Union soviétique en 1956 que le révisionnisme moderne s'affirme dominant dans ce parti et provoque dans les années qui suivent, la scission du Mouvement Communiste International. Jusque là, malgré de grandes insuffisances et à travers de grandes erreurs et déviations, le système socialiste caractérise l'Union soviétique, c'est-à-dire que la contre-révolution qui se prépare n'a pas encore eu lieu.

La lecture que donne Révolution des événements est en complète contradiction avec le fond même du débat qui se mène alors dans le

Mouvement Communiste sous l'impulsion des partis qui défendent le marxisme-léninisme contre le révisionnisme khrouchtchévien. En effet, la polémique s'établit autour de la caractérisation par Khrouchtchev de la période antérieure du PCUS comme étant celle du «culte de la personnalité» et le rapport secret qu'il présente au XX^e congrès donne amplement raison à tous ceux qui avaient présenté l'Union soviétique et son parti comme l'expression d'un socialisme défiguré, d'une révolution trahie, en bref, aux trotskystes qui retrouvent alors une nouvelle jeunesse.

Mais le XX^e congrès ne s'en tient pas à ces brusques «révélations» historiques, il engage simultanément, du fait des «conditions historiques» que Khrouchtchev distingue alors dans l'évolution du monde la révision complète des principes marxistes-léninistes, il réduit la ligne générale du Mouvement Communiste International à la coexistence pacifique, à la compétition pacifique, au passage pacifique au socialisme, c'est-à-dire la condamnation des guerres révolutionnaires des peuples contre l'impérialisme, l'abandon de la Révolution Proletarienne et de l'insurrection proletarienne armée. Il s'agit d'un grave désarmement idéologique et politique du Mouvement Communiste International, du prolétariat révolutionnaire et des peuples opprimés dans le monde. La conjoncture entre les aveux et révélations de Khrouchtchev sur la phase antérieure dans laquelle se trouvait l'Union soviétique et cette vaste opération de désarmement idéologique des communistes est totale. En réalité, la première n'a fait que servir la seconde. Il était nécessaire de rayer d'un trait plus de trente ans d'expérience de la dictature du prolétariat pour imposer l'orientation clairement révisionniste de Khrouchtchev, d'anéantir les acquis de la lutte révolutionnaire des peuples pour les ramener dans l'ornière des propositions réformistes les plus éculées.

Ce faisant, Khrouchtchev n'avait pas tiré de son imagination tous les faits, souvent déformés et amplifiés qu'il rapportait dans son intervention secrète, mais procédant selon l'idéalisme historique et non le matérialisme historique, il avait mis bout à bout tout ce qui, selon lui, résultait des erreurs de Staline, n'analysant en rien leur contexte, ne les rétablissant nullement dans l'évolution des contradictions propres à la société socialiste. Ramassés d'anecdotes et parfois de calomnies, le rapport secret n'avait qu'une fonction ! Préparer les esprits à la soumission au révisionnisme.

Article paru dans Le Quotidien du Peuple du 10 novembre 1976

Faut-il envisager sous l'angle de l'idéalisme historique ou sous l'angle du matérialisme historique l'histoire du mouvement marxiste-léniniste, telle est bien la question que nous posons à Révolution qui nous semble avoir choisi la première démarche.

En effet, Révolution caractérise d'une manière unilatérale et sans appel toute la période qui s'engage en URSS au lendemain de la mort de Lénine. Alors, selon elle, surgit une contre-révolution qui se marque notamment :

«Par la répression systématique de la classe ouvrière et l'aggravation de son exploitation et de son oppression».

«Par la liquidation des acquis de la révolution sur le plan familial, social, culturel et idéologique».

Les communistes chinois, quant à eux, indiquaient : «La question de Staline est une grande question, une question d'importance mondiale qui a eu des répercussions au sein de toutes les classes du monde et qui, jusqu'à présent

encore, est largement controversée. Les classes et les partis politiques ou factions politiques qui représentent les différentes classes ont des opinions divergentes sur cette question. Et il est à prévoir qu'une conclusion définitive ne puisse lui être donnée en ce siècle. Cependant au sein de la classe ouvrière internationale et des peuples révolutionnaires, la majorité des gens ont au fond, des opinions semblables : ils n'approuvent pas la répudiation totale de Staline». C'est pourtant à une répudiation totale de Staline que se livre Révolution, qu'elle accuse d'avoir restauré le capitalisme en URSS, alors que le point de vue des communistes chinois et albanais est qu'il a défendu et consolidé le premier Etat socialiste dans le monde. Nous examinerons ensuite les erreurs et déviations qui ont marqué cette construction du socialisme et rappelons que nous ne prétendons pas traiter à fond ici la question de Staline, ni définir dans ce cadre la position du PCR sur cette question. Toutefois, traitant de la référence au marxisme-léninisme, nous devons bien faire une incursion dans cette question et en fournir quelques points de repère.

La démarche de Révolution pose quelques problèmes, et pas seulement celui de sa contradiction totale, flagrante avec celles des partis communistes dont la référence au marxisme-léninisme n'est pas à notre connaissance remise en cause par elle.

Comment se fait-il, si comme le dit Révolution, l'aggravation de l'exploitation et de l'oppression de la classe ouvrière, qui rappelons-le, sortait de la domination du féodalisme tsariste, était établie, comment se fait-il que l'Union soviétique ait pu figurer pour des millions de prolétaires l'espoir socialiste ? Comment aurait-elle pu focaliser à ce point la haine de la bourgeoisie et le soutien indéfectible du prolétariat ? Comment pouvait-elle illustrer à ce point la haine de la bourgeoisie et le capitalisme ? Que pendant plus de trente ans, la majorité de la classe ouvrière dans le monde entier ait pu considérer l'Union soviétique comme sa seconde patrie ne peut provenir d'une gigantesque manipulation. D'ailleurs Khrouchtchev et ses successeurs ont bien tenté de maintenir le capital de prestige de l'URSS dans le prolétariat international, mais ils n'y sont pas parvenus. Aujourd'hui au contraire, la majorité des travailleurs ne voient pas dans l'URSS l'incarnation de leurs aspirations, mais l'image repoussante d'un capitalisme qu'ils ne veulent pas subir.

A tel point que les partis qui se sont rangés, naturellement pour beaucoup d'entre eux, dans le camp du révisionnisme et de la scission du mouvement communiste international, prennent grand soin d'indiquer aujourd'hui qu'ils ne veulent surtout pas s'inspirer du régime soviétique.

Il est insoutenable de reconnaître ce que personne ne peut nier, l'attachement, la confiance des ouvriers révolutionnaires pendant plus de trente ans dans l'Union soviétique de Staline et d'affirmer, en même temps, «l'aggravation de l'exploitation et de l'oppression de la classe ouvrière en URSS», après la mort de Lénine. Un capitalisme plus féroce que celui que les ouvriers russes avaient connu du temps des tsars ? Allons bon, est-ce pour cela que des milliers de communistes dans le monde entier sont tombés sous les balles nazies, le nom de Staline à la bouche, à qui le fera-t-on croire ?

Article paru dans Le Quotidien du Peuple du 10 novembre 1976

Il n'y a pas de mérite à avancer à la légère des positions insuffisamment établies et de remplacer une démarche d'étude, qui comporte l'inconvénient

provisoire de ne pouvoir parler immédiatement de tout, par une démarche d'affirmation catégorique tout à fait subjectiviste. C'est pourtant ce que font GOP-Révolution à propos de l'histoire du Mouvement Communiste International. Aussi n'éprouvons-nous aucune gêne, alors même que la question de Staline est à l'étude depuis plusieurs mois au sein de notre Comité central, à relever ce qui, dans les appréciations formulées sur ce point par GOP-Révolution, nous semble caractéristique d'une démarche erronée. Pour ces deux organisations, le révisionnisme a dominé en URSS quelque temps (mal défini par ailleurs) après la mort de Lénine, alors même que la position du Parti Communiste Chinois, et d'autres partis communistes authentiques, est que Staline a commis quelques erreurs, mais que c'est seulement avec le XX^e Congrès du PCUS que le révisionnisme devient dominant et que le système socialiste se transforme en son contraire, en un système de domination bourgeoise sur la classe ouvrière, en un système capitaliste. Pour éclairer cette contradiction entre deux lectures de l'histoire, on ne manque pas d'évoquer des «raisons tactiques». «Considérant avec raison qu'en matière de révisionnisme, Khrouchtchev et ses successeurs représentaient le danger principal, le PCC a tenté de réaliser contre eux le front uni le plus large».* Nous ne croyons pas une seconde que le fondement de la position développée par les communistes chinois, notamment dans le texte «Sur la question de Staline» obéisse en premier lieu à des raisons tactiques. En effet, le débat de principe mené alors dans le Mouvement Communiste International impliquait la plus grande netteté et excluait tout compromis sur le fond, c'est-à-dire que si le révisionnisme avait été incarné trente ans durant par Staline, la scission dont le PCUS prenait alors l'initiative devait permettre d'éclairer ce fait d'importance et il aurait été profondément opportuniste alors de ne s'en prendre qu'au continuateur (Khrouchtchev) et non à celui qui aurait introduit le révisionnisme (Staline) et le représenterait. C'est pourquoi le PC chinois indiquait : «En prenant la défense de Staline, le PCC défend ce qu'il eut de juste... En un mot, il défend tant la théorie du marxisme-léninisme que sa pratique... et il précisait : «Lorsque nous prenons la défense de Staline, ce ne sont pas ses erreurs que nous défendons. Les communistes chinois ont il y a longtemps, fait par eux-mêmes l'expérience personnelle de certaines erreurs de Staline». Car le «front uni» dont parle abusivement la GOP en cette circonstance ne pouvait se former qu'avec une claire délimitation avec le révisionnisme, comme en porte témoignage par exemple la lettre en vingt-cinq points et ne pouvait, comme l'expérience d'ailleurs l'a montré, rassembler et des partis marxistes-léninistes et des partis révisionnistes seulement opposés aux développements khrouchtchéviens du révisionnisme.

En définitive, si elle résulte d'une véritable unification entre deux approches historiquement différentes de la période de Staline, l'appréciation commune de GOP-Révolution sur le «révisionnisme stalinien» ne saurait constituer une critique de gauche de cette période du marxisme-léninisme, mais seulement une critique unilatérale, une critique «ultra-gauche», car elle juge de l'expérience de la dictature du prolétariat en URSS, qui fut la première expérience prolongée de cette dictature, selon les critères qui se dégagent aujourd'hui d'un plus grand nombre d'expériences de par le monde et en premier lieu selon l'avancée considérable produite par la révolution chinoise dans la définition de la théorie marxiste-léniniste sur ce point. C'est pourquoi les camarades chinois indiquent : «Des erreurs de Staline, certaines sont des erreurs de principe, d'autres furent commises dans le travail pratique, certaines auraient pu être évitées tandis que d'autres étaient difficilement

évitables en l'absence de tout précédent dans la dictature du prolétariat auquel on pût se référer». («Sur la question de Staline»)

Juger de l'œuvre de Staline au regard de la Révolution Culturelle est certes utile pour en marquer les limites, pour en souligner les erreurs et cette critique est indispensable, car le socialisme que nous voulons n'a pas à répéter ces erreurs et que notre lutte aujourd'hui et demain ne peut aboutir que si elle se fonde sur l'état actuel du développement du marxisme-léninisme, pour contribuer à le pousser plus avant. Mais ne pas comprendre que la théorie marxiste-léniniste sur le point de la dictature du prolétariat a progressé en se fondant sur l'expérience historique, sous son aspect positif et négatif, qu'à ce titre l'expérience soviétique appartient à l'expérience historique de la dictature du prolétariat dont le bilan est inséparable de la Révolution Culturelle, c'est tout simplement de l'idéalisme historique, réfuté par ceux-là mêmes qui ont conduit la Révolution Culturelle : le Parti communiste chinois, Mao Tsé-toung.

Il nous a semblé nécessaire de voir en quoi la référence de GOP-Révolution au marxisme-léninisme était, à notre sens, altérée et particulière, pour en venir à l'essentiel de notre propos : l'examen de ses positions politiques. En effet, l'expérience même de Staline et de ses erreurs de principe nous montre en quoi on ne peut dissocier l'idéologie de la politique, la théorie de la pratique.

*La Commune, n° 1.

Article paru dans le Quotidien du Peuple du 12 novembre 1976.

**Recueil de quelques documents
SUR LA QUESTION DE STALINE**

Avis au lecteur	p. 5
Staline, l'ami du peuple chinois : Mao Tsé-toung (20/12/1939)	p. 7
A propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat (5/04/1956)	p. 9
Sur les dix grands rapports : Mao Tsé-toung (25/04/1956)	p. 21
Renforcer l'unité du Parti et continuer les traditions du Parti — extraits : Mao Tsé-toung (30/08/1956)	P. 39
Discours à la deuxième session plénière du Comité central issu du VIII ^e Congrès du Parti Communiste Chinois — extraits : Mao Tsé-toung (15/11/1956)	p. 41
Encore une fois à propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat (29/12/1956)	p. 43
Discours prononcé à la conférence des secrétaires des comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes — extraits : Mao Tsé-toung (21/01/1957)	p. 67
Soyons les promoteurs de la Révolution — extraits : Mao Tsé-toung (9/10/1957)	p. 73
Sur la question de Staline (13/09/1963) — extraits	p. 75
Annexe	p. 89

